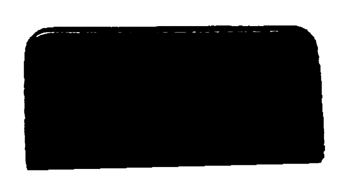




179

ESSAI

SUR L'ENSEIGNEMENT PHILOSOPHIQUE

DU

MAGNÉTISME.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

1821. — Expériences magnétiques à l'Hôtel-Dieu de Paris; 3e édition. Épuisé.

1826. — Le Propagateur du Magnétisme; 2 volumes. Épuisé.

1836. — L'Université de Montpellier et le Magnétisme. Brochure de 75 pages. Chez Delaunay (Palais-Royal).

1838. — An introduction to the study of animal Magnetism. 1 vol. London, Saunders et Otley, Conduit-street Prix: 8 fr.

1840. — Cours de Magnétisme en sept leçons, suivi du **Rapport de l'Académie de Médecine**; 2e édition. 1 vol. chez Roret. Prix : 6 fr.

1840. — Le Magnétisme opposé à la Médecine, 1 vol. Chez A. René et Cie, et Germer-Baillière. Prix : 6 fr.

1845. — Manuel de l'Étudiant magnétiseur, 1 vol. Chez A. René et Cie, et Mansut. Prix : 1 fr. 50 cent.

Paris. — Typographie d'A. René et Cie, rue de Seine, 32.

n° 3

ESSAI

SUR

L'ENSEIGNEMENT PHILOSOPHIQUE

DU

MAGNÉTISME

PAR

LE BARON DU POTET DE SENNEVOY.

La lumière est venue dans le monde, et les hommes ont préféré les ténèbres parce que leurs actions étaient mauvaises.

JÉSUS.



PARIS
A. RENÉ ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE DE SEINE, 32,
ET MANSUT, PLACE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 30.

1845

INTRODUCTION.

Que voulez-vous?

— Enseigner.

— Quelle science ?

— La plus belle et la plus utile de toutes: l'art de guérir les maladies et de prolonger les jours.

— Où avez-vous pris vos grades?

— A l'école de la nature.

— Dans vos discours vous attaquez *la science.*

— Je ne combats que l'erreur.

— Vous renversez ce qui fait l'objet de notre vénération.

— C'est un bien, si c'est le mensonge que vous adorez.

— Vous serez haï des hommes.

— Ils me rendront justice un jour.

— Vous vivrez malheureux et déconsidéré.

— Mon sort sera digne d'envie si j'ai voulu le bien.

— Ne craignez-vous pas de manquer de courage ?

— On est toujours assez fort quand l'âme et le cœur sont d'accord.

— Qu'espérez-vous de votre mission ?

— Qu'elle fera connaître la vérité.

— Où avez-vous placé votre récompense ?

— Dans le souvenir des hommes justes.

— Il en est peu.

— Ceux-là valent tous les autres.

— Que Dieu soit avec vous !

— Il ne fuit que ceux qui font le mal.

— Votre devise enfin?

— *Nous pour les autres, nous pour l'humanité !*

— Vous la suivrez ?

— Toute ma vie.

— Allez ! vous mourrez sans voir la vérité régner sur la terre ; mais ceux qui viendront après vous assisteront à son triomphe.

Inspirez-nous, mânes des victimes de la fausse science que nous attaquons; apparaissez, sortez de vos tombeaux avec les stygmates dont vous couvrit l'ignorance; venez nous dire, pour le salut des vivants, ce que vous avez souffert de cet art assassin qui vous poursuivit juqu'au delà du trépas.

Mais ce n'est point une erreur de nos sens; la terre nous paraît couverte de sang humain. Partout nous entendons des plaintes et des gémissements. Ces ombres pâles et sanglantes sont animées; elles respirent la vengeance, car des hommes cruels ont déchiré leur enveloppe, et la justice humaine n'eut point de loi pour punir cet homicide.

Oui, je serai votre vengeur; ma voix s'élèvera pour dénoncer au monde les erreurs dont vous fûtes victimes et signaler vos bourreaux. Qu'ils tremblent

désormais lorsqu'ils ordonneront des poisons ; car leurs meurtres seront connus, et le juste châtiment réservé au coupable les atteindra de leur vivant.

La nature enfin révoltée a fait entendre son langage. Aux cris de détresse partis de tous les coins de la terre, elle a de nouveau répondu : CONNAIS-TOI. *Cette voix est arrivée jusqu'à mon cœur ; un long soupir s'est échappé de ma poitrine, et ma bouche a murmuré :*

CONNAIS-TOI.

PHILOSOPHIE

DU

MAGNÉTISME.

Ce qui a été est maintenant ; ce qui doit être a déjà été. Dieu rappelle ce qui est passé.

O désir de connaître, noble passion, tourment d'une âme élevée, emparez-vous de mes sens. J'ai trop souffert pour arriver à la porte des sciences : il faut qu'elle me soit ouverte. Que m'importe la vie sans la connaissance de ses lois ? Ai-je besoin d'un vaisseau si je n'ai point de boussole ? Consentirai-je toujours à être le jouet des événements sans jamais les prévoir ? Je dois cesser de m'enorgueillir de mon être si je suis inférieur à l'oiseau qui prévoit la tempête. Désirs téméraires ! vœux

insensés! Que demandé-je à la nature? Est-ce un bien que la science?

Osons pénétrer dans ce vaste abîme où d'autres que nous sont descendus; tâchons dans l'obscurité de retrouver le flambeau qu'ils éteignirent lorsqu'ils en eurent sondé la profondeur.

Mais, vains efforts! Flambeau, hommes qui pouvaient servir de guides, tout a disparu, le temps a tout détruit.

Nos savants dorment à l'entrée du temple, après avoir effacé l'inscription qui y était gravée : *Connais-toi*. Oh ! que n'ai-je le pouvoir de les chasser comme Jésus chassait les marchands du temple! Car eux aussi sont des marchands: la science entre leurs mains est devenue un trafic, et c'est pour avoir de l'or qu'ils deviennent ses ministres! Laissons-les dormir en paix. Les momies ne se réveillaient point au bruit des pas de ceux qui, comme moi, allaient chercher l'initiation.

Franchissons ces limites sacrées. Mais pourquoi ce saisissement? pourquoi ce trouble de mon âme? Rien ici ne peut punir mon audace: les foudres sont éteints. Tout est silencieux. Oh! c'est qu'en ce lieu nul profane ne porta ses pas en vain. Malheur à celui qui eût osé pénétrer dans cette magique enceinte! la mort eût été le prix de sa témérité.

Tout est donc bien changé; les dieux n'y sont donc plus? L'oracle a cessé de s'y faire entendre; l'autel est renversé!

Plus d'espoir pour moi! Démarche vaine, inutiles vœux! Où le sacrilége est passé... les dieux ne se communiquent plus!

Génies des temps anciens, apparaissez! Serez-vous sourds à ma prière? Refuserez-vous de vous communiquer de nouveau? Ce n'est point une vaine curiosité qui me fait vous évoquer; le désir de connaître et d'apprendre me donne cette témérité; mais mon cœur simple peut vous dire que, s'il cherche à connaître vos mystères, c'est pour le bien de l'humanité.

Tout se tait. L'écho même ne m'a point répondu! C'est bien ici pourtant que les dieux ont parlé! Oh! si mes vœux sont impuissants, n'en accusons pas la Divinité: je n'ai rien fait encore pour mériter ses bienfaits. Si j'ai souffert, ce n'était point pour elle; c'est aujourd'hui seulement que je sens sa grandeur et toute sa majesté. Tout atteste à mes yeux qu'ici fut le berceau de la vérité. Ma conscience me crie que *le Dieu des Chrétiens, par les prêtres d'Égypte, avait été initié, et que, pendant vingt siècles, on a pris l'ombre pour la réalité.*

Je viendrai de nouveau interroger les dieux; je

relèverai de mes mains l'autel dont les débris gisent dans la poussière. Que m'importent après tout les clameurs des humains ? S'il leur faut un sang pur, que le mien soit versé! Heureux, cent fois heureux celui qui le donne pour le triomphe de la vérité !

C'est dans son temple que j'enseignerai ce que j'aurai pu apprendre sur toute l'étendue du pouvoir de l'homme; mais pour certains faits je choisirai les confidents de mes pensées. La science est un bien qui appartient à tous; cependant, pour la posséder, il faut s'en rendre digne ; on ne doit pas dévoiler des mystères à l'homme qui ne les cherche que pour en abuser.

Non, non, l'homme corrompu n'est plus l'égal de l'homme vertueux ; leurs corps se repoussent, il n'est point de soudures pour leurs esprits. Le moral se salit comme le physique, et la pierre de touche pour reconnaître cette souillure existe dans le magnétisme : semblable à ces réactifs chimiques qui donnent la possibilité de reconnaitre, à l'instant même, les substances hétérogènes qui existent dans un liquide, substances que les sens les plus exercés n'avaient pu découvrir.

Tu auras beau cacher ta vie, toi que le vice domine, tu donnes malgré toi une teinture ineffaça-

ble à tout ton être, différent en cela de l'homme juste ; son âme, comme la glace, n'est point ternie par le souffle impur qui a passé dessus, elle n'en conserve la trace qu'un instant; mais la rouille qui s'attache au fer le ronge jusqu'à ce qu'il soit détruit. Ainsi fait la souillure de l'âme sur le corps, et de cette lyre humaine, faite pour rendre des sons purs et doux, il ne sort que des sons discordants qui troublent l'harmonie divine que Dieu a voulu rendre universelle.

Notre refus de t'instruire te donnera le droit de nier nos découvertes ; nous n'éprouverons que de la compassion pour toi; car tu auras ajouté une misère de plus à toutes tes misères, et rendu l'opacité de ta cornée plus grande et plus incurable.

Nous donnerons tous nos soins à celui qui aura montré du courage et un cœur généreux; car nous éprouverons l'un et l'autre, nous scruterons sa vie passée, sans qu'il en sache rien, et, si nous l'avons trouvée conforme à nos vœux, nous l'instruirons de ce qui pourra lui arriver dans sa vie à venir, il connaîtra *le monde moral et le monde physique*. Et pourquoi craindrions-nous de le dire ici? C'est une révélation que nous annonçons aux hommes, c'est un sens de plus que nous venons développer en eux.

L'esprit de l'homme obscurci par les ténèbres de la fausse science va s'épurer près de l'autel de la vérité. Le germe des passions nobles et généreuses, étouffé maintenant par l'égoïsme et par la cupidité, se développera ; l'homme connaîtra alors que la vertu n'est point un vain mot que le vulgaire peut interpréter selon l'étendue de son esprit et de ses connaissances, mais un état particulier de l'âme, qui ne nous permet de faire que des choses conformes, non point aux croyances de l'homme, parce qu'elles sont souvent basées sur des préjugés, mais aux lois secrètes de la Providence. Il reconnaîtra que ce qui paraît juste et raisonnable n'est souvent que mensonge et illusion, comme s'il était attaché à notre nature de choisir ce qui lui convient le moins.

C'est désormais avec un flambeau à la main que l'homme pourra se conduire dans ce dédale où Dieu l'a placé ; il écoutera le guide qui est en lui, comme Socrate, Pythagore, Jésus et tant d'autres.

Il pénétrera dans les plus secrets ressorts de la nature, et, après avoir reconnu que le principe de la vie est dans la nature de chaque être pour son existence et pour sa réparation, il emploiera une partie de ce feu divin pour réchauffer les fragments de l'argile des malheureux qui lui deman-

deront la vie, et qui, moins éclairés que lui, n'auront pas su découvrir en eux un aussi grand trésor.

Comme on aperçoit, aux rayons du soleil, les innombrables molécules qui se jouent dans cette vive lumière et dont on ne soupçonnait pas l'existence à la clarté ordinaire du jour, la transformation de son entendement lui donnera la faculté de voir dans la nuit des temps ce qui ne peut être vu par le vulgaire ignorant, ou par les savants orgueilleux qui se croient des sages parce qu'ils ont vieilli.

Mais c'est assez nous étendre sur ce sujet; ce que nous avons dit suffira pour nous attirer les railleries *de nos illustres savants*. Ils n'ignorent rien; cependant ils vont nous crier de donner des preuves de ce que nous avançons, Oui, des preuves, c'est juste : vous n'êtes point obligés de nous croire sur parole [1] ; dans d'autres temps Cristophe Colomb était un rêveur, Galilée aussi; Harvey, Genner,

[1] Il a fallu trente années pour qu'ils fussent persuadés que le sang circule, et deux cents exemples de chutes de pierres pour qu'ils crussent à l'existence des aérolithes.

Il a fallu, dit Fontenelle, qu'un potier de terre, Bernard de Palissy, qui ne savait ni grec, ni latin, osât, vers la fin du XVIe siècle, dire dans Paris, et à la face de tous les docteurs, que les coquilles fossiles étaient de véritables coquilles déposées autrefois par la mer dans les lieux où elle se trouvait alors, que des animaux avaient donné aux pierres figurées toutes les différentes figures, et qu'il défiait hardiment toute l'école d'Aristote d'attaquer ses preuves.

des ignorants. Les Hollandais, racontant au roi de Siam les merveilles de leur pays, et l'assurant qu'à une certaine époque de l'année on marchait sur les rivières, étaient des imposteurs qu'il fallait chasser de la présence d'hommes aussi éclairés.

Vous, savants de notre pays, vous ne vous êtes pas montrés plus instruits que les Siamois ; car depuis soixante ans on vous crie : *Les magnétiseurs marchent à la découverte d'un monde moral;* tous les phénomènes qu'ils produisent prouvent indubitablement son existence. Vous avez déclaré qu'ils étaient des imposteurs et des imbéciles, et de vous tous ce sont les plus illustres qui ont signé ce jugement qui attestera à tous les sciècles à venir votre ignorance ou votre mauvaise foi [1].

Mon cœur n'a point de haine contre vous, bien que vous m'ayez fait souffrir par vos sarcasmes, vos rires, et par les expressions injurieuses que toujours vous aviez à la bouche pour accueillir moi et tous ceux qui voulurent, dans tous les temps, vous convaincre de la vérité du magnétisme. Mais le temps marche; la vérité aussi : elle est devant

[1] Tandis que ces illustres savants protestaient contre l'existence du magnétisme dans un rapport fait pour les nations, ils envoyaient à Louis XVI un mémoire secret où le magnétisme était regardé comme une découverte que l'on devait proscrire. Les mêmes hommes cependant préconisaient les poisons !

vous actuellement; vous ne la voyez pas encore, oh non! vous êtes comme des enfants qu'un nuage noir à l'horizon n'effraye point; ils continuent leurs jeux; l'orage se forme pendant ce temps, le tonnerre gronde, et la foudre les atteint, lorsqu'il leur eût été facile de gagner un abri.

Des preuves! on ne vous en doit plus; qu'en feriez-vous maintenant? La vérité n'est plus une pâture qui puisse vous convenir. Malgré les avertissements, vous avez continué de vous saturer d'aliments grossiers, qui ont modifié en mal votre intelligence. Il vous faut vivre désormais avec les idées que vous vous êtes faites de l'homme et de la nature; c'est pour une autre génération de savants que nous travaillons, et c'est dans vos écoles que nous irons chercher les ouvriers destinés à démolir vos édifices.

Vous rirez de nos menaces, insensés que vous êtes; car que peuvent contre une machine aussi bien organisée que la vôtre, machine que les rois soutiennent et qui a pour rouages les hommes les plus distingués du royaume, que peuvent quelques hommes isolés contre un colosse de grandeur et de pouvoir?

David était petit, il n'avait qu'un bout de corde et un caillou; il tua l'orgueilleux Goliath qui était bardé de fer.

Une vérité bien prouvée vous renversera, messieurs, de l'échafaudage où vous êtes placés, et ces quantités innombrables de volumes, dépôts humiliants de contradictions et d'erreurs, que vous avez amassés pour l'amusement des hommes, vous couvriront de leurs débris : ce sera votre sépulture.

Ce n'est point un fou qui vous menace; c'est un homme qui a vu pendant trente ans des faits qui renversent toutes vos théories, et qui vient aujourd'hui vous dire en face que vous ignorez tout ce que vous devriez connaître.

Ces faits, messieurs, d'autres les verront, car il ne faut que des sens pour en prendre connaissance, et tout le monde en est pourvu. Les conséquences de ces faits seront tirées et déduites par tous, car il ne faut encore qu'un jugement sain pour les admettre.

Maintenant accordez des couronnes et donnez des récompenses à ceux qui cherchent à agrandir ce que vous appelez le domaine des sciences : ils se fatiguent à cette recherche, et vous leur devez une indemnité; mais les malheureux creusent où vous avez fouillé, le filon est épuisé depuis longtemps; ils vous apportent cependant quelques paillettes d'or que vous avez laissées, ayant dédaigné de les emporter. Vous leur donnez pour cela un trésor; le

généreux Montyon vous ayant légué le sien, vous en êtes les dispensateurs. Mais vous n'accorderez rien à l'homme qui viendra montrer à tous les yeux le peu de valeur de vos systèmes. Les Mesmer, les Puységur, les Deleuze, les Georget, oh ! ceux-là doivent user leur vie à la recherche d'une vérité; ils doivent souffrir pour la répandre, et, lorsqu'ils seront morts, vous les calomnierez ! Non, non, la justice vengeresse ne le souffrira pas. Vous avez saisi la clef des sciences pour en fermer l'entrée; nous sommes venus pour vous la reprendre, ouvrir le sanctuaire et le nettoyer des ordures que vous y avez amassées !...

Les hommes ne mesurent guère le mérite de leurs semblables que par les richesses et les honneurs, presque jamais par les sentiments de l'âme.

Peuple, relève la tête, ose regarder en face tes savants, tes guides, ceux auxquels tu as confié tes destinées ; ose leur demander ce qu'ils savent réellement, s'ils savent où ils marchent, s'ils voient où ils vont : ils ne pourront te répondre à ces questions. Insiste, tu verras alors le trouble de leur âme !

C'est qu'ils ne sont forts que de ton ignorance ; ils t'ont courbé sous leur niveau. Que leur importe ton bonheur ou ta vie ? Que leur importe ton destin ? C'est ton or qu'ils recherchent. Vois-les croupir sur des monceaux de ce métal, les insensés !

Mais l'or n'empêche point de mourir ; il corrompt l'âme, il abrutit l'esprit et rend fou celui qui le possède. Il faut qu'il s'élève un cri général de réprobation contre l'égoïsme et la cupidité ; il faut faire entendre à la richesse que le bonheur n'est point où

elle habite, et que celui qui meurt riche inspire rarement de la pitié.

Voyez ces vains mausolées, splendeur de l'art : la véritable douleur n'en approcha jamais. A qui destine-t-on ces somptueux monuments? Est-ce à un bienfaiteur de l'humanité ? Non ; ceux-là meurent pauvres et ne demandent qu'une croix de bois. C'est pour un riche orgueilleux qui a laissé beaucoup d'or et a voulu que son faste durât encore quand lui aura disparu, car les vers l'auront bientôt dévoré. Son tombeau, désormais, servira de repaire aux animaux immondes, images des penchants de son âme, et ce lieu infecté attestera longtemps qu'un mauvais riche y est passé.

Erreur ! nuit de l'esprit ! tu gouvernes les hommes, mais ton règne finira. La lumière est venue dans le monde, malheur à qui n'en sera point éclairé !

Tu trouveras le Code divin, si tu veux chercher.

JÉSUS.

Facultés de l'homme, que vous êtes grandes et belles! Comme on vous connaît peu! que de trésors en vous sont amassés! La nature s'est plu à les accumuler, et pour les mettre en œuvre vous n'avez qu'à parler; Dieu vous a tout donné, même la liberté! Arme terrible, présent fatal à tous, car chacun a la sienne, et, pour en jouir, il n'est besoin que d'une seule chose, LA VOLONTÉ. Volonté, force magique, qui peut dire d'où tu viens et tout ce que tu peux? Les hommes t'emploient sans te connaître, ils cherchent la force dans les corps bruts : la vapeur est venue leur révéler une puissance inconnue, mais leur esprit, occupé de l'étude de ce phénomène, oublie qu'en eux-mêmes une force vive, terrible comme la foudre, prompte comme la pen-

sée, peut commander aux éléments et lutter de force avec la nature.

Mais l'homme veut s'ignorer en voulant tout connaître : ses yeux embrassent l'univers matériel, son esprit peut en saisir les rapports, en deviner les lois; il a pesé le monde; mais le génie qui préside à toutes ses opérations est pour lui de la matière; cette lumière divine, qui le remplit du germe de toutes ces inventions, est encore une combinaison de ces éléments, et ne vient point d'un Dieu; son organisation est une énigme que la mort seule est appelée à déchiffrer! Il ne va pas plus loin.

Aussi la nature l'en punit, car de tout ce qu'il ignore découlent les lois de sa conservation et la connaissance des choses les plus importantes : la santé et la maladie. Il ne sait pas comment tout cela vient et s'en va, et s'en rapporte, pour le soin de les gouverner, à d'autres lui-même qui *avouent* n'en savoir pas davantage; et, jouet du hasard, il vit ou meurt sans écouter une voix intérieure qui lui crie jusqu'aux portes du tombeau : TU AS ÉTÉ CRÉÉ POUR ÊTRE LE PLUS PARFAIT DES ANIMAUX; TU EN ES DEVENU LE PLUS SOT ET LE PLUS A PLAINDRE, CAR TU AS TROQUÉ TON INSTINCT CONTRE LA RAISON, ET LA SENSATION CONTRE L'IMAGINATION.

Mes paroles ne seront point entendues dans cette

tour de Babel; le torrent humain est sorti de son lit, il inonde le monde, rien ne pourra l'arrêter dans sa course; il voyage la nuit croyant être en plein jour, ne laissant sur son passage que désolation, bien qu'il ait écrit sur son drapeau : JE SUIS LA CIVILISATION; des hommes dépourvus de vertu marchent à sa tête et semblent faire croire au philosophe étonné que ce sont des diables menant leurs ouailles à un nouveau sabbat.

Allez, courez! Aussi bien le voyage n'est pas long; mais, pour vous distraire, battez-vous en route, car il est convenu entre vous que vous n'êtes plus frères lorsqu'il s'agit de principes politiques. Bien entendu que ceux qui resteront après la mêlée, *les vaincus*, on les jugera, on les condamnera pour un tort qui ne viendra pas d'eux; car, chose singulière, leurs juges auront été leurs premiers apôtres et les premiers précepteurs des doctrines qui les amènent à leur tribunal auguste.

Oh! cessons de nous occuper de tout ce désordre; il ne m'appartient point de le peindre. Chacun le voit, chacun sait qu'il existe : à quoi bon chercher à guérir un ulcère sur un cadavre pourri?

Cherchons de jeunes cœurs que la gangrène sociale n'a point encore atteints; appelons leur esprit à l'étude de la sagesse, non point de cette sagesse

moderne, ou SAINT-SIMONIENNE, où toutes les lois sont renversées, où la morale n'est plus de la morale, mais à cette sagesse antique qui avait pour base l'immortalité de l'âme et la croyance aux peines et aux récompenses à la fin de cette vie. Nous leur ferons comprendre qu'il n'y a de jouissance que dans la vérité; que tout est pâle dans la vie lorsqu'il manque une grande pensée à celui qui la parcourt : c'est l'étoile que le voyageur cherche en vain; il sait qu'elle existe, pourtant, mais ses yeux, sans cesse fixés vers le ciel, ne la rencontrent pas, et son âme attristée lui fait croire qu'il est maudit de Dieu, car il ne reconnaît point le but pour lequel il a été créé.

Nous les détournerons de ces vains plaisirs où le vulgaire place le bonheur, où sa recherche ne fait trouver que des peines et de la misère, où, toutes les fois que le cœur bat d'espérance, de sombres pensées y viennent toujours mêler leur poison. Après leur avoir bien prouvé que nous avons besoin les uns des autres, que, plus l'homme est égoïste, moins il a de véritables jouissances et de garantie pour un long avenir, nous leur indiquerons les moyens de neutraliser autant que possible les causes de destruction qui les environnent sans cesse, et leur ferons connaître l'art de pénétrer dans la conscience

de leurs ennemis, d'y découvrir les mauvaises passions et de les démasquer.

Nous armerons enfin la vertu contre le vice, la vérité contre le mensonge, et, pénétrés d'une PHILOSOPHIE NOUVELLE, NOS DISCIPLES ENSEIGNERONT COMME NOUS UNE DOCTRINE QUI, ÉLEVANT L'HOMME JUSQU'A DIEU, FAIT FRATERNISER SON AME AVEC LES ESSENCES DIVINES, ET REMPLIT LE COEUR DE LA JOIE LA PLUS VIVE ET LA PLUS PURE.

Partout des yeux éteints et des fronts pleins de jaune.

Réformateurs matérialistes, vous aussi vous voulez rendre l'homme heureux; votre vie se passe à accomplir ce que vous appelez votre mission; vous vous dites : L'homme mieux nourri, mieux logé, mieux vêtu, sera plus heureux; nous éteindrons par là les vices qui le corrompent et nous le rendrons plus facile à gouverner; en multipliant les instruments de travail, en les simplifiant, il lui restera plus de temps pour former son cœur à la pratique de toutes les vertus.

Rêve de l'esprit, pourquoi ne peux-tu devenir une réalité? Pourquoi la vertu se trouve-t-elle si souvent sous des haillons, et la misère morale sous de riches vêtements? N'en accusez pas la nature; elle vous laisse faire et se prête autant qu'elle le peut à vous fournir ce que vous exigez d'elle. Inter-

rogez-vous maintenant; des échantillons sont là devant vous, car vous avez converti le cœur de quelques-uns: ils se gouvernent d'après vos principes et sont fidèles à vos doctrines.

Tous, et vous-mêmes, vous vous plaignez du vide immense qui se fait sentir en vous; vous êtes découragés sans cesse, et la tristesse de vos regards annonce assez qu'un doute affreux vous ronge; vous avouez enfin que vous n'êtes point heureux et que la vie pour vous est un pesant fardeau. Artistes infortunés, vous ne jouissez pas de la récompense due au mérite, car vous vous laissez mourir sans que les couronnes qu'on vous destine puissent vous inciter à vivre. Et c'est là pourtant les principes que vous voulez transmettre à d'autres! Vous appelez à vous de jeunes hommes pour leur infuser vos doctrines, et les malheureux ne s'aperçoivent de l'amertume de votre poison que lorsqu'ils ne sont plus à même de le rejeter! Vous aviez mis tant de miel sur les bords du vase que leurs sens y ont été trompés. Maintenant ils vivront de votre vie, ils sont *la chair de votre chair;* bercés par les mêmes chimères, ils courront après le bonheur comme vous y avez couru; ils auront appris de vous à voir la nature à travers un prisme, et la mort sera la seule vérité que vous n'aurez pas su leur déguiser. Vous leur

réservez des honneurs, un panthéon peut-être[1] ! Que fait à leurs mânes glacées cette riche bière? Que font vos vains discours et la pompe dont vous les entourez ! Aucun écho ne vous répond; vous n'avez plus la puissance d'évoquer. Leur âme, que vous avez corrompue, dédaigne de vous entendre, et c'est sur un cadavre que vous jetez votre encens !

Cela vous suffit, *la farce est jouée,* dites-vous, malheureux insensés ! Vos yeux de chair ne pénètrent pas plus avant qu'une fosse de quatre pieds, et, comme vous ne croyez à rien autre chose qu'au néant, tous vos projets de bonheur, tous vos projets d'avenir sont à la hauteur de votre croyance : votre dieu, ce n'est plus seulement le veau d'or; c'est le dieu du trafic et de l'industrie; vous ne rêvez que machines à vapeur, routes en fer; vous cherchez à mieux connaître le prix du temps, mais c'est en calculant que vous voulez le passer. J'ai vu de près naguère un peuple calculateur, j'ai vu un essaim humain bourdonnant et rapportant à la ruche l'or de tous les mondes; il le possède par monceaux, mais j'ai vainement cherché des vertus et de la science morale : je n'y ai trouvé

[1] Souviens-toi qu'en changeant de goût
Sa main du Panthéon peut chasser ta poussière
Et la balayer dans l'égoût.

qu'hypocrisie et désir de posséder des richesses.

Voilà un peuple que vous voulez imiter : vous y parviendrez, sans doute, car vous avez peu de chemin à faire pour vous trouver à son niveau. Oh ! de grâce, avant de poursuivre, écoutez ses plaintes, voyez sa détresse, et épargnez à mon pays cette suite de malheurs inévitables qui va fondre sur lui.

Enchaîné dans cette société, il faut que tu voies toutes ces choses monstrueuses sans que tu songes à les réformer. Les réformes ne se font jamais par la sagesse; mais, quand la mesure des iniquités se trouve remplie, elle déborde si on y ajoute encore. Les hommes alors se soulèvent, et, dans leur colère, semblables aux feux souterrains, ils bouleversent et déchirent ce qui les comprimait. Mais il reste des fous et des oppresseurs : leur langage a changé; ils rebâtissent leur demeure sur des champs désolés; ils sont doux et humbles; puis, quand le temps a effacé un peu la mémoire du passé, ils sortent de chez eux pour répandre sur la terre, non du bon grain, mais de l'ivraie. C'est l'histoire de tous les temps et de tous les lieux où l'homme a établi sa civilisation menteuse.

Bientôt, quand nous vous aurons tout dit, l'épouvante vous saisira.

Et vous, chrétiens, il ne vous reste plus que de vains mots. La lumière est en vous, mais vous ne savez la faire sortir; vos prières sont mortes, vos pasteurs ont perdu l'intelligence de vos signes sacrés. La foi, eux seuls savent seulement qu'elle a existé; ils la cherchent en vain; vos chants, vos cérémonies, tout est froid et glacé; vos monuments sont des corps où il n'y a plus de cœur. Cet esprit fécondant qui y donnait la vie est parti, il s'est exilé en vous, laissant son squelette; des hommes *noirs* le galvanisent depuis longtemps. Voyez, disent-ils, il est vivant; apportez-nous vos offrandes, nous sommes *la chair de sa chair*, *les os de ses os*. C'est nous qui avons soin de ces autels, nous sommes ses interprètes, il continue de se communiquer à nous!

Cruel abus des choses les plus saintes ! Non, non, Dieu n'est plus avec vous ! Vous avez, comme les vestales, laissé éteindre le feu sacré, et vous êtes tombés dans l'obscurité la plus profonde ; en devenant riches, vous avez cessé d'être humbles ; au lieu de rester de simples disciples du philosophe Jésus, vous êtes devenus des *grandeurs*, des *révérences*, des *illustrissimes*. Vous aviez conquis l'univers en portant une besace et un bâton et en annonçant que votre royaume n'était pas de ce monde ; on vous a vus plus tard habiter des palais et faire traîner vos saintes personnes dans des carrosses dorés ; on vous a vus soutenir l'oppresseur et abandonner l'opprimé ; on vous a vus, vous emparant du pouvoir temporel, devenir usurpateurs de royaumes, y établir la tyrannie, et tenir les nations sous le joug le plus avilissant, enseignant que c'était là la loi de Dieu. Vous qui deviez coucher sur la terre, vous ne trouviez plus de coussins assez moelleux pour vous reposer, et vous laissiez à vos valets le soin de louer Dieu ; vous êtes devenus rois de la terre et vous avez perdu l'empire du ciel.

Aussi les cloches de vos monuments ne sont plus bonnes que pour appeler les peuples à la révolte ou pour les faire courir à l'incendie. Personne ne peut plus les entendre avec le cœur joyeux, car on

se rappelle qu'elles ont sonné la Saint-Barthélemy et bien d'autres massacres. Le peuple les réserve désormais pour en faire des instruments de destruction, et les palais où vous élevez encore vos jeunes lévites doivent bientôt devenir des casernes.

Pourquoi donc vous être reposés quand votre mission était toute de travail et de peines ! Pourquoi disputiez-vous au lieu d'agir? C'est pendant ce temps que les cœurs se sont desséchés, car cette rosée qui descend du ciel par la prière n'est plus venue les humecter.

Le jour où vous avez cessé d'avoir des entrailles pour les malheureux, vous avez perdu le don précieux d'agir sur les corps et sur les âmes. Vous avez voulu posséder des richesses et jouir de la vie des riches; votre charité s'est trouvée morte et stérile; *car ce n'est pas de l'or que vous deviez donner, mais de votre vie.*

Voyant que vos œuvres n'étaient plus divines, vous avez changé le langage de vos prières; mais Dieu n'a pas répondu, car ce n'était pas votre cœur qui demandait, et d'une grande et belle mission vous avez fait un métier. On a fini par rire de vous comme on avait ri des augures de Rome; vous terminerez de même, et cependant Dieu existe.

La véritable foi est l'antipode du fanatisme; elle ne prend pas sa source au prêche ou au confessionnal; on ne la voit pas dans les rues à la suite des processions, elle ne brûle point de cierge en l'honneur de saints de contrebande, le jésuitisme lui fait horreur, et jamais elle n'arma la main de qui que ce soit d'un poignard. Elle ne fait pas venir le fiel au cœur; elle plaint, mais ne condamne personne; elle inspire la prière sans lancer l'anathème. On ne la voit pas dans les églises devenues des clubs politiques; les énergumènes qui vocifèrent dans la chaire de vérité l'attristent sans l'éloigner de Dieu. Au milieu de cet égoût du christianisme, de ces faux disciples du Christ, de ces trafiquants de reliques mensongères, elle trouve les choses mises en oubli ou cachées sous des voiles impurs.

Elle n'eût point fait la Saint-Barthélemy, ne se serait pas mêlée à la Ligue en portant le mousquet [1]; cette foi ne fait pas de pèlerinage à Rome, car l'homme qui croit en Dieu le regarde comme le seul juge de ses actions, et les bénédictions données par des mains corrompues ne pourraient que

[1] Un saint pape prodigua aux confrères les trésors inépuisables de ses indulgences; il les gratifia de neuf vingt mille ans et neuf vingt mille quarantaines d'indulgences, et la rémission de tous leurs péchés au moment de leur mort.

jeter un voile sombre sur lui et obscurcir son esprit.

Elle ne cherche pas à s'emparer de l'ignorant afin d'en faire un instrument propre à des desseins que l'on ne peut avouer; elle éclaire l'homme sans le corrompre, l'élève et ne l'abaisse pas; au lieu de remplir son âme de terreur, elle la fortifie en lui donnant l'espoir.

Voilà la foi qui donne à l'homme le courage et la vertu réels. Celui-ci ne troublera jamais les États; il n'a point de schisme à craindre; *la maison du Seigneur où il prie est partout*: sa prière perce l'épaisseur des cachots aussi bien que les ténèbres de la nuit. L'épreuve finie, son âme remonte vers l'Éternel, car elle s'est épurée sur cette terre, lieu d'exil et de souffrances.

Vous, prêtres, semblables aux médecins, vous ne me comprendrez point; vous êtes animés par les mêmes passions, et ne retournerez point en arrière pour voir d'où vous êtes partis; vous êtes loin du foyer lumineux qui devait vous servir de phare; vous ne le voyez plus, vous ne pouvez plus vous garantir des écueils qui sont sur votre route: vous n'irez plus que de chutes en chutes.

Le peuple vous voit avec méfiance; il s'éloigne de vous et ne vous veut plus pour guides. Pou-

vez-vous l'en blâmer? Votre résistance à la vérité cessera, mais la science et la sagesse, ce qui est la même chose, ne sera plus avec vous; votre règne aura fini et l'ère d'un nouveau progrès aura commencé. Vous persécuterez les nouveau-venus, car le pouvoir sera assez aveugle pour vous servir d'appui; mais les bûchers sont éteints, ils ne se rallumeront plus; vous ne pourrez plus, comme vous l'avez fait tant de fois, immoler des victimes humaines. Nous interrogerons devant vous ce que vous appelez les faux dieux, ceux qui animèrent Jeanne d'Arc[1]. Vous savez, cette fille divine que

[1] Du Christ avec ardeur Jeanne baisa l'image;
Ses longs cheveux épars flottaient au gré des vents :
Au pied de l'échafaud, sans changer de visage,
Elle s'avançait à pas lents.
Tranquille elle y monta; quand, debout sur le faîte,
Elle vit ce bûcher qui l'allait dévorer,
Les bourreaux en suspens, la flamme déjà prête,
Sentant son cœur faiblir, elle baissa la tête.
Et se prit à pleurer.

CASIMIR DELAVIGNE.

Antique cité de Reims, que d'années ont passé depuis qu'une simple villageoise vint dans tes murs mettre le sceau à une série de prodiges! L'écho redit encore son nom et ses hauts faits, et la postériié les conservera toujours.

Ange ou démon, dis-moi qui t'avait donné la mission que tu sus si bien remplir, et qui t'a causé la mort; dis-moi à quelle source inconnue tu puisas tes inspirations. Était-ce le Dieu des chrétiens qui te choisit pour accomplir les desseins de sa providence? Par quelle puissance agissais-tu sur ces fiers Anglais, et comment ta présence glaçait-elle leur courage?

Tout fuyait devant ta bannière, ce magique oriflamme; quel était

vous avez condamnée comme sorcière, et qui fut brûlée vive après votre sentence?

Nous rétablirons les oracles : le secret si longtemps perdu d'entrer en communication avec le passé est retrouvé!

Grands politiques, généraux habiles, votre science a pâli autrefois devant une jeune fille ignorante ; ce sera encore l'esprit des simples qui vous confondra de nouveau, car, à vous, les leçons du passé ne servent point; l'avenir, pas un de vous ne le devine ; vous êtes réduits, malgré toutes vos connaissances, à vivre au jour le jour, vous ne savez rien prévoir. Votre ignorance vous a fait diviniser le hasard; un être borné connaîtra les lois de toutes choses et vous les révélera si vous êtes dignes de cette révélation.

donc ton guide? Le génie des batailles adoré de la Grèce et de Rome t'était-il apparu? Avais-tu retrouvé les secrets des druides, premiers prêtres des Gaules?

Non, tu n'étais qu'une simple villageoise ; la fausse science enseignée par les hommes n'avait point sali ton cerveau; ce poison corrupteur de l'intelligence t'était inconnu. Ton âme, en harmonie avec la nature, ne s'était reposée que sur les ouvrages de Dieu, et tu lus dans le livre fermé des sept sceaux ; tu n'en pus voir qu'une page, et ta vue se troubla, car il y était dit que tu devais mourir!

Fille céleste, délaissée par un roi qui te devait son royaume, tu expiras sur un bûcher; les tigres qui t'immolèrent avaient besoin de sang humain pour assouvir leur rage, et tu devais terminer ainsi ta carrière pour montrer au peuple l'ingratitude de la royauté et l'ignorance des prêtres du culte romain.

En ces moments d'attente où le ciel tutélaire
Veut que de l'avenir l'ouvrage s'accélère,
Ce n'est pas seulement à chaque nation,
Mais à chaque homme aussi qu'il donne mission,
Disant : Voici la part que je t'ai réservée ;
Quand je t'appellerai, qu'elle soit achevée.
L. BERTHAUD.

Disciples de Gall, cessez d'examiner l'homme extérieurement, car c'est un amusement d'aveugle; toutes ces saillies que vous touchez et retouchez ne vous feront connaître de l'homme que sa charpente ; la forme d'un cratère ne vous donnera jamais la mesure de la lave qu'il jettera plus tard.

Rendez à la terre tous ces débris humains dont vous meublez vos demeures, car ce n'est pas seulement un vol, c'est une profanation. Ces restes ne vous ont pas été donnés, c'est au mépris des droits les plus sacrés que vous vous en êtes emparés ; mais cette manie vous a fait fouiller les tombeaux sans respect pour les morts : vous avez trafiqué de leurs os, et vous vous êtes honorés d'une chose flétrissante. Pénétrez à travers la surface des

os, là n'est plus le reflet seulement; mais la lumière ; là n'est plus le doute, mais la réalité ! Là vous trouverez de quoi confondre les académies qui vous repoussent, comme elles repoussent les homœopathes, car ils apportent comme vous une parcelle de lumière.

Si vous employiez votre talent d'investigation à la recherche des lois du magnétisme, si le somnambulisme et l'extase devenaient l'objet de vos méditations, le monde jouirait plus tôt des avantages inouis que ces découvertes laissent entrevoir.

Le mystère du développement des êtres peut être connu ; le point de départ des facultés intellectuelles, on le trouvera avec effort, sans doute, mais on le trouvera. N'est-ce point assez pour vous déterminer à seconder nos efforts? Faut-il donc que tous ceux qui connaissent parfaitement l'homme physique refusent de nous suivre dans l'étude de l'homme moral?

Éveillez-vous maintenant aux combats de l'intelligence pour ne plus vous endormir que dans la mort.

MICHELET.

Templiers, et vous, francs-maçons, que faites-vous de vos autels? Pourquoi ces épreuves et ces splendides repas qui les suivent? Pour honorer les dieux, dites-vous? Mais ceux qui vous ont initiés vous ont vendu du cuivre pour de l'or; si vous possédiez la clef des mystères anciens, aussi nombreux que vous l'êtes, vous auriez bouleversé la terre, et, marchant comme un seul homme, après avoir placé vos pontifes sur le trône des rois, vous auriez disputé l'empire à la Divinité.

Oh! vous n'avez de vrai que votre charité, et pour posséder cette vertu il n'est pas besoin d'épreuves, car elle est dans le cœur de tout homme qui sent et pense.

Rappelez-vous donc votre origine, ôtez la rouille

amassée par les siècles, et en ouvrant le sanctuaire secret de votre temple vous allez trouver la vérité mesmérienne, et les plus grands secrets vous seront dévoilés.

Pauvres humains! reconnaissez votre erreur; vous avez vous-mêmes brisé l'anneau qui vous attachait à la Divinité, vous vous êtes cru aussi grands qu'elle, et ce faible rayon d'une céleste flamme que vous teniez de sa libéralité vous a fait croire à tous que vous étiez aussi des dieux. Plus tard, reconnaissant votre erreur, vous avez essayé de renouer la chaîne des temps anciens au temps présent. Champollion et bien d'autres y ont usé leur vie. Vains efforts! la langue des dieux n'a point encore trouvé d'interprète. Ce n'est qu'à leurs favoris qu'elle sera de nouveau révélée. Ne voudrez-vous plus faire quelques efforts pour donner de la clarté au flambeau qui s'éteint dans vos mains? Faut-il que la vieillesse vous gagne comme toutes choses, sans que vous essayiez de vous rajeunir?

La vérité vous appelle de nouveau; venez à elle.

> **Nous sommes frappés d'admiration en voyant parmi les anciens le même personnage être à la fois, dans un degré eminent, philosophe, poëte, orateur, historien, prêtre, administrateur, général d'armée. Nos âmes s'épouvantent à l'aspect d'un si vaste domaine.**
>
> **Lémontey.**

Philosophes qui vous extasiez à la vue des spirales d'une plante ou d'un ciron cent fois grossi, vous cherchez dans les plus petits ouvrages de la nature ce qui va à la hauteur de votre génie. Vos conceptions, qui semblent sortir de la tête d'un enfant, n'apprennent rien à l'homme qui veut se connaître. Il dédaigne le hochet que vous lui offrez, il sourit de pitié en vous voyant vous glorifier de vos œuvres, et lorsqu'il apprend que vous êtes en possession de ce qu'on appelle la science, et que c'est vous qui distribuez la renommée, il blasphème contre l'ordre ainsi renversé; il cherche, il s'inquiète, et, trouvant partout des créatures qui vous ressemblent et qui bouchent le passage

au véritable génie, il s'irrite et devient athée, car il ne peut concevoir que Dieu préside à toutes ces choses et les laisse subsister.

Qu'êtes-vous devenus, temples de la Grèce et de l'Égypte, où l'homme était initié aux mystères de la nature, où son âme, s'élevait par la contemplation jusqu'à comprendre et reconnaître les lois qui gouvernent les mondes, et pleine de respect pour celui qui les avait créés, s'inclinait devant ce Dieu?

Temples de nos savants, modernes académies, vous brillez par vos murailles, le temps a passé dessus et leur a donné une couleur antique qui commande le respect. Hélas! c'est tout. Il n'est rien d'aussi misérable que le dedans, et si ce n'étaient les habits brodés qui fixent les regards de ceux qui s'aventurent par désœuvrement jusqu'à vouloir visiter ces lieux dans des jours d'apparat, on ne croirait jamais à votre destination première.

Où êtes-vous, lumières de l'antiquité? où sont ces philosophes qui honorèrent leur siècle, et les grands médecins que les nations se disputaient? Leurs noms respectés sont venus jusqu'à nous, mais ils n'ont point trouvé de successeurs parmi vous. Lorsque vous mourez, le monde n'est point en deuil, et nulle-part on ne vous élève des autels.

Et voilà ceux qui servent à nous instruire et à nous guider ! voilà les hommes à la tête de ce qu'on appelle la civilisation ! Honte à eux qui acceptent les titres de réformateurs, honte à nous qui souffrons l'injure qu'ils font à l'humanité !

Montrez-nous donc vos nouveaux principes de sagesse, montrez-nous les nations adoptant vos axiomes et se laissant conduire par vos lois. Tout est muet auprès de vous; vous ne croyez pas même aux principes que vous avez posés. Vous briguez des faveurs, vous vous laissez chamarrer de cordons, et, vous traînant à la suite de tous les pouvoirs, vous montrez des âmes basses et vénales, et vous dites au vulgaire : Voilà les fruits de la science !

Oui, ce sont les fruits de la science, mais de la science du mal, et vous en êtes les génies, car jamais temps ne furent plus malheureux : tous vos enseignements conduisent au suicide. C'est là l'apogée de votre gloire; vous n'avez pas su trouver d'autres remèdes pour guérir les maux moraux qui nous affligent.

Vois la nouvelle philosophie s'en prendre au Christ des désordres qui existent. L'un de ces grands génies modernes, savant médecin, a trouvé que la morale de Jésus était subversive et ne pouvait faire le bonheur de l'homme.

La philosophie de ce médecin n'a pas duré plus que lui ; elle sentait les cadavres qu'il avait disséqués. *Il l'avait tirée de la mort : comment aurait-elle pu vivre?*

Celui qu'il attaque avec tant de force n'employait ni la diète ni les sangsues pour guérir les malades ; il leur disait : Soyez guéris, et ils l'étaient.

Faites donc mieux que lui, vous tous qui attaquez cet homme, montrez-nous donc vos bannières suivies par des gens disposés à devenir martyrs pour soutenir vos doctrines. Elle parlait au cœur, la sienne, elle consolait, et les vôtres affligent ; elle mettait un frein aux mauvaises passions, et les vôtres ne sont propres qu'à les développer.

Ce ne sont pas les préceptes de Jésus qui firent jamais des Lacenaire, des Macaire, des Fieschi dont votre société abonde aujourd'hui.

On sait bien que vous, juges du Christ, vous ne le feriez pas mourir, mais l'enverriez à Charenton. Le propos a été tenu, et, sans doute aussi, les hommes de l'époque, pour vous récompenser d'avoir montré tant de génie et un si grand discernement, vous eussent réservé leur Panthéon. Mais le Christ, du fond de sa prison, prenant compassion de vous, aurait dit : *Plaignez-les, mon Dieu, ils ne savent ce*

qu'ils font. Ce sont des aveugles qui conduisent d'autres aveugles.

Hommes, qui ne savez pas gouverner votre propre machine, vous qui ignorez si demain vous serez encore, et qui ne pouvez, dans votre propre maison, dans votre propre famille, avoir des disciples, il vous va mal d'attaquer celui qui savait tout, celui dont les doctrines ont régné sur la moitié du globe. Ne voyez-vous pas que vous êtes dans l'erreur parce que *vous ne comprenez ni l'Écriture, ni la puissance du Christ.*

Rendons justice à Jésus; car il avait de l'homme toutes les vertus, et vous n'en avez que les vices.

La sagesse est une chose d'une grande étendue ; elle ne peut se loger que dans un lieu entièrement vide. Pour la recevoir, il faut débarrasser son esprit de tout ce qu'il peut contenir de superflu.

SÉNÈQUE.

Éloigne-toi des sottises de ton siècle si tu veux t'instruire et rester vertueux.

Écoute. Ce n'est point armé du scalpel et du microscope que tu découvriras la vie. Si tu veux faire connaissance avec l'habitant d'une maison, il faut entrer chez lui lorsqu'il y est, et ne pas attendre qu'il en soit sorti. Il faut interroger ton âme et la forcer à te répondre. Il faut faire violence à ta propre nature, car elle est comme une maîtresse impérieuse qui ne dévoile tous ses charmes qu'à l'amant dévoué qui sait endurer ses emportements et plier devant ses caprices.

Si tu vis de la vie commune, tu sentiras et tu éprouveras ce qu'éprouve le vulgaire, rien autre chose ; tu passeras sur cette terre sans laisser d'autres traces de ton passage que celle qu'il a laissées lui-même ; il ne s'est pas connu, tu auras été

comme lui. Ta vie ne sera qu'un long sommeil où tu n'auras été bercé que par des songes. Tu rendras à la nature ce que tu as puisé dans son sein, sans avoir fait usage de ses trésors; chaque molécule de ton être pouvait devenir pensante et t'initier à des mystères; seigneur fainéant, tu n'auras pas voulu connaître tes domaines ni les esclaves qui les faisaient valoir.

En suivant nos savants modernes, tu acquerras ce que le vulgaire appelle de la science, tu raisonneras avec une apparente justesse, mais tes opinions, au fond, n'auront pas le sens commun, car le moindre des faits que nous produisons les renverse entièrement. Outre l'inconvénient qu'il y aura pour toi de perdre ton temps, tu auras saturé ton esprit de sophismes qui t'empêcheront de reconnaître la vérité lorsqu'elle se présentera à toi.

Des abeilles qui vont butiner sur des fleurs vénéneuses amassent du miel, mais ce miel est mauvais, il trouble l'intelligence, quelquefois même il empoisonne.

Regarde autour de toi, interroge les hommes du temps présent, vois ceux qui sont parvenus aux premières charges de l'État; en est-il beaucoup à qui tu voudrais donner la main? Tous se sont démentis pour des places et des honneurs.

Dans ce siècle maudit, on vend sa plume et sa conscience comme une prostituée vend ses faveurs: Némésis... est passée dans le camp des félons et vit de leur or. Ah! j'en ai honte ! Jusqu'à de jeunes hommes, naguère les ardents soutiens d'une religion et d'une philosophie nouvelles, ils se sont aussi vendus! Ne compte plus sur la sainteté des serments, tu passerais pour un niais; sur les lois, elles ne sont faites que dans l'intérêt du plus fort; sur la paix et le bonheur du ménage; ah! mon ami, ta raison s'égare.

La morale du jour, la voici : *Endurcir son cœur, ne point croire à la vertu, employer tous les moyens pour se faire une position, et ne pas reculer, pour y arriver, même devant le mépris public!*

Ce bourbier est-il assez infect?

Mais loin de cet égoût et de ce bois de mancenillier coule une source faible encore; son eau est limpide et douce, quelques gouttes vous désaltèrent et vous font sourire à la vie. Cette eau vient du Léthé, sans doute, car ceux qui en boivent oublient pour un instant leurs maux et renaissent à l'espérance. Pour trouver cette source il ne faut qu'une simplicité de pensées et pratiquer le bien; le magnétisme en est la route; la volonté seule y fait arriver; ne saurais-tu vouloir?

Prépare ton intérieur comme l'abeille arrange sa ruche; tout ce que tu rapportes chez toi, dégage-le des parties terrestres ou de la rouille qui s'y trouve attachée; ne prends rien sur l'étiquette, et que ton analyse soit faite avec exactitude. Ton butin sera considérable un jour, et cette richesse est la seule qui n'apporte point de remords avec elle. L'âme a besoin d'aliments comme le corps; l'estomac avertit souvent que ce qu'on lui donne ne vaut rien; il le rejette d'abord, puis il s'y habitue, et porte ainsi des germes putrides dans les organes; l'âme avertit également, par la conscience, du dégoût qu'elle éprouve des mauvaises choses qu'on lui apporte; elle cherche à les rejeter aussi, mais, petit à petit, elle livre la place aux mauvaises passions, et l'homme perd deux guides assurés et intelligents.

En évitant ainsi ces deux écueils, ta route sera aisée et te mènera droit au but.

Mange peu et ne donne pas trop à l'âme; laisse digérer les deux aliments. Il faut des instants de repos, et c'est alors qu'on se sent vivre. On distingue parfaitement le travail qui se fait en nous et l'existence de l'ouvrier intelligent qui dirige ces travaux.

Ton sommeil sera doux et non laborieux; tes rê-

ves n'enfanteront plus des monstres ou des drames sanglants; les combinaisons saines de ton esprit continueront mieux que si tu veillais, et des conseils et des avertissements te seront donnés dans le cas où ta raison ne pourrait te suffire.

Ainsi ne cherche pas le bonheur dans la possession de la richesse: il n'y est pas; dans les honneurs: tu t'en éloignerais; dans une liberté illimitée: ce serait une erreur funeste, car l'homme n'est libre sur cette terre que par la pensée; il dépend toujours de quelqu'un, et d'ailleurs ses besoins en font l'esclave des autres; son bien le plus précieux, sa vie, est à la merci du premier venu.

Combien j'ai souffert, moi! Le chemin de la sagesse m'était inconnu; les hommes à qui je le demandais me trompaient sans cesse, et, lorsque je suivais le sentier battu, je trébuchais à chaque pas.

Il m'a fallu bien du courage pour persister, mais plus j'avançais, cependant, plus j'étais certain qu'une grande vérité serait la récompense de ma persévérance; et, la possédant enfin, cette vérité, tout n'a plus été chagrin dans ma vie. Pures jouissances de l'âme, je vous ai goûtées! Combien n'ai-je pas vu de fois la mort s'enfuir à mon approche, et la vie revenir dans des corps usés par la maladie et les remèdes!

Non, médecins, vous ne savez pas plus guérir les maux du corps que les prêtres ne savent guérir les maux de l'âme. Vous, médecins, votre dieu Esculape, celui dont vous relevez l'autel, était devin et guérissait les malades en leur indiquant en songe ce qu'il fallait faire. Tous les médecins de cette époque reculée étaient devins, c'est-à-dire *voyants*. Votre divin Hippocrate lui-même avouait qu'il devait une partie de ses connaissances aux lumières qui lui étaient venues en songe. Comment sauriez-vous guérir, vous? Pas un de vous ne se livre à la méditation; vous avez, il est vrai, des formules pour toutes les maladies. Vous oubliez encore que vos premières pharmacopées furent composées dans les temples anciens et prises, mot pour mot, sur des *ex-voto* que des malades reconnaissants avaient suspendus aux murs des temples. Votre médecine d'aujourd'hui est une chose de mode; ce qui était bon hier sera mauvais demain. Que vous importe? Chacun vous livre sa vie avec une indifférence presque stupide, et, mort ou vif, on vous appartient. Allez, taillez; mais ce qui devrait vous affecter, cependant, c'est que vous êtes soumis au même régime: comme vous aurez traité les autres on vous traitera vous-mêmes, et vos confrères n'auront pas plus de souci de vous que vous n'en avez eu d'eux. La terre,

ce vaste *Clamar*, ne dit jamais : C'est assez. Oh ! indifférence coupable qui brise les lois de la nature, continueras-tu de régner parmi les hommes ? Nul effort de l'esprit humain ne sera-t-il tenté pour les tirer de cette apathie?

Qui frappera assez fort sur tous ces corps usés pour y ramener la sensibilité qui s'éteint?

On dit que le froid, parvenu à un certain degré, saisit l'homme et le fait tomber dans un sommeil qui n'est pas entièrement désagréable, car ceux qui l'éprouvent désirent sa prolongation, ou plutôt ne font rien pour s'y soustraire. Est-ce que la civilisation, lorsqu'elle a atteint certain point, de même que le froid, engourdirait l'intelligence et ferait tomber les hommes dans une espèce de sommeil où tout est indifférence, où la mort même n'effraie plus ceux qu'elle menace, où le cœur ne bat plus qu'à moitié, où le vice, la vertu, l'amour, l'amitié, rien n'émeut, où la mémoire s'éteint quand la vie dure encore?

Législateurs, retirez-vous; faites place à des hommes nouveaux. C'est vous qui avez produit ce mal; vos lois sont toutes athées et injustes; inspirées par l'égoïsme, elles ne peuvent conduire les hommes au bien et à la vertu.

Quoi que vous fassiez, et malgré votre orgueil, nous retournerons dans le passé pour y chercher votre maître.

Et vous, consolateurs salariés, noirs, bruns, rouges ou violets, rasés ou barbus, qu'est devenu le baume que vous versiez sur les blessures du cœur? Où sont ces divines paroles que l'Esprit-Saint vous inspirait pour consoler l'affligé et lui faire supporter ses misères?

Rejetons pourris d'une divine souche, vous n'avez plus d'ombrage à offrir au voyageur fatigué d'une pénible route; vos fruits dégénérés ne peuvent plus étancher sa soif brûlante; il les rejette après les avoir goûtés, et s'éloigne en soupirant.

Votre église n'est plus un port de salut; vos signaux appellent en vain le navire battu par la tempête; le pilote sait bien que votre port n'empêche plus le naufrage; il fuit, cherchant d'autres bords. Et pourtant des traditions certaines assurent qu'au-

trefois on y trouvait un sûr abri; le vent de la discorde n'y soufflait point alors, et la guerre n'avait point éclaté entre les ouvriers du port.

Vous êtes réduits à y recevoir de vieilles barques qui n'ont plus rien à bord; elles y restent, cependant, car elles ne peuvent plus prendre la mer, et leurs débris attestent que c'est la seule richesse qui vous reste.

Non, vous n'êtes plus les disciples de Jésus : Jésus lavait les pieds des pauvres, il consolait les affligés, et le luxe de vos maisons atteste que vous pensez à vous d'abord et songez au lendemain; Jésus ne pensait point à ces choses. Vous portez, il est vrai, son image sur votre poitrine, mais Jésus n'est plus dans votre cœur ni dans votre pensée; c'est un vain simulacre, et, quels que soient vos discours, ils n'échaufferont plus les âmes.

Ministres dédaignés par ceux qui vous paient, vous êtes à charge à vous-mêmes, et, ne suivant plus la loi de Jésus, le peuple commence à vous haïr, car il ne peut ni vous comprendre, ni vous aimer.

La société ne doit rien, pas même un souvenir, à qui ne fait rien pour elle[1]. Ah! revenez, je vous en

[1] « Nombre de gens, par un esprit de paresse et de fainéantise, aban« donnent les charges publiques et s'associent, sous prétexte de religion,

conjure, aux vrais préceptes de l'Évangile; faites que l'on croie que votre royaume n'est pas de ce monde; faites abnégation de vos intérêts; changez la direction de vos passions, et bientôt l'ordre se raffermira dans l'Etat, car il ne peut se fonder sans la morale. Tout gouvernement, sans vous, ne peut exister longtemps. Soyez donc prévoyants pour vous-mêmes, car vous ne pouvez éprouver nulle joie, nul bonheur en ne remplissant pas votre tâche.

L'amour du prochain donne seul des soutiens et des défenseurs. Aimez vos frères, secourez-les, guérissez leurs maux, et vous serez alors tout-puissants. Vous pourrez même défier les révolutions, car elles ne vous ébranleront pas. Dieu avait dit : *Ceux qui croiront en moi guériront les malades*. Si vous croyez en lui, faites donc des œuvres qui le prouvent. *Servez-vous de l'âme* pour guérir le corps. Soyez enfin, par votre conduite et vos actes, supérieurs aux autres hommes, et on vous croira de nouveau les interprètes de Dieu et de la nature.

« aux communautés monastiques. Après avoir mûrement délibéré sur « cet abus, nous voulons qu'on tire ces gens de leurs retraites et qu'on « les ramène aux fonctions et aux charges envers la patrie. » (*Théodose* et *Justinien*, *cod.*, ch. X, t. 31.) Que diraient aujourd'hui ces sages législateurs s'ils revoyaiant les lieux autrefois soumis à leur domination?

Si la moitié de ce que coûtent les choses inutiles à l'homme était consacrée à l'agriculture, on ne trouverait pas sur le globe un pouce de terrain à défricher, pas une famille qui n'eût des moyens assurés de subsistance.

Vous tous qui vivez dans le luxe et l'abondance, vous n'entendez donc pas les gémissements des populations? Vous ne voyez donc pas, comme des nuages, les haines s'amonceler? N'entendez-vous pas les masses accuser la Providence et se dire : Tous les hommes sont frères, la nature les fit égaux; pourquoi donc un petit nombre vit-il dans l'opulence, tandis que nous mourons de faim? Ne faites pas que cet amas d'hommes, dans son désespoir, soit obligé d'en appeler à Dieu, car vous lui avez ôté vous-mêmes cette croyance : il en appellera aux armes et vous vaincra.

Vous avez été cruels envers le peuple, il vous surpassera dans ses cruautés. L'échafaud politique, relevé pour lui, servira contre vous. Vous

avez employé la ruse et les sophismes pour le gouverner, il sera plus rusé et plus habile que vous. Il a des sens plus affinés que les vôtres; il connaîtra vos actions les plus secrètes, il rira de vous lorsque vous lui parlerez de vertus. Ne lui demandez donc pas plus de moralité que vous n'en avez vous-mêmes [1].

Ignorez-vous donc qu'au milieu du peuple des hommes, qu'on appelle moderés, lui tiennent chaque jour ce langage:

« L'ordre ou le désordre ainsi établi ne vient « point de Dieu, qui est bon et juste. Tu as tort « d'accuser la Providence; le mal vient de tes « gouvernants, qui ont songé à eux avant de songer « à toi. Il leur faut du superflu quand tu n'as pas « le nécessaire, de riches vêtements quand tu n'as

[1] On demande de la vertu au peuple, où pourrait-il donc l'acquérir? Dans les églises? Mais on sait qu'aucun des préceptes qu'on y enseigne ne sont suivis par ceux mêmes dont le devoir serait de les suivre. Il sait que la majeure partie de ceux qui, par habitude, vont dans les lieux saints, sont remplis d'hypocrisie, et ne sont pas meilleurs citoyens que les hommes qui y restent étrangers. Serait-ce par hasard dans les spectacles que le peuple puiserait des exemples de moralité? Mais il y a longtemps que les spectacles sont reconnus pour l'école de l'immoralité. Dans les fêtes nationales? Qu'y voit-il donc qui puisse lui indiquer la route du bien et de la vertu? Il y a bien ici quelque chose pour les *garnements* qui ont de bonnes jambes; car il y a des prix pour la course et des mâts de Cocagne; naguère encore on jetait des viandes pour ceux qui avaient de bons estomacs. Dans tout cela je ne vois rien pour le cœur et rien pour l'âme. Ceux qui ordonnent ces fêtes n'ont donc ni cœur ni âme.

« que des haillons pour te couvrir, et de somptueux
« hôtels quand il te manque une cabane pour
« reposer ton corps fatigué. Tes plaintes, tes tour-
« ments ne touchent point le cœur de celui qui
« t'opprime; il a la loi pour lui, car c'est lui qui
« l'a faite. Mais tu n'es pas obligé d'y souscrire :
« nul ne doit obéir aux clauses d'un contrat frau-
« duleux! Tes droits sont imprescritibles, et, si tu
« oses élever la voix, tes ennemis vont trembler. »

Ne saurez-vous donc prévenir les nouveaux dé-
chirements qui menacent la patrie?

Ne croyez pas, avec votre siècle, que l'or peut tout, fait tout, est tout.
QUINET.

Où est donc le remède à tout le mal que nous avons signalé? Est-il dans ces doctrines qui occupèrent naguère les cent voix de la Renommée? Tous ces systèmes ont mis à nu le fondement vaseux sur lequel est bâti l'ordre social actuel. Mais qui oserait appliquer dans toute sa rigueur l'un de ces systèmes? Il y a dans chacun d'eux des pierres pour bâtir l'édifice qui sera bientôt élevé; mais la clef de la voûte est dans la vérité nouvelle, car elle apprend a être bon et juste, fait croire en Dieu, et appelle les hommes à la fraternité.

Oui, nous avons aussi senti que richesse et pauvreté étaient deux mots *qui hurlaient de se trouver ensemble*. La richesse inactive est un malheur public, et l'homme mourant de faim près de gens qui

ont du superflu est le renversement de tout ordre moral. Et pourtant c'est le régime sous lequel nous avons le *bonheur* de vivre.

Secondez-nous, hommes généreux, aidez-nous à établir une vérité puissante par l'ordre qu'elle apporte; aidez-nous à rétablir des principes que les faux savants ont détruits. C'est avec des sophismes qu'ils règnent sur les hommes; nous, nous leur apportons la vérité. Avec nos antagonistes ce n'est que le plus petit nombre qui est heureux et peut l'être; nous, nous voulons et nous pouvons faire que ce soit le plus grand; avec eux il n'y a plus ni juste ni injuste, tout est songe et mensonge; avec nous est la grande voix de la nature, sa justice et la preuve évidente de l'existence d'un Dieu rémunérateur de la vertu, d'un Dieu vengeur de tous les crimes.

L'époque approche où les hommes connaîtront mieux leurs véritables intérêts; la vie, pour eux, sera la plus positive des richesses. Ils dédaigneront ces jouissances qui énervent le corps et l'intelligence, et si l'on voit des hommes aujourd'hui enfermer leur or sous de triples clefs et confier leur vie au premier venu, ils seront alors moins stupides : ils estimeront moins la fortune, car elle ne peut jamais donner un quart d'heure d'existence, tan-

dis qu'elle fait au contraire désirer par les envieux qu'il soit retranché de nos jours.

Plus heureux que nous, ils n'auront pas eu sous les yeux le spectacle d'hommes, couverts du mépris public, revêtus des insignes de l'honneur et enrichis aux dépens de la nation. Ils n'auront pas vu la morale enseignée par ceux qui n'en avaient point, et la sainteté des serments prêchée par des hommes qui n'en avaient respecté aucun.

La science qui tue et le vice qui mène aux honneurs auront cessé d'être et seront morts de la même mort. Leur sentence a été prononcée le jour de la découverte du magnétisme humain, car cette science porte l'homme à son état de perfection; elle développe, en augmentant sa vitalité, les facultés morales et physiques qui restent enfouies en lui. Semblable aux plantes qui ne produisent de fleurs que sous certaine température, l'homme, placé sous l'influence magnétique, se régénère et peut devenir ce qu'il était dans les temps héroïques qui passent pour fabuleux. Encore quelque temps, et ce qui ne peut être dévoilé ici sera connu de tous.

Nul homme ne pourra croire alors que des gens, grands partisans des lumières, vivaient avec obstination dans l'ombre, et que, lorsqu'on approchait

d'eux un flambeau, ils étaient assez stupides et assez lâches pour fermer leurs volets.

Mais il faudra bien que la lumière arrive jusqu'à eux, car malheur à celui qui ne s'instruira point! Quand une vérité est découverte, il faut qu'elle soit connue de tous, ou elle sert à l'exploitation des sots qui la dédaignent.

En attendant, c'est nous que l'on plaint maintenant, c'est nous qui sommes dans l'erreur; nous rétrogradons, nous dit-on, lorsque le siècle est en marche.

Quand nous disons que des gens ayant les sens assoupis ont des perceptions nouvelles et incomparablement supérieures à celles qui se manifestent pendant la veille;

Lorque nous assurons que *l'homme peut devenir son médecin et le médecin des autres* sans études médicales, et prédire mieux que ne le feraient les hommes de l'art les divers changements qui doivent survenir dans une machine humaine, oh! alors, l'hilarité n'a plus de bornes; et pourtant c'est la moindre des merveilles que le magnétisme fait naître. Mais nos savants connaissent les bornes du possible; chaque découverte nouvelle ne change point leur esprit. Ils étaient bien avisés ceux qui, dans d'autres temps, niaient les antipodes, pré-

tendant que, s'il y en avait, ils auraient nécessairement la tête en bas, ce qui paraissait le comble du ridicule. Mais quelles sont les vérités que les hommes n'aient point combattues? Il n'en est pas une seule qui n'ait eu contre elle les gens les plus éclairés du royaume où Dieu l'avait inspirée.

Ce n'est pourtant point sur une science nouvelle que nous voulons fixer l'attention des esprits, mais sur une science dont l'origine se perd dans la nuit des temps, sur une science dont les mystères avaient tant de puissance, dont les arrêts servirent à gouverner tant d'illustres nations.

Vous les connaissiez, ces mystères, vous, prêtres et rois de l'ancienne Égypte ; vos temples, vos rites, vos monuments en font foi. Et vous, sages de l'Inde, où avez-vous puisé cette morale si pure, cette abnégation, ces préceptes moraux si divins, si ce n'est dans cette faculté si précieuse, dans cet état si divin que le magnétisme fait naître?

C'est là cette clef qui nous ouvre vos sanctuaires, où nous trouverons dans peu ce qui fit votre gloire, vos richesses, et les secrets si merveilleux dont vous vous serviez pour le bonheur des hommes.

Vos oracles sont morts, vos temples n'existent dlus; il ne reste que quelques pierres de vos grands monuments et les traditions obscures de vos sybilles et de vos prophètes. Mais ces précieux restes parlent à nos sens, ils nous font concevoir les grandes pensées qui animaient vos âmes : le temps a été impuissant pour les faire disparaître entièrement.

Liberté sainte qui permets d'interroger le passé, la vérité va donc de nouveau régner sur le monde; elle chassera ses usurpateurs et déchirera le code du mensonge. L'hydre affreuse de l'ignorance et de la superstition, qu'ils avaient déchaînée sur la terre, en quittera le séjour, et les hommes jouiront sans crainte et sans remords des trésors dont Dieu, dans sa munificence, a comblé la nature!

Mais que de précautions et quelle sage réserve pour que cette précieuse conquête ne nous échappe point! Des Espagnols vont fondre sur ce monde nouveau et nous apporter du fer pour notre or pur.

Voyez ces charlatans exploiter déjà la vérité; ils ne l'ont aperçue qu'à l'horizon, ils la connaissent déjà tout entière. Il faut une étude approfondie pour connaître ces mystères : leur esprit inventif a tout deviné. Une prudence excessive est nécessaire

pour ne point commettre d'erreur; il faut un coup d'œil exercé pour savoir le moment où l'on doit agir et celui où l'on doit cesser son action. Ils s'embarrassent bien d'aussi peu de chose! Ils ont un marteau, ils frappent sur tous les corps avec la même violence, sans examiner quelle est la faiblesse ou la force de chacun d'eux, ne craignant point d'en briser quelques-uns.

Il faut une disposition morale et physique particulière qui ne peut s'acquérir que par la pratique de certains préceptes; ils ne connaissent de règles que celles que leur fournit leur imagination, et de préceptes que ceux venant de leurs passions.

Ils se sont reconnu une force, un pouvoir; ils en usent, ou plutôt ils en mésusent, et, contents d'eux-mêmes, ils croient exceller dans un art dont ils ne connaissent encore que le rudiment.

Combien ils rendent difficile la tâche de l'homme laborieux qui vient, travaillant pour la science, enseigner ce qu'un labeur pénible lui a fait découvrir! Il doit sans cesse réparer leurs erreurs, détruire les faux préceptes qu'ils ont semés, séparer enfin l'ivraie du bon grain. Et quand sa tâche est finie, la gloire n'est pas pour lui; elle est pour ces effrontés sans pudeur, aux aguets des vérités

qui reçoivent le baptême ou la consécration; ils se les approprient alors sans travail et sans peine; s'emparant également de la renommée, ils la font servir à leur fortune. Le temps vient faire connaître leur valeur réelle, mais ils ont amassé de l'or, et, retirés, ils jouissent du fruit de leur larcin.

N'envions point leur sort, il est moins heureux qu'ils ne l'imaginent eux-mêmes. Peut-on goûter des jouissances pures avec de l'or mal acquis?

Celui qui naît dans l'erreur ne connaîtra pas la vérité sans peine.

Celui dont on a trompé l'enfance ne saurait être bien instruit dans un âge avancé.

Je dirai à l'homme qui désire se livrer à la pratique du magnétisme : Si tu cherches dans cette science de quoi flatter ta vanité, tu y verras peu de chose, et tu y renonceras bientôt. Si tu cherches de quoi satisfaire tes goûts pour le vice, la nature t'en punira. Si tu cherches la fortune, tu peux la rencontrer, mais ce sera pour toi un écueil.

Si tu cherches véritablement la sagesse, tu en trouveras la source : elle est ici.

Mais écoute : commence par t'armer de courage, car il t'en faudra beaucoup. La route que tu vas parcourir est boueuse et remplie d'épines, mais le chemin est droit. Avance seul, les bons guides sont rares. Ne réponds rien aux injures des gens qui seront sur ton passage : regarde-les de près ; tu ver-

ras que ce sont des fous, plains-les, et si tu en trouves qui ne te paraissent pas incurables, essaie de les guérir, donne même pour cela une partie de ta vie; sois certain d'avance que tu feras des ingrats, mais n'en prends point de souci. Tu trouveras aussi des âmes reconnaissantes, tu éprouveras des moments de découragement, qui n'en a pas dans la vie? mais pour toi ce sera autant d'épreuves.

Si tu persistes dans ta mission d'éclairer les hommes et de leur faire du bien, tu commenceras bientôt à te sentir un autre homme; tes facultés doubleront, et la vie du vulgaire te paraîtra misérable; le bonheur que l'on y goûte, tu n'en voudras plus, car tu auras senti en toi des jouissances qui t'étaient inconnues. Tu acquerras enfin la preuve que tu as une âme. Le besoin de devenir meilleur et de te corriger de tes vices te dominera; tu jouiras d'un calme ignoré, tu mépriseras les richesses, car leur recherche stérilise la pensée; on te verra souvent avec le peuple, lui seul saura d'abord te comprendre et te sentir. Ne crains rien pour ta vie matérielle : il faut peu de chose à l'homme pour le nourrir; moins il mange de mets composés, mieux il se porte, plus il a de mémoire et de raison. Tu verras mieux les folies des autres

hommes, et tu seras bien plus capable de guérir les maux qui les affligent, maux qui sont la suite de leurs erreurs.

Les misères qui sont inséparables de la vie, tu les connaîtras par toi-même, parce qu'on ne peut les éviter toutes, mais elles te trouveront résigné. Tu souffriras moins qu'un autre, car tu sauras alors que la douleur n'est point toujours un mal. J'ai souffert, moi qui te parle, j'ai souffert peut-être autant qu'homme puisse souffrir; mais, grâce à Dieu, je n'ai point maudit. Mes souffrances m'ont été favorables; c'était un baptême, une initiation à une autre vie. Je remercie la Providence, car elle a permis que mes yeux soient découverts du bandeau.

Prie Dieu de t'éclairer lorsque des chagrins viendront t'assaillir. *Si tu as fait le bien, ta prière trouvera un écho. Tes vœux seront exaucés s'ils sont légitimes;* entends-le bien, s'ils sont légitimes. *Le bien que l'on fait descend du ciel; il trace le sillon que l'on doit suivre un jour*. La mort, la cruelle mort, qui effraie tant l'homme ordinaire, ne te paraîtra plus qu'un sommeil tranquille, mais nécessaire, pour le passage à une autre vie. Ton agonie, oh! sois tranquille, les justes n'en ont pas.

Ici je ne te dévoile pas de nouveaux mystères;

tout en est rempli cependant, mais chacun doit faire sa doctrine et sa science; la vérité est une chose dangereuse pour celui qui, en fouillant, ne la trouve point en lui. Cherche donc et devine; c'est bien assez de te mettre sur la route; sache que parvenu à certain point de la science, l'inconnu cesse de l'être. On trouve une nouvelle famille, peu nombreuse sans doute, mais en rapport parfait avec nous. Ne compte point t'affranchir de tous les liens qui t'attachent invinciblement au sol et te soumettent à certaines lois de ton pays; c'est déjà beaucoup que tu puisses prévoir les événements et connaître leur effet sur toi[1].

Il y a des étoiles errantes, des populations errantes et des hommes errants; la nature l'a voulu ainsi; mais elle a également voulu qu'il y eût

[1] Dans ce siècle, la justice, le droit sont toujours du côté du vainqueur. Ne te mêle point aux débats politiques, car la cause que tu soutiendrais ne doit jamais triompher. Un roi serait-il bon et juste, puissant même, ne pourrait que pour un instant diminuer la masse des maux qui accablent les hommes. Semblable à ces météores lumineux qui apparaissent dans l'obscurité, un juste répand sa lumière; mais les ténèbres recommencent aussitôt. Ne juge pas les hommes sur les marques d'honneur que tu aperçois sur leur poitrine. Très-peu d'entre eux les ont méritées; plus souvent c'est la bassesse ou des actes coupables qui les leur ont fait obtenir. D'ailleurs, c'est un joujou d'enfant; le sage, ou celui qui veut le devenir, n'a pas besoin d'une marque distinctive sur ses habits. Le rouge que met une femme sur sa peau n'augmente point sa vertu; il diminue, au contraire, le respect que l'on devrait avoir pour sa personne.

quelques hommes qui fussent citoyens de tous les pays. Tu peux devenir un de ces hommes, mais ce ne sera jamais sans souffrir.

Crois-le bien, la vie est une épreuve et le malheur aussi. Il faut que l'homme supporte avec constance et résignation ce qui peut seul l'instruire de sa mission sur la terre, *cette vallée de larmes*, rendue telle par des hommes méchants et hypocrites. Dans ce temps, heureux sont ceux qui pleurent et ceux qui souffrent, car eux seuls connaissent la justice sans la rencontrer; eux seuls pardonnent les injures et savent les supporter. Ils avaient donc beaucoup souffert aussi, les hommes qui nous transmirent ces principes moraux si divins, qui apprennent à l'homme à plaindre même ceux qui l'ont outragé, et à avoir de la pitié pour leurs propres misères.

La connaissance de l'homme et de ses destinées est dans la science du magnétisme. N'attends pas trop tard pour t'en assurer, tes jours sont bornés; il ne faut pas un œil d'aigle pour en mesurer l'étendue.

Que tes actions soient vertueuses, car sache que ton âme se les rappellera toutes après ta vie passée sur cette terre; le souvenir en sera ineffaçable. *Ce n'est pas sur le sable que les actions humaines se*

gravent, c'est dans la conscience. Les tourments de tes crimes seraient sans fin ; ton cœur peut périr sans rien ôter de la souillure de ton âme. Cette rouille la rongerait constamment, car tu ne pourrais plus rien cacher, même à toi-même, et c'est toi qui serais ton juge, juge inexorable.

Tout ce que tu auras pensé sera connu de tous ceux qui voudront le savoir. Pour toi, plus de dissimulation possible, plus de masque. Comme tu pourras lire chez les autres on pourra lire chez toi, et tes moindres actions paraîtront comme un nuage sous un ciel serein!

Prie que ta vie soit courte; si tu as bien vécu, ton âme sortira de la prison qui la gêne, elle en sortira radieuse et pleine de clarté. Ce monde de rieurs et de fous ne se doute pas du but de la vie : ne l'imite pas; il se croit à un bal prolongé; tout ce qui flatte son orgueil et énivre ses sens s'y trouve réuni; mais un jour l'amphytrion de ce banquet doit congédier ses convives; leur vie s'éteindra alors comme les bougies qui éclairaient la fête.

Lorsqu'on leur demandera ce qu'ils ont fait de leurs facultés, ce qu'ils ont fait pour ceux qui souffraient, et comment ils ont employé le temps où ils avaient des organes pour agir et la parole pour exprimer les nobles pensées gravées au fond

de leurs âmes, répondront-ils qu'ils ont engraissé leur corps et dégradé leur âme? « Vous étiez nés pour être hommes et vous vous êtes faits singes, leur dira-t-on alors. Vous aviez le sentiment de toutes les vertus, et vous n'avez montré que des vices. Allez vous perdre dans les espaces, loin du séjour de la pureté[1]. »

Ecoute encore : en suivant la méthode d'instruction que je t'indique, ne crains point le ridicule; sache qu'il n'en est pas de plus grand que celui qui accompagne l'ignorance. L'homme qui aime la vérité ne craint point les préjugés; peu lui importe qu'on lui rende justice lorsqu'il travaille à les détruire; il sait d'avance qu'il n'a rien à attendre de ses contemporains, et que sa récompense n'est pas ici-bas. Il vit dans le vrai, cela lui suffit; l'injure des méchants ne saurait l'atteindre.

Laisse tes philosophes, tes prêtres, tes médecins recrépir leurs vieux monuments, en bâtir de nouveaux; ils font de beaux habits pour des morts. La vie ne revient jamais dans les corps que le vice a rongés.

[1] Bannis du ciel, seront puni des fouëts de Dieu, et errant sans cesse par l'aër, la mer et la terre. Haïs des éléments mêmes qui les uns les renvoient aux autres, et ainsi sans cesse ils rondent et errent par les régions de l'aër, de la mer et de la terre, ne trouvant aucun repos.

Ils ont exploité le monde; l'erreur fut leur code, leur dieu le mensonge.

Aujourd'hui encore ils parlent de leur religion, de leur philosophie, de leur médecine; mais pas un d'eux ne croit à leurs maximes, et pourtant ce sont les bases de la société actuelle. Chacun d'eux sait qu'il ment à sa conscience, et que pour lui les principes qu'il affecte ne sont qu'un moyen de se placer dans le monde et de vivre aux dépens d'autrui. Ainsi, luttant contre eux-mêmes et contre tout le monde, ils roulent le rocher de Sisyphe, qui doit finir par les écraser. Cette lutte les fait vieillir avant l'âge et mourir jeunes encore, car les combinaisons fatigantes de leur esprit usent le principe de vie que la nature destine à d'autres opérations; ils languissent plutôt qu'ils ne vivent, car leur état normal est un genre d'excitation qui ne diffère point de la maladie.

Malheureux pays civilisés, l'état sauvage est préférable au vôtre; dans les contrées qui n'ont point été soumises à la civilisation corruptrice que nous signalons, il est encore quelque chose de sacré; ici, des formes, des apparences, rien de réel en un mot, si ce n'est le vice et la corruption.

S'il existe des êtres qui sentent le mal et ne veulent point en vivre, ils sont broyés, foulés, et

leurs actes de vertu sont tenus pour des crimes.

Un tel état ne peut durer; beaucoup d'hommes annoncent une régénération. Nous, nous osons assurer qu'elle ne sera produite que par une étude plus approfondie de l'homme et de ses véritables besoins. Le *magnétisme et le somnambulisme* peuvent seuls fournir le moyen d'y arriver.

La mine est donc découverte, on n'a plus qu'à creuser. Nous donnerons les premiers coups de pioche ; les habiles viendront ensuite diriger les travaux ; voici des résultats qui pourront les guider.

Je suis tout ce qui a été, tout ce qui est, tout ce qui sera; nul mortel n'a encore levé mon voile.

ISIS.

SOMNAMBULISME.

L'homme peut, par un mécanisme qui n'est plus ignoré, puiser dans son organisation une partie du principe vital que la nature tient en réserve comme un lest propre à maintenir les organes dans un état d'équilibre, et pour servir à des besoins que le temps amène toujours à sa suite. Il peut, portant ce principe dans une autre organisation que la sienne, faire qu'il s'y développe des phénomènes incroyables. Ces phénomènes, que nos sens peuvent saisir et que notre raison peut analyser, durent assez de temps pour qu'on puisse parfaitement les connaître et les décrire.

Ces étonnants effets ne ressemblent point à ceux produits par les agents chimiques ordinaires,

comme les liqueurs fortes, l'opium, le gaz oxygène, et ils sont d'une nature particulière, comme la cause qui les produit, et ne peuvent jamais être confondus.

L'être humain, soumis à cette sorte d'expérimentation, prend un autre aspect; il se développe et se montre en son entier. Toutes ses facultés peuvent être alors connues sans réserve; son instinct surpasse de beaucoup celui des animaux ordinaires; sa mémoire est prodigieuse; tout ce qui a effleuré son cerveau y a laissé son empreinte; ce vaste magasin est soumis aux investigations de l'âme; tout ce qui y est entré par les sens y est resté, et se retrouve sans efforts; ni le temps ni le lieu où l'homme a perçu, rien n'est oublié. Et, prodige nouveau, c'est quand l'organisation est soustraite aux excitants de la vie ordinaire que la vie cachée est plus active. L'âme, dans son for intérieur, n'a plus alors besoin des sens pour se manifester; elle se joue des obstacles que l'on oppose à l'exercice de ses fonctions; pour voir, elle n'a pas besoin des yeux; elle n'a pas besoin des oreilles pour entendre; cependant elle voit et entend mieux que l'homme qui jouit du complément de ces organes.

Elle pénètre dans votre cerveau, y lit votre pro-

pre histoire, y voit vos pensées se formuler, et vous traduit, quand vous le voulez, le langage muet que votre esprit avait seul formulé.

Ce n'est pas tout : elle s'échappe de l'organisation à laquelle on la croyait enchaînée. Vous, instruments passifs de son action, vous n'êtes plus à même de l'empêcher de se produire ; elle se joue de toutes les difficultés et semble planer sur la nature entière.

Elle y voit ce qu'elle veut y voir des scènes variées qui s'y passent. Satisfaite, elle y assiste le temps qu'il lui plaît : attristée, elle s'échappe et rentre dans son domicile en gardant pour elle le souvenir de ce qu'elle a vu.

Pendant ces courses aventureuses, vous qui gardiez la maison, vos yeux de chair n'ont rien vu, nul bruit ne s'est fait entendre dans le logis. Vous auriez en vain frappé à la porte, on ne vous eût point répondu, car on n'y était plus.

L'âme revenue, la matière organisée s'anime de nouveau, car la vie, pour un instant, avait diminué, pour ne pas dire cessé ; la voyageuse vous raconte alors ce qu'elle croit devoir vous faire connaître de ce qu'elle a vu. Ne perdez cependant pas un instant pour interroger cet être singulier ; le mouvement ordinaire de l'esprit reprenant le dessus,

il ne peut plus vous instruire de ce que ses sens ne lui ont point appris, mais de ce qu'il devait à un état particulier de l'âme. Il n'aura plus que des connaissances nécessaires pour veiller à sa conservation. Tout à l'heure elle le touchait peu, maintenant c'est l'objet de toute sa sollicitude.

Vous, médecins, qui avez pâli sur les livres pour y trouver la science de guérir que des hommes comme vous avaient cru y déposer, vous en savez cent fois moins que celui qui n'a rien appris de toutes vos sciences, mais qui se trouve dans l'état que nous venons de décrire. Il sent ce qu'il lui faut pour être guéri de ses maladies, il sait où se trouve ce qu'il s'indique, et le moment précis où on doit le lui donner. Il vous dira d'avance l'effet que doit produire le remède qu'il a trouvé, l'époque de sa guérison, s'il doit guérir, ou l'instant de sa mort, si la nature a voulu qu'il succombât dans la lutte.

Sur tout cela, vous n'avez que des conjectures que les faits viennent presque toujours démentir. Lui, au contraire, ses prévisions n'étant pas le résultat d'un calcul, la nature lui indique sans travail, comme elle le fait à une foule d'animaux, les changements qu'ils doivent subir et les précautions qn'ils ont à prendre pour les suppor-

ter; elle ne saurait les tromper ni se tromper elle-même.

Médecins, combien votre art est peu sûr! Combien vous créez de dangers à l'être qui, dédaignant la nature, s'en rapporte à votre science! C'est dans le traitement magnétique où le somnambulisme se présente comme auxiliaire que l'on reconnaît votre infériorité. D'après les somnambules, il faut non-seulement un remède particulier pour chaque maladie, mais il faut encore que ces remèdes soient donnés à certaines heures pour qu'ils aient leur entier effet.

Il y a toujours des dangers pour le malade que vous êtes appelés à traiter par vos méthodes ordinaires. Avec le somnambulsime, il n'y en a aucun, s'il est lucide, et si l'on exécute de point en point le traitement qu'il a indiqué, quand bien même sa médication serait bizarre et l'effet des substances semblant se detruire mutuellement.

Vous, médecins, vous êtes allés chercher par toute la terre des remèdes, pensant que la partie du globe que vous habitez ne pouvait vous en fournir de convenables. Le somnambule trouve à sa portée et dans les champs voisins des médicaments d'un effet plus certain que ceux que vous vous procúrez à grands frais. Il reste à un malade

guéri par vos soins le mal produit par vos remèdes, et le somnambulisme ne connaît point de ces maladies-là.

Mais ici, messieurs, rien ne peut se comparer; votre art est le produit de la science et de ce que vous appelez l'observation. L'autre n'est point un art ni une science; c'est un mouvement instinctif qui résulte d'une harmonie; si cette harmonie n'existait pas, la nature serait incomplète et accuserait Dieu d'impuissance.

Votre orgueil se révolte contre ces vérités, vous les niez; mais on ne peut accuser la nature de mensonge, et bientôt ceux qui contestent l'existence du magnétisme et du somnambulisme seront comme les aveugles qui nient la lumière: on les plaindra de leur cécité et la société marchera au grand jour.

Dans la médecine, tout ce qui ne sert pas nuit, tout ce qui ne vivifie pas tue.

Plusieurs gémissent en secret sur l'impuissance où ils se trouvent de répondre à la confiance qu'ils inspirent, s'étonnent de ce que les lumières qu'ils rassemblent les éclairent moins sur les maux qu'ils peuvent guérir que sur les fautes qu'ils peuvent commettre.

Le champ de la science médicale a été cultivé par plus de trois millions d'hommes, et, après tant de travail et de labeur, pas une vérité-mère n'a été découverte, pas une certitude n'est venue surgir au milieu des doutes pour ennoblir cet art. Ah! c'est assez; cessez donc de poursuivre votre œuvre; abandonnez cette terre maudite que vous avez en vain voulu rendre féconde. Ne voyez-vous pas que toutes les sciences ont marché, excepté la vôtre, en usant bien moins d'hommes? Ne voyez-vous pas tout se rajeunir ou changer de formes autour de vous, et vous, vous restez couverts de la rouille des siècles passés? Des germes féconds sont partout répandus sur la surface du globe, et seuls, au milieu du mouvement général, vous

restez immobiles ; les hiéroglyphes de vos maîtres sont indéchiffrables à vous-mêmes, et vous le savez bien. N'ayant plus la vertu des premiers temps, vous ne trouvez que des paroles amères pour les hommes qui cherchent dans la sincérité de leur cœur à vous ramener aux vrais principes.

La science est à votre porte, et vous ne voulez pas lui ouvrir ; elle vous supplie et vous l'insultez ; plusieurs d'entre vous l'ont outragée, l'ont frappée même, et cette fille divine ne cesse de vous implorer. Ouvrez-lui donc enfin. C'est Hygie, chassée par vous et qui revient dans votre temple : son voile est levé, vous ne pouvez méconnaître ses traits. Le charlatanisme impur lui a dit déjà : Viens ici ! Elle y est venue, et des guérisons surprenantes sont venues confondre votre raison. Elle s'est retirée bientôt de ces lieux qui n'étaient point faits pour elle, car ces nouveaux prêtres ne pouvaient ni la comprendre ni la servir. Désolée, elle vous implore de nouveau ; c'est de vous dont elle à besoin, vous qui connaissez l'homme physique jusque dans ses moindres ressorts. Ecoutez-la donc cette fois, craignez de nouveau son éloignement. Songez que c'est de la France que doivent partir les vérités destinées à éclairer les hommes et à les rendre meilleurs et plus humains. Relevez donc

les autels de votre Dieu et soyez de nouveau les ministres de ses décrets. Une découverte grande comme le monde sera, quand vous le voudrez, renfermée dans votre temple, pour ne plus en sortir.

Vous serez supérieurs à tous les autres hommes, car vous saurez plus qu'eux; vous calmerez les alarmes et ferez cesser les craintes; les douleurs, la mort même, au lieu de vous suivre, fuiront à votre approche.

Préférez-vous le mensonge à la vérité, les ténèbres à la lumière? voulez-vous continuer de verser inutilement des flots de sang humain? Si c'est de l'or que vous voulez, la vérité vous en donnera plus que l'erreur, et les larmes que vous ferez répandre ne seront plus les larmes du désespoir, mais celles de la joie.

Sans doute, il faut qu'on meure, mais que l'on ne meure point avant l'âge et victime d'assassinats; lorsqu'on saura que la nature rappelait à elle la créature qu'elle avait faite infirme, sans que vous ayez en rien rapproché le terme fatal, on se courbera sous le niveau sans vous maudire et sans blasphémer contre Dieu.

Que ne puis-je, dépouillant par la pensée cette masse d'êtres humains grouillant dans la grande

cité, vous la montrer telle qu'elle est! Apercevez-vous les traces de vos instruments? Voyez-vous ces vésicatoires, ces sétons, ces cautères, ces ulcères, ces bras sans muscles, ces poitrines amaigries, cette peau livide et flétrie, ces cancers; le pus sortir de ces émonctoires comme de ces poitrines que la phthisie dévore? Celui-ci rongé par des dartres, cet autre l'écume à la bouche et se roulant dans la fange? Ceux-ci, jeunes encore, n'ont plus de dents, plus de cheveux, leurs yeux distinguent à peine les objets, et il faut que l'optique vienne à leur secours. D'autres ont des hernies, des engorgements scrofuleux!....

Y a-t-il un de ces corps qui n'ait reçu quelques-unes de vos cruelles atteintes et n'ait dans le sang quelques-uns de vos poisons? L'air semble vicié par l'odeur qu'exhale sans cesse cette population confiée à vos soins et à votre sagesse. Mais, sans dépouiller cette génération, ne voyez-vous pas ces gibbosités, ces corps courbés, atrophiés, déviés, ces membres amputés? Tant de maladies que vous n'avez su ni empêcher ni guérir n'éclaireront donc jamais vos esprits? Sont-ce là les signes d'une vengeance divine, ou plutôt n'existez-vous que pour montrer aux hommes leur néant et l'impuissance de votre savoir?

Dieu ! prends enfin pitié de la race humaine que tu as formée à ton image ! Fais descendre un rayon de ta divine intelligence dans le cœur de tant d'hommes que le mauvais génie inspire. Entends ma voix suppliante, et si je ne puis les toucher et les rappeler à la vérité, ôte-moi ce feu qui me dévore et le cri de ma conscience, sans cela je croirai que tu m'as fait le plus malheureux de tous les hommes.

Hélas ! j'appelle en vain de meilleurs jours, je ne dois point les voir ! Le temps viendra pourtant pour la vérité que j'enseigne : les germes en sont déposés dans le cœur de quelques hommes. L'avenir m'apparaît par la pensée, j'y pénètre, je vois une science plus brillante que celle qui nous éclaire ; car sa lumière se répandra sur l'immensité : la destinée de l'homme ne sera plus un problême, et l'art de le conserver aura la sanction universelle.

C'est un état qui nous apprivoise à la mort.

Il n'y a que ceux qui sont halenés de l'Esprit divin qui sachent prédire les particularités.

PTOLÉMÉE.

EXTASE.

« Nous désignons sous le nom d'EXTASE (dit Tertullien) une sortie des sens, une espèce d'aliénation d'esprit. Ce n'est point une démence qui vienne de la corruption de la bonne santé; mais l'aliénation dont il s'agit tient à la nature de l'extase, car elle ne bannit pas l'entendement, mais le détourne seulement. Autre chose est ébranler l'entendement, autre chose est le mouvoir; autre chose est le renverser, autre chose est l'agiter seulement. Ainsi donc, dans nos accès, comme la mémoire n'est pas détruite, l'esprit est en

« pleine santé. Que cette santé de l'esprit, la fa-
« culté de la mémoire subsistant toujours, éprouve
« alors un *engourdissement*, une *stupeur*, c'est là
« une espèce d'aliénation attachée à l'extase.

« Lorsque nous tombons en extase, nous ne som-
« mes pas dits être en fureur ou en folie, mais
« *sommeiller*, songer.

« Ce n'est pas seulement un sommeil, car dans
« le sommeil tout se repose; dans l'extase, au con-
« traire, si le corps repose, l'âme est toute en ac-
« tion. C'est donc le mélange du sommeil avec l'ex-
« tase qui constitue ce qu'on appelle l'état *prophé-*
« *tique*. » TERTULLIEN. — *De Anima.*

« L'esprit, dans l'extase, dit Aristote, s'élance,
« va au-devant des causes et des effets, en saisit
« l'ensemble avec la plus grande vitesse, et le con-
« fie à l'imagination pour en tirer le résultat futur.
« Les mélancoliques, à cause de la véhémnce de
« leur tempérament, sont plus propres à ces ope-
« rations conjecturales. »

Quintus, dans le traité *de la Divination* de Ci-
céron, soutient « que tout est lié par un enchaîne-
« ment éternel; que le passé reproduit le présent,
« et que le présent est gros de l'avenir; que, de

« même que la vertu de tout ce qui doit être pro-
« duit est contenu dans les semences, de même les
« choses futures sont renfermées dans leurs cau-
« ses ; que ceux qui ont des visions en songe voient
« distinctement cet enchaînement éternel de toutes
« choses ; que la vaticination et les conjectures ne
« sont que le développement de cette chaîne. »

L'extase qui a pour cause le magnétisme diffère peu de celle produite par les affections de l'âme ou par les maladies. C'est un état extrême qui dépasse parfois, et pour un instant seulement, les limites de la vie. Il est facile de reconnaître cette crise, tant les phénomènes physiques sont différents de ceux qui accompagnent le somnambulisme. On ne peut donc les confondre ; mais le sommeil magnétique semble parfois être le chemin qui mène à l'extase.

L'ignorance de l'homme touchant la mort réelle a été cause de l'inhumation d'êtres pleins de vie, et ce n'est que le hasard qui a fait constater cet affreux malheur. Victimes de l'imprévoyance humaine, on pourrait remplir un gros livre de vos noms, et ce martyrologue doit rester inconnu ! Aucun homme ne lèvera la pierre de vos sépulcres pour faire connaître au monde tout ce

que vous avez souffert, et vos angoisses mille fois plus terribles que la mort même. La paix des tombeaux a seule été troublée par vos gémissements! gémissements sourds, suivis bientôt du râle, lorsque l'espace vous manquait pour respirer à l'aise et dévorer vos membres.

Combien de fois, dans ma vie, n'ai-je pas songé à cette mort si terrible ! Combien de fois n'ai-je pas été troublé dans mon sommeil ! car j'ai vu la mort apparente, que rien d'abord ne distinguait de la réelle, et abusé pendant quelques instants j'aurais vu sans frémir de funèbres apprêts[1] !

Non, la mort n'est pas toujours réelle lorsque

[1] On lit dans *le Haro de Caen*.

« M. G....., boulanger, a un frère qui habite Rouen, et qui, il y a quelques jours, se rendit à Paris pour affaires. Le maître de l'hôtel chez lequel il était logé, ne le voyant pas descendre de sa chambre, et croyant qu'il lui était arrivé quelque accident, se hâta d'y monter; et quel ne fut pas son étonnement de trouver, après examen, le voyageur étendu roide mort dans son lit ! Il crut à un empoisonnement, à un suicide, à un crime; il se hâta donc d'informer le commissaire de police du quartier, qui arriva sur les lieux avec un homme de l'art. La mort fut constatée et regardée comme la suite d'une apoplexie. Quelques heures après, on s'apprêtait à envelopper le mort dans son drap mortuaire lorsqu'il fit un soubresaut et s'écria : « Que faites-vous ? » Grande fut la stupéfaction de l'employé des pompes funèbres, qui en ce moment se trouvait dans la chambre de M. P....

« M. P.... se leva immédiatement assez bien portant. On jugera des douleurs atroces qu'il avait dû éprouver pendant les visites de son hôtelier, du commissaire de police, et les préparatifs de son enterrement, quand on saura que l'état de syncope dans lequel il se trouvait ne l'avait pas empêché d'entendre ce qui se disait autour de lui, et cela sans pouvoir dire un mot. »

le corps est froid ; non, la décomposition qui commence n'apporte pas toujours avec elle la preuve de la cessation de la vie. J'ai vu des êtres dont le pouls ne battait plus depuis longtemps, devenus froids et exhalant une odeur absolument semblable à celle produite par la décomposition cadavérique, et cependant la vie existait encore. Comme le soleil, après avoir éclairé de ses rayons des pays inconnus, revient chasser la nuit, image du trépas, l'âme, un instant exilée, revient aussi comme lui, vivifier pour quelque temps encore ce qui lui appartient, ce qui est son domaine terrestre.

Bonnes mères, familles éplorées, tendres amants, vous tous chez qui la mort frappe, ne laissez pas enlever ce qui vous fut cher avant de vous être assurés qu'une fatale erreur n'est plus possible. Il faut toujours que la mort s'explique, il faut que les organes détruits ne laissent aucun doute sur la maladie. Ah! surtout, chirurgiens habiles, que l'amour de votre art ne vous fasse jamais enfoncer le couteau dans la poitrine d'un cadavre encore chaud ! On dit, cruel aveu ! on dit que plusieurs fois des soupirs et des plaintes s'en exhalèrent et vinrent porter le trouble dans votre âme [1]. C'était une erreur de vos sens, la crainte seule agi-

[1] « Une fille vint à notre hôpital (c'est M. l'abbé Menon, secrétaire d

tait vos esprits : il ne vous restait plus un seul doute... Sans cela ce serait par trop affreux !

L'âme peut donc abandonner le corps pour quelques heures, pour quelques jours : cela m'est, à moi, rigoureusement démontré. Les morts reviennent dans quelques circonstances. Ne riez pas, grands génies de notre époque ; peut-être, vous, ne reviendrez-vous pas, car vous serez bien morts ;

l'Académie royale d'Angers, qui s'exprime ainsi dans une lettre qu'il écrivit à M. Bruhier vers la fin du siècle dernier), pour y chercher du secours contre une violente maladie; elle n'y fut pas longtemps sans y tomber comme morte. Sous ce titre, les Sœurs de la Charité la font porter dans une chambre où l'on ensevelit les morts ; elle y resta près de vingt-quatre heures. Un chirurgien qui voulait faire l'ouverture du corps ne lui eut pas plus tôt donné un coup de bistouri sur la poitrine que la prétendue morte donna des signes de vie si parfaite, qu'elle la conserve encore en pleine santé. Il ne tiendra qu'à vous, Monsieur, que nous fassions de plus grandes recherches ; il y a encore un exemple plus récent...... » M. Bruhier a inséré cette observation dans sa *Dissertation sur l'incertitude des signes de mort*, l. 1, page 128, 2e édition.

« Un prisonnier anglais, ayant été réputé mort à l'hôpital de Rochefort, fut porté dans la salle des morts. Quelques heures après, M. Moine, élève en chirurgie, saigna cet homme à la jugulaire, dans la vue apparemment de s'instruire à la pratique de la saignée. Le vaisseau ne fut pas plus tôt ouvert que le sang en sortit impétueusement ; le soldat revint à lui, il se jeta comme un furieux sur ce jeune chirurgien, et il le serra si fortement entre ses bras qu'il ne lui fut pas possible de s'en débarrasser. M. Moine, effrayé, tomba par terre sans connaissance, et il entraîna avec lui le soldat, qui, épuisé par la perte de son sang, qui coulait continuellement, eut lui-même une syncope ; les soins qu'on lui donna eurent tant d'efficacité qu'il se rétablit parfaitement. »

Ces exemples sont anciens ; mais avec un peu de recherches il serait facile d'en trouver de récents. Mais à quoi bon citer ? il existe des ouvrages qui contiennent plusieurs centaines d'exemples de morts apparentes, et, on doit le dire en frissonnant, les plus nombreux sont ensevelis pour jamais.

mais des gens simples peuvent revenir, et nous en avons des exemples. Ils peuvent nous instruire de choses inconnues des savants, et nous révéler quelquefois des secrets de l'avenir. Que nous importent les doutes de ceux qui ont à faire le voyage? ils doutent souvent parce qu'ils craignent, et c'est alors prudence et sagesse. Grands académiciens, votre âme, comme la lame de votre innocente épée, n'est jamais sortie du fourreau ; le cuir tient étroitement le fer, comme votre chair retient votre esprit. Il y a de la rouille, personne ne le conteste. Mais chez les êtres tendres et passionnés les liens qui unissent le corps à l'âme sont faciles à rompre. L'amour de Dieu qui enflamme produit le même résultat, le ravissement en esprit, *la mort sans mort*, l'extase enfin. Savants je vous vois salir cette précieuse lumière et la confondre avec les visions des fous; vous ne voulez voir dans la créature de Dieu rien que de la *matière* et du *mouvement*, de l'oxygène, de l'hydrogène, du carbone et de l'azote. Il n'y a rien au delà, dites-vous; mais la nature vous dément. La matière ne prévoit pas, la vue à distance n'est pas un de ses attributs; la connaissance du passé, elle l'ignore, et toutes ces propriétés merveilleuses sont le privilége de l'homme sur le reste de la création. Mais elles ne

lui servent que rarement, car il y a autant d'aveuglement dans l'homme que de désir de connaître ; et lorsque son avenir lui est révélé, il ne croit à cette révélation que lorsqu'elle est accomplie. Les événements le surprennent, il s'étonne ; puis enfin, voulant bien se servir de sa mémoire, il se rappelle qu'il avait été prévenu de leur venue.

Le sommeil, l'extase magnétiques, l'un donnant la faculté de voir le passé et par conséquent les actions les plus secrètes, l'autre pouvant prévoir l'avenir et annoncer les événements, sont deux découvertes précieuses et magnifiques.

Quelle est donc la philosophie qui pourrait se soutenir sans s'appuyer sur ces nouveaux phénomènes?

Philosophes, votre sagesse n'a pour base que de vains raisonnements. Les télescopes et les microscopes ont fait voir la nature autrement que l'homme ne la considérait; il en a mieux jugé depuis ces découvertes.

Le vide a renversé bien des systèmes en physisique et en chimie.

Le magnétisme détruit beaucoup de vos maximes, et l'homme voit s'agrandir l'horizon moral auquel vous aviez posé des bornes. Il va connaî-

tre enfin la cause de ces épidémies morales qui changent parfois la face des nations. Toutes les croyances populaires vont lui être expliquées, et les phénomènes si nombreux, résultats de ce qu'on appelle la sympathie et l'antipathie, sources intarissables de malheurs lorsqu'on ignore leur puissance et leur effet sur nous, vont pouvoir être étudiés avec fruit.

Comme nous l'avons déjà dit, il ne nous sera pas donné de voir ce grand progrès s'accomplir. *Cet olivier franc enté sur une nature sauvage*, nous n'en pourrons savourer les fruits; notre nom sera oublié; mais nous mourrons heureux, car nous emporterons la conviction que nous avons travaillé à détruire des préjugés opposés aux véritables principes, seules bases de tout bonheur sur la terre.

Qu'un homme est méprisable à l'heure du trépas,
Lorsqu'ayant négligé le seul point nécessaire,
Il meurt connu de tous, et ne se connaît pas!

Bien plus encore que la médecine, c'est vous, Protées aux mille formes, religions qui enlacez le monde, c'est vous qui allez souffrir de la découverte des Mesmer et des Puységur. Le voile qui vous cachait aux regards des mortels est déchiré: on va vous contempler de plus près. Dieu n'a rien à craindre de cet examen; mais vous, prêtres, que répondrez-vous si l'on parvient à vous prouver que vous abusiez de notre ignorance, et que vous n'avez su que mentir? Vos révélations, vos prophéties, vos miracles, chaque religion a tout cela; nous en connaissons enfin la source: elle est dans cet état particulier où l'homme peut entrer quelquefois; elle est dans ces mouvements de l'âme sympathisant avec le cours de l'univers. Mais ce que la nature fait rarement, l'art est parvenu à le produire, et bientôt on *rendra à César ce qui est*

à César et à Dieu ce qui est à Dieu. Vous ne serez plus seuls ses interprètes, car il a voulu que tous le connussent et le conçussent afin de l'aimer d'un même amour.

L'homme va donc lever la tête; il ne s'humiliera plus devant vous, car vous êtes de même étoffe et n'êtes pas plus que lui les représentants de Dieu sur la terre.

Prêtres, les rois vous ont obéi et ont conduit vos mules. Vos dogmes absurdes ont fait couler des flots de sang humain; à votre voix, une moitié du genre humain a égorgé l'autre moitié, et c'était au nom d'un Dieu de paix que vous exterminiez les nations[1].

L'origine de votre pouvoir nous la connaissons; nous sommes plus avancés que vous maintenant; vos signes sacrés; qui n'ont plus de valeur entre vos mains, en ont une réelle entre les nôtres; nous pouvons répéter les prodiges qui servirent à vous élever au-dessus des peuples et vous donnèrent les moyens de les gouverner.

Vous n'avez plus que des mots sans valeur;

[1] Chez les Assyriens, les Mèdes, les Perses, les Grecs, les Romains, les Gaulois, les Germains, en un mot, dans l'histoire d'aucun des anciens peuples, il n'est fait mention de guerres de religion. Comment se fait-il qu'elles aient pris naissance dans le sein du christianisme qui ne recommande que la douceur et la charité?

nous, nous avons la force qui leur donnait la vie, et c'est devant vous et sur vous-mêmes que nous pourrions agir pour en donner des preuves. Si nous vous attaquons ici, c'est qu'à nos yeux, quels que vieux que soient les abus, aucun n'est respectable, et que le temps est enfin venu où la vérité peut être dite sans crainte des bûchers et des cachots.

Dans d'autres temps, des hommes comme nous, animés du même esprit, furent vos victimes ; les pouvoirs, que vous incitiez à nous poursuivre, ne nous souffrirent jamais, et les hommes qui connaissaient la vérité étaient obligés de la renfermer dans leur sein.

Avant vous, les corporations qui la possédaient s'en servirent pour diriger l'homme dans l'intérêt du pouvoir et du leur.

Les Romains brûlèrent les livres de leur roi Numa, qui la contenaient.

Jésus, qui a voulu en faire jouir le monde, est mort sur la croix : c'était payer bien cher le prix de son initiation.

Mesmer, après avoir retrouvé la vérité, a pu l'enseigner à ses contemporains. Il n'a été traité que de charlatan ; il est mort dans son lit : c'était déjà un grand progrès.

Affreuse superstition que tant de siècles n'ont pı

détruire, ta source est connue désormais. Ce n'est plus par des discours que les hommes chercheront à faire pénétrer la vérité dans les intelligences bornées, ou assez malheureuses pour attribuer à d'autres causes qu'à la nature des faits qui sont entièrement de son domaine. C'est par la reproduction des mêmes faits sous les yeux du vulgaire ignorant, c'est en les lui faisant produire lui-même qu'on obtiendra la guérison d'un mal affreux qui tourmente encore la société, la superstition ; car le superstitieux craint tout, jusqu'à son ombre, et la peur lui fait commettre des atrocités [1].

Le pouvoir des *sorciers* ne sera plus qu'un mauvais emploi d'une force naturelle à l'homme, punissable sans doute, mais non point par des supplices barbares.

Tous ces toucheurs, si nombreux dans les campagnes, ne jouiront plus du privilége abusif d'être seuls en possession de guérir certains maux.

Ainsi que dit Tite-Live. — L'empereur Tibère avait fait mourir d'illustres Romains et Romaines accusés de magie. L'empereur Claude condamna à mort, comme sorciers, plusieurs chevaliers romains. Antonin Caracalla, comme dit Spartien, condamna aussi plusieurs illustres Romains pour le même fait de magie. Domitien, mauvais prince, tourmenta Appollonius pour la magie. Apulée fut accusé, devant Claudius, de sorcellerie. Maximus, fameux philosophe, disciple de Jamblique, accusé du même crime, fut condamné à mort, sans que l'amitié que lui avait portée l'empereur Julien le pût garantir.

Ces thaumaturges de tous les pays ne seront plus regardés comme des saints; leur règne est passé. La foudre, expliquée et produite à volonté, a fait disparaître bien des croyances absurdes pour n'en laisser qu'une vraie. Le magnétisme explique une foule de phénomènes dont les causes étaient occultes; phénomènes qui, dans tous les temps, frappèrent d'épouvante ou d'admiration les nations du globe. Il fait connaître l'origine et le mécanisme d'états singuliers où l'homme peut être plongé malgré lui, prodiges dont les prêtres ont tiré une si grande puissance.

Qui réhabilitera ces victimes de l'ignorance et de la barbarie, je n'ose pas dire d'une politique monstrueuse, ces hommes dont tous les torts étaient d'être malades, ou d'avoir reconnu une faculté que nous avons tous? On les torturait pour leur faire avouer qu'elle venait du malin esprit, cette puissance, et, après leurs aveux, ils allaient sur un bûcher expier les torts de la nature. Oh! si vous vous leviez tous ensemble pour demander vengeance, votre nombre effraierait le monde nouveau; car c'est souvent par centaines que l'on vous envoyait à la mort, et c'est pendant des siècles que ce que l'on appelait la chasse aux sorciers s'est perpétuée. La *magistrature* et le *clergé* rivalisaient de

zèle pour atteindre ce *gibier du diable;* car c'est ainsi qu'on appelait ces malheureux.

Quoi! la religion a pu conseiller tant de crimes!

C'était quelquefois aussi le passe-temps des grands, et c'est en cérémonie que l'on procédait à ces cruels auto-da-fé. Des prêtres conduisaient au supplice tous les condamnés et leur parlaient d'un Dieu de clémence, de sa douceur, de sa justice, sans doute; car le feu de l'enfer, *qu'ils rachetaient par l'aveu de leurs crimes,* était bien plus pénible et plus durable que le feu des fagots destinés à les brûler. Affreuse humanité, ton histoire est écrite partout avec du sang humain. Les ossements des victimes de l'ignorance et du fanatisme couvriraient la terre; car chaque nation a à se reprocher des sacrifices humains en expiation de crimes imaginaires. Que d'actions de grâces ne devrait-on pas rendre aux hommes qui eurent assez de force et de courage pour empêcher d'aussi abominables massacres!

Tout s'oublie, le nom des victimes comme celui des bourreaux. Dans quelques siècles, on ne voudra pas croire aux récits des faits barbares dont nos annales sont remplies.

Aujourd'hui qu'une modification heureuse dans les croyances a rendu l'homme moins inhumain,

il lui reste encore beaucoup à faire ; il ne s'est pas soustrait à tous les dangers qui l'environnent. Les craintes, les soucis continuent de l'agiter ; car il ne *se connaît point*, et la mort lui fait peur.

Les prêtres ne lui imposent plus, mais les médecins ne peuvent le rassurer ; il tremble comme un enfant devant un homme qui possède un parchemin sur lequel sont écrites quelques lignes qui ne donnent aucun pouvoir sur la maladie, comme il tremblait, il y a deux siècles, devant un autre homme qui avait un autre parchemin et une petite tonsure sur la tête, ce qui ne lui donnait non plus aucun pouvoir sur les âmes.

Il y a plus de ressemblance qu'on ne l'imagine entre le prêtre et le médecin [1]. Depuis longtemps le prêtre et le médecin ne connaissent plus les

[1] Ce qui distingue ces deux corporations, c'est que le fanatisme a des moments de repos, la médecine jamais. Une remarque assez curieuse, que l'on doit faire ici, c'est que ce fut un moine qui inventa la poudre à canon, l'évêque de Munster les bombes ; un Capucin, le Père Joseph, si fameux sous le cardinal de Richelieu, imagina les espions et les lettres de cachet; Doraucourt, évêque de Verdun, inventa les cages de fer pour les prisonniers d'Etat.

Un médecin inventa la guillotine, cent autres médecins donnèrent des recettes pour préparer les poisons les plus énergiques et les plus subtiles ; Robert et Heurteloup, tous deux médecins, imaginèrent les fusils qui se chargent par la culasse et peuvent vingt fois donner la mort dans une minute. La destruction de l'espèce humaine a donc été rêvée par les hommes qui avaient mission de la conserver !

agents dont ils disposent ; ils assurent cependant de leur efficacité ceux qui doivent en faire usage. Mais aujourd'hui le médecin est plus à craindre que le prêtre, car ses remèdes sont souvent des poisons ; le prêtre n'a que des paroles, et cependant, s'il savait quel pouvoir elles peuvent acquérir, il serait plus souvent demandé que le médecin, et le malade guérirait plus vite.

Dans les siècles derniers, le médecin du corps et celui de l'âme faisaient bon ménage ; le médecin avait-il une maladie hystérique ou cataleptique à traiter, ou bien quelques accès de somnambulisme déréglé : il déclarait que *c'était une maladie non naturelle que le prêtre seul pouvait guérir*. Ce dernier arrivait revêtu de son étole et armé du fatal goupillon qui contenait l'eau bénite, et cette eau n'est pour nous que l'eau magnétisée ; il aspergeait et exorcisait le malade en prononçant des paroles qui devaient contraindre *le diable* à sortir de son corps, et voyant des phénomènes se produire, car une scène de magnétisme venait d'avoir lieu, il s'en allait convaincu qu'il avait puissance sur le diable ; tandis que les effets seuls qui résultent de deux corps organisés, mis dans certains rapports, s'étaient manifestés.

Le prêtre, pénétré de toutes les idées du moyen

âge sur Dieu, l'enfer et le purgatoire, effrayait l'imagination du malade; tandis que le médecin, de son côté, remplissait l'estomac du moribond de clous de girofle, de manne, de mirobolans, de conserves, de râpure de crâne humain, de chairs de vipère, quelquefois même d'une thériaque où il n'entrait pas moins de deux cents espèces de drogues. Il prenait l'organe de la digestion pour un véritable matras. *La nature,* disait l'Esculape, *saura bien choisir au milieu de tout cela ce qui lui convient le mieux.*

Le prêtre employait un certain luxe de paroles près des gens bien élevés; le médecin avait des compositions où l'or et les perles entraient à profusion.

Tout s'est bien changé avec le temps : le prêtre a modifié son langage; le médecin a changé la composition de ses médecines; l'un vous parle en philosophe qui doute de sa mission et de la vérité de sa doctrine; l'autre ne croit plus du tout à l'art qu'il professe et s'en moque en public. Ce n'est pas pour cela qu'ils aient cessé l'un et l'autre de pratiquer un métier aussi abominable; au contraire, ils n'ont jamais été mieux rétribués. L'Etat sacrifie par an 35 ou 40 millions pour les frais d'une religion à laquelle on a cessé de croire et de rendre hommage; la nation est tributaire de la médecine,

et il n'y a pas maintenant un petit bourg qui n'ait son officine, et au moins deux médecins et autant de chirurgiens (et quant à ceux-ci, c'est bien différent, les Facultés de médecine du dernier siècle *les excluaient de l'art de guérir et voulaient qu'ils fussent barbiers, leur défendant d'apprendre le latin et de donner des médecines*). C'est le seul art aujourd'hui qui soit véritablement utile ; mais l'autre est encore préféré.

Les prêtres ne voulaient aussi s'exprimer qu'en latin ; c'était la langue qu'ils parlaient à ceux qui n'en comprenaient pas un mot. Ils commencent maintenant à chanter et à prier dans le langage que tout le monde peut entendre.

La médecine avait ses hérésiarques : ils étaient chassés des académies ; les prêtres excluaient de leurs communions les dissidents et les faisaient brûler lorsqu'ils le pouvaient.

Enfin, pour terminer ce parallèle et cette digression, pour que l'âme pût être sauvée, il fallait une quantité innombrable de pratiques et d'oraisons ; maintenant, il ne faut plus que *la charité*, ou plutôt quelques indulgences qui ne coûtent que quelques francs.

Pour être guéri par le médecin, il fallait un amas de drogues recueillies par tout le globe, et un

temps infini pour les préparer; maintenant, il ne faut qu'un millionième de grain d'une substance. Un médecin porte aujourd'hui toute une pharmacie dans quelques tuyaux de plumes, et en un jour un pharmacien habile peut en préparer pour guérir le monde entier.

En définitive, les âmes sont aussi malades qu'avant cette transformation du prêtre; mais les corps courent moins de risques depuis que le médecin s'est fait homéopathe.

Disons-le hardiment : le jour où un homme a salarié un autre homme pour le soin de la conservation de ses jours et le salut de son âme, ce jour a peut-être vu l'origine de la superstition. Messieurs les médecins, vous qui savez tant de choses, commencez donc par vous guérir lorsque vous êtes malades; vous êtes bien faibles alors, et vous rentrez dans le domaine commun. C'est par la peur que vous meniez les hommes, la peur est entrée chez vous aussi. Vous ne savez plus d'où viennent ces envies, ces goûts pour certaines substances; vous n'osez plus vous livrer à ce que vous croyez des caprices de votre imagination. Oui, en effet, vous auriez grand tort d'obéir aveuglément à vos appétits, car ce n'est plus votre instinct qui parle, vous l'avez perverti. Vous avez modifié en mal votre

sensibilité, et ce principe qui veille à votre conservation ne peut plus vous faire entendre son langage : car où la fausse science parle, l'instinct se tait. Voici pourquoi les meilleurs somnambules médecins sont ceux que l'on rencontre dans la classe qui se rapproche le plus de la nature. Oh ! c'est dans ces cervelles vierges de ce qu'on appelle *haute raison, idées supérieures,* que l'on trouve cet admirable instinct qui donne la faculté de reconnaître ce qui est nécessaire au rétablissement de la santé. Vous tâtonnez, vous, médecins, vous cherchez et rencontrez quelquefois ; mais combien votre art est peu sûr ! votre médecine est un jeu du hasard où la mort a plus de chances que vous ; car elle profite de vos moindres fautes. Vous l'aidez, par là, à empiéter sur la vie. Dieu avait donné à chaque homme le moyen de lutter contre ce terrible ennemi, mais ils ont préféré se mettre sous la garde de soldats étrangers. Ils paient bien cher des serviteurs inutiles.

O siècle de lumière ! jamais les ténèbres de l'intelligence n'ont été plus épaisses ; jamais l'homme ne s'est plus ignoré qu'aujourd'hui et n'a été plus lâchement exploité.

On ferait un grand lac du sang qu'on lui tire tous les ans pour sa santé, dit-on.

L'or qu'on lui arrache pour le gouverner est presque incalculable. Et prêtres, médecins savants, gouvernants, exécuteurs des lois, tous, en un mot, vivent au dépens de celui qui produit (le peuple). S'il échappe à l'un, il n'échappe point à l'autre; et lorsque la mort surprend un de ces êtres malheureux dans un des asiles ouverts à l'infortune, son corps est vendu et souvent n'a de sépulture que le laboratoire d'un anatomiste[1]. Voilà les fruits de leur organisation sociale!

[1] Que de moralité chez *les philanthropes* qui veillent avec tant de sollicitude à l'exécution de si affreux règlements! On arrache les dents des misérables qui meurent dans les hôpitaux, on vend leurs cheveux, leurs os. Il faut bien, en effet, trouver une compensation à la valeur des drogues inutiles que la *charité* leur a fournies. Mais la pitié est donc bannie de la terre! Disons encore ici qu'il y a peu de temps on enveloppait les restes souillés de tous ces misérables dans de la toile d'emballage, et on les jetait ainsi dans une fosse commune, véritable charnier. Maintenant les malheureux ont un cercueil, et nous devons nous attribuer en partie cette mesure, car nous sommes le premier, et peut-être le seul, qui ait réclamé publiquement et hautement contre une conduite si peu humaine.

« Les cadavres des détenus sont traités avec la même irrévérence. A peine les malades ont-ils rendu le dernier souffle que leur corps, encore tiède, est livré aux mains des infirmiers; ceux-ci exécutent sur lui un odieux trafic, qui consiste à lui enlever la tête pour la vendre. Des mutilations inutiles, et devant lesquelles se révolte la simple décence, ont été également pratiquées sur ces morts dans un but de passe-temps et de curiosité. La religion, qui couvre de son respect les restes inanimés de l'homme quel qu'il soit, n'existe même pas ici comme souvenir. Un matérialisme abject et féroce habitue ces gens à traiter la dépouille de leur semblable avec le mépris stupide qu'ils ont pour le cadavre de la brute. »

(*Charivari*, 23 octobre 1841.)

Dieu n'a pas voulu sans doute que cet état durât éternellement, puisqu'il a enseigné à quelques hommes le moyen de s'en affranchir. Il n'a pas voulu que l'homme, ce chef de la création, ait moins de raison que la brute. Où est donc aujourd'hui cette raison qu'il a par privilége? En trouve-t-on le rudiment dans les œuvres des législateurs? Dans la première magistrature? mais qui donc oserait l'assurer? Cette guerre acharnée que se font les partis n'est-elle pas empreinte de folie? Et ces pouvoirs qui se succèdent si rapidement, n'est-ce pas la preuve de la plus grande erreur du jugement [1]?

Le cœur se serre de douleur et la poitrine s'oppresse de voir les hommes qui devraient conduire la nation dans la voie du bien ne chercher qu'à se tromper mutuellement; de voir que pas une haute idée philosophique ne germe dans une de ces cervelles. Pourquoi donc s'étonner de ce que

[1] Pour exercer la justice, il faut être très-éclairé, avoir tout senti, tout éprouvé; il faut enfin que la raison soit arrivée à l'apogée de sa puissance et de son développement. A notre époque on établit juges, dans les causes les plus graves, les gens étrangers à toutes études philosophiques; cette justice est légale, car ceux qui l'exercent payent une contribution élevée, et l'Etat n'exige rien de plus.

Pour que l'on ait fait descendre si bas ce qui doit toujours être si élevé, il faut donc que l'on ait reconnu une grande vénalité chez les hommes du pouvoir, une vertu plus que douteuse. Or, sans cela, ce serait une parodie risible d'une chose sainte et sacrée.

les hommes sympathiques abandonnent volontairement la vie, lorsqu'ils n'aperçoivent aucune issue pour sortir de ce cloaque infect que l'on appelle civilisation?

L'un arrive à l'âge où l'homme doit jouir de sa renommée; personne ne lui conteste son talent : il se suicide.

L'autre, jeune encore, avait un avenir brillant, il le sait, et cependant il quitte la vie, ne voulant pas aller toucher le but qu'il lui est permis d'atteindre.

D'autres encore, également jeunes, s'ouvrent un chemin dans une autre carrière; la gloire les environne déjà; mais le dégoût de la vie les prend : *ils se tuent; ayant voulu déployer leurs ailes, l'air leur a manqué*. Ceux-ci se sont battus pour un principe; ils l'ont fait triompher un instant, mais des hommes cupides leur ont ravi leur conquête en employant la ruse. Ils se tuent détestant la vertu[1].

Il semble maintenant qu'il n'y ait que la lâcheté qui veuille vivre. Tout ce qu'il y a de généreux se tue ou a envie de se tuer; le reste court après ce

[1] Et toi, prêtre catholique, tu fermeras à leurs dépouilles la porte de ton temple; tu as raison, car tout ce qui a aimé et tout ce qui a souffert, mort ou vif, ne doit pas y rentrer.

qui donne de l'or avec l'ardeur des chiens allant à la curée...

O temps de décrépitude morale! tu passeras comme ces fléaux qui ravagèrent le monde à diverses époques, et bientôt l'humanité commencera à respirer.

Les hommes oublieux du passé voudront-ils se hâter d'arracher ce qui reste de ronces et d'épines? voudront-ils achever de détruire les plantes parasites qui absorbent une partie des sucs nourriciers du sol, sans profit pour l'espèce humaine? Déjà ils ont beaucoup fait; mais les racines de ces plantes malfaisantes couvrent encore la terre, quelques tiges seules ont disparu.

Naufragé du ciel, grande famille humaine, encore un effort et tu ne connaîtras plus tes maux que par l'histoire. Ta vie sera douce alors, car le règne de l'harmonie et de la justice aura commencé.

Peuple, tes guides sacrés ont été des impies; Dieu ne leur a jamais parlé; comment as-tu pu croire si longtemps à tant d'erreurs, et comment n'as-tu pas reconnu plus tôt un aussi affreux calcul?

Oui, oui, il faut une croyance à l'homme; mais donnez-lui donc une vérité à croire, et non point une erreur : sans cela vous en ferez de mauvais citoyens et des hypocrites.

Peuple, tes prêtres ne sont pas plus instruits que les médecins ; ils devraient l'être davantage, car les maux de l'âme sont plus difficiles à guérir que ceux du corps. Mais il ne tient qu'à toi de te passer de ces êtres inutiles et malfaisants. La nature peut t'instruire de tes besoins et te faire comprendre ses mystères. Ne saurais-tu vouloir?

Écoute un homme sincère ; ses enseignements n'ont rien de difficile à concevoir. Il ne s'impose point comme ayant un pouvoir surnaturel : ce qu'il fait, tu le feras si tu veux ; tu feras plus, peut-être, car lui est faible et son âme a tant souffert !

Il t'offre des biens plus précieux que la richesse ; il t'offre la science et la sagesse ; seras-tu sourd à son appel, et préféreras-tu le faux savoir et les ténèbres à la lumière?

Si tu restes froid à mes discours, si ton cœur n'est point ému, en vain je t'aurai fait connaître la verité, en vain j'aurai cherché à te prémunir contre les dangers qui t'environnent : ton tour arrivera de payer tribut à l'ignorance. Rappelle-toi donc, tandis qu'il en est encore temps, rappelle-toi ces paroles de Jésus : *Si un aveugle conduit un autre aveugle, ne tomberont-ils pas tous deux dans la fosse ?*

Comment pourrai-je ici faire comprendre les

tourments que mon âme éprouvait lorsque j'étais témoin d'un de ces égorgements, comme il s'en commet tous les jours par des gens salariés pour cet office! Les victimes innocentes se laissaient faire sans murmurer, et les témoins de ces meurtres n'avaient rien à dire à celui qui usait d'un pouvoir si exorbitant. Qu'auraient-ils pu dire en effet? ils ne connaissaient rien de mieux, pour guérir les gens malades, que de faire ce qui les tuerait en bonne santé. Je sentais bien que ce n'était pas la véritable médecine; tout me disait qu'il existait un autre art, et lorsque, plus avancé dans la vie, j'acquis la preuve que le magnétisme et le somnambulisme étaient les moyens naturels accordés par Dieu à l'homme pour le guérir de ses maladies, je n'eus plus que de l'indignation pour les gens qui refusaient de s'éclairer sur le peu de valeur de leur art, et d'adopter, après examen, la sublime découverte de Mesmer.

L'homme a pris le chemin de son affranchissement, mais ce sont des siècles qu'il faut encore pour l'éclairer complétement; et pendant ce temps des millions de victimes auront payé l'affreux tribut que l'ignorance lève sur les nations.

Ne comprenant pas la vérité, ils riront de mes tourments, les gens orgueilleux que l'on prend

pour des savants. Ils ne pourront concevoir qu'un homme ait souci d'eux, lorsqu'ils n'en ont de personne. Leur âme s'éveillera un jour, peut-être à leur dernière heure ; ils la connaîtront, cette vérité qu'ils ont dédaignée ; ils appelleront les êtres qui la possèdent, mais ils n'entendront pas. Il n'y a que l'amour du prochain qui ait de l'écho dans le cœur des hommes ; l'indifférence n'éveille jamais les nobles passions de cet organe, et, pour que le magnétisme s'exerce dans toute sa force, il faut que le cœur y consente.

Chacun pour soi, chacun chez soi...
DUPIN aîné.

Tous ceux qui possèdent sont frères.

Charité bien ordonnée commence... par soi-même.

Venez, égoïstes, et vous, froids railleurs, étaler la bassesse de vos penchants et de vos frivoles discours.

Vous, égoïstes, qu'avez-vous senti dans votre vie? Répondez, vous qui avez vécu pour vous, vous n'avez jamais trouvé qu'un aliment fait pour votre corps, mais rien pour votre âme. Personne ne vous a senti. Enigme pour vous-mêmes, vous avez vécu sans vous connaître; la mort vous trouvera froids avant la fin de votre vie, et jamais une larme ne mouillera votre dernière demeure.

Et vous, railleurs impitoyables, qu'avez-vous produit? Semblables au frelon qui bourdonne, votre aiguillon a fait plus d'une plaie; vous avez fait souffrir, mais qui versait le baume sur vos blessures?

Apparaissez, fille du ciel, douce et sainte ami-

tié; vous qui m'avez consolé pendant ma vie, faites que mon cœur, s'ouvrant à la reconnaissance, trouve un langage qui s'élève à la hauteur de vos bienfaits. Lois secrètes des sentiments, écho des âmes nobles et généreuses, cessez pour moi d'être un mystère, je mérite de vous posséder; mon cœur entend une douce harmonie, tout s'émeut en moi au souvenir des pleurs que j'ai versés, larmes de joie, car pas un remords ne restait dans mon âme lorsque vous chassâtes les chagrins que des ingrats y avaient amassés.

Providence, en vain le sot te nie, c'est toi qui veilles sur l'homme et diriges ses actions, aveugle qu'il est avec sa raison; elle ne sert qu'à le tromper et à lui faire croire qu'il est sans toi quelque chose ici bas. Il ne sait pas, il ne peut comprendre que le chemin qu'il doit parcourir est tracé d'avance, et qu'il ne fait qu'obéir à l'impulsion du char qu'il croit lui-même conduire; il se croit maître lorsqu'il n'est que valet.

Oui, oui, l'homme peut aussi tout connaître; ange déchu, il peut remonter vers le ciel et planer sur la nature entière. Son esprit va au-devant des causes et des effets; il en saisit l'ensemble avec la plus grande vitesse, et le confie à l'imagination pour en tirer les résultats futurs.

C'est à ses risques et périls; nouveau Prométhée, il peut toucher au feu du ciel; mais si son cerveau, capable de le recevoir, ne peut le contenir, le mal qu'il est capable de faire est incalculable, car il dérange les lois providentielles. Les remords qu'il éprouve de sa mauvaise action ne vengent point assez les êtres qu'il a troublés dans leur existence; crime d'autant plus grand que rien ici ne peut le faire découvrir. Des juges, il ne peut en exister pour frapper la pensée; on ne peut l'attaquer dans son for intérieur; les bourreaux n'ont de puissance que sur le corps; lorsque l'âme est coupable, Dieu seul peut la punir.

Oh! fatale idée qui me poursuit! ce n'est point par le bien qui résultera du magnétisme que les hommes seront d'abord conduits à l'adopter et à s'en servir; c'est par le mal que des mains criminelles ou inhabiles pourront produire. Aussi déjà on le regarde comme une *puissance infernale donnée à l'homme pour son malheur : c'est la boîte de Pandore ouverte sur notre terre.*

Ce sont des niais qui portent un pareil jugement, répondent nos savants à demi convertis. Non, non, Messieurs, et vous reconnaîtrez plus tard votre nouvelle erreur. Le magnétisme grossit déjà dans sa course; ce sera bientôt un fleuve en furie; il

inondera la terre, mais après y avoir déposé son limon; comme le Nil, il fécondera cette terre; elle sera riche alors; le nom de Mesmer sera vénéré, et les peuples croiront à un nouveau dieu!

Nature! livre toujours ouvert pour qui sait y lire, que les hommes sont sots de te dédaigner! Source féconde de méditation, que le sage est glorieux lorsqu'il s'initie aux vérités éternelles que tu renfermes! combien alors son âme s'agrandit! Nulle borne à sa puissance; il sent qu'il participe de l'intelligence divine, puisqu'il lui a été donné de connaître les lois qui gouvernent les mondes. Si parfois son âme, attristée à la vue du mal qu'il ne peut empêcher, mal nécessaire, indispensable, regrette le bien qu'elle a quitté, il ne maudit pas la nature; il la bénit au contraire même pour le mal qu'il en reçoit; il obéit, sans murmurer, certain qu'il est alors que la Providence n'a rien voulu qui ne fût pour son bien.

Quant à nous, instrument docile, parcourons la route qu'elle-même nous a tracée; ne nous en écartons plus, nous avons été trop puni pour ne l'avoir point toujours suivie.

Dirigeon-snous vers cette lumière qu'elle a placée devant nous; les objets deviendront plus visibles à

mesure que nous avancerons, et nous craindrons moins les chutes. Combien je suis heureux dans ce moment, car j'avais perdu de vue cette lumière, et chez moi il s'était ouvert une porte à la crainte. Oh! je sens que l'allégresse de mon cœur s'augmente à la répandre. J'oublie tous les maux que j'ai souffert, et je jure ici de consacrer le reste de ma vie à défendre la vérité.

Mais ce n'est pas par le génie du langage, car je ne l'ai pas; Dieu l'a réservé à un autre : je guérirai les malades, et, lorsque les hommes verront que mes œuvres sont bonnes, je trouverai des imitateurs.

Venez donc, vous tous qui doutez; venez, soyez témoins que ma bouche n'a point proféré de mensonge. C'est devant vous que les effets de la puissance de l'homme sur l'homme vont se manifester, et ce sera des gens connus de vous qui vont la ressentir.

Ne croyez pas que je veuille me servir de cette puissance dans le seul but de vous convaincre; c'est comme interprète de la nature, c'est comme son instrument, et pour l'aider dans ses opérations, que je vais agir. Rappelez-vous que celui qui magnétise ne doit avoir qu'une pensée : *Celle de faire du bien.*

APPLICATION
DE LA FORCE MAGNÉTIQUE
AU
TRAITEMENT DES MALADIES.

La nature offre un moyen universel de guérir et de préserver les hommes.

MESMER.

Il y a quelque chose au bout pour celui qui marche dans le chemin; il n'y a rien pour celui qui s'égare.

SÉNÈQUE.

« Bienheureux ceux qui croiront, avait dit Jésus, car ils poseront les mains sur les malades, et les malades seront guéris ! »

Celui qui parlait ainsi disait au paralytique : Marche, et il marchait; à l'aveugle : Vois, et il voyait. Ces œuvres admirables s'accomplissaient devant la foule, qui rendait témoignage, tandis que les scribes et les pharisiens, rejetant ces miracles, s'apprêtaient dans le silence à punir celui qui les accomplissait !

Moi aussi, chétive créature de Dieu, j'ai cherché à croire; j'ai posé les mains sur les malades, et les malades ont guéri. Mais quelle différence dans les œuvres! Celles du Fils de Dieu étaient promptes comme son désir, sublimes comme sa vertu; les miennes étaient lentes à se produire et demandaient un long labeur.

Mais enfin ces guérisons s'accomplissaient, et les malades, abandonnés de la médecine entière, trouvaient un terme à leurs maux. Les *scribes* et les *pharisiens* d'aujourd'hui, semblables en tout à ceux du temps de Jésus, nient les nouveaux prodiges, et s'ils manquent de pouvoir pour tuer celui qui les produit, ils le signalent à la foule comme un vil imposteur. Ah! gens sans vertu, je suis maintenant peu touché de vos insultes, ne les méritant pas; je les préfère à vos louanges, car elles doivent flétrir celui à qui vous les accordez.

Vous, apôtres de la divine doctrine de Jésus, vous qui avez souffert le martyre pour votre maître, vous étiez moins à plaindre et souffriez moins des tourments que vous infligeaient les barbares que ne souffrent les gens innocents d'aujourd'hui, que l'on torture, non pour leur foi, mais pour des maux que l'on ne sait guérir.

Le fer, le feu, le poison sont tour à tour mis en

usage, et bien peu échappent à leur terrible emploi. Heureux sont ceux qui meurent d'une mort prompte, d'une mort que l'Eglise réprouve; ils échappent ainsi à la science et se soustraient seuls au martyre.

La terre ne s'ouvre que pour des malheureux déchirés par lambeaux, ou couverts de plaies faites par des mains *savantes;* le poison est dans les veines de tous ces cadavres, et leurs figures n'expriment plus le calme de la mort.

N'existe-t-il donc rien autre chose, pour guérir les malades, que cette science douteuse enseignée dans les écoles? Faut-il qu'à jamais l'humanité se courbe devant les interprètes de faux dieux? La vie ne peut-elle finir sans d'horribles tourments?

Tristes recherches! cris inutiles! les plaintes peuvent-elles empêcher un fleuve débordé d'entraîner dans son cours rapide les imprudents qui plantèrent leur tente dans son voisinage? Ah! du moins, secourons-en quelques-uns; tendons une main fraternelle à ceux qui sont à notre portée; ces victimes arrachées au trépas auront souvenir du danger qu'elles ont couru, et c'est ainsi que les écueils de la fausse science seront signalés.

SOMNAMBULISME MAGNÉTIQUE.

Prévision.

TRAITEMENT DE Mlle LÉONIE LAHAYE.

> Secourir un mortel, c'est pour un mortel une action toute divine.
>
> PLINE.

Ils l'ont dit : pour toi plus d'espoir ! ton mal est incurable !

En effet, les années ont passé sur ta maladie sans en affaiblir la rigueur ; chaque médecin a essayé en vain les propriétés de ses spécifiques et de ses poisons. Toute une pharmacie a été lentement introduite dans tes organes ; cependant tu survis aux remèdes et à la fureur de la maladie. La nature est plus forte chez toi que chez les autres créatures

humaines. Mais toute lutte a un terme, et celle que tu soutenais avec tant de courage depuis plus de cinq ans n'était plus que celle du désespoir. Courbée sous le poids du mal, tu fléchissais chaque jour davantage; tes membres amaigris avaient la froideur de la mort. Ta face décolorée semblait annoncer par sa pâleur que la vie fuyait aussi cette partie de ton corps. Ta voix faiblissait par degrés comme les ressorts de tout ton être, et cette altération lente et graduée était parvenue à son terme; la mort, cette fois, était prochaine et inévitable, et, comme tous ceux qui t'entouraient de leurs soins et de leur amour, tu n'ignorais pas ton cruel destin !

Qu'est-ce donc qui a fait mentir tant d'oracles? Est-ce une puissance surnaturelle descendue enfin des cieux, et que tu avais tant de fois invoquée et appelée par tes prières? Est-ce elle qui est venue réchauffer de nouveau ton argile et l'animer de son souffle? Hélas! non; c'est par des moyens humains que le miracle s'est opéré. Ne nions point la bonté de Dieu; peut-être ne suis-je que l'instrument de sa Providence. Il a voulu qu'une science méprisée des savants fût invoquée à son tour, et que celui qui se dit son apôtre intervînt pour en montrer la grandeur et les bienfaits.

Relève ton courage abattu, faible créature de Dieu; ne crains rien de mon art; je n'augmenterai point l'ardeur brûlante de tes entrailles par de nouveaux poisons; l'opium, dont tu t'es nourrie depuis tant de temps pour te procurer un soulagement éphémère, ne sera plus employé, et cependant tu dormiras. Tu ne verras plus sous tes yeux le feu du *moxas* brûlant profondément tes chairs; car il a été et serait encore un tourment inutile. Ton sang ne coulera plus; tes souffrances vont avoir un terme, et c'est toi qui, supérieure en lumières aux savants qui t'ont traitée, vas en annoncer la fin. Vois l'inconséquence de tes docteurs. Pour diminuer et éteindre le feu qui te consume, ils introduisent dans ton corps le jus de citron pur; pour empêcher tes vomissements incessants, ils ont recours à des remèdes qui crispent et contractent tes organes. Ils ont mis en usage tout ce que peut fournir la science humaine; tu as vécu dans l'eau pendant des années; des tonnes de boissons mucilagineuses n'ont point éteint ta soif, et ces milliers de cataplasmes, qui couvriraient un arpent de terre, ont laissé tes douleurs se perpétuer. Quelle était donc ta maladie? Les médecins, sans doute, la connaissaient; car les symptômes ne pouvaient la rendre douteuse. Ils viendront te visiter et s'assu-

rer d'un fait qui les étonnera, qui les confondra; car la vie, ils savent combien elle est fragile. Ils ont vu tes intestins se dédoubler, et ces selles de sang corrompu qui te laissaient si faible; ils ont constaté cette prostration extrême, suite inévitable de ces accidents que rien ne pouvait empêcher. Et toi-même alors, combien de fois n'as-tu pas dit: « Je vais mourir!... » Mais bientôt le délire venait mettre un voile devant tes yeux, et présenter à ton imagination un tableau moins lugubre. Hélas! des vomissements opiniâtres, incessants, faisaient, par malheur, cesser le trouble de ta raison!

Terminons ici un pareil tableau; un volume, d'ailleurs, ne serait pas suffisant pour contenir l'histoire de cette maladie, et c'est seulement de sa guérison, par un nouveau traitement, que nous voulons parler.

Rappelons d'abord le souvenir des morts, puisqu'il doit augmenter le regret de leur perte et servir à honorer leur mémoire. Broussais, la lumière de l'école, le seul des médecins qui, de notre temps, ait fait époque, a voulu voir la malade dont nous esquissons l'histoire. Fléchissant lui-même alors, il devait être bientôt rayé de la liste des vivants. Il vint, malgré ses souffrances, apporter le tribut de ses hautes lumières; mais que pouvait-il? *Une*

lampe était prête de s'éteindre faute d'huile. Il sentit que la médecine, dans ce cas, ne pouvait prolonger la vie : il indiqua le *magnétisme*. Vous l'entendez, vous, médecins, qui ne pouvez surmonter vos préjugés : celui qui allait partir de ce monde, *Broussais*, le plus éclairé d'entre vous, ordonna le *magnétisme* comme dernière ressource, et le jugement éclairé de cet homme célèbre doit recevoir aujourd'hui le plus éclatant hommage [1].

Plus de trois ans s'écoulèrent cependant avant qu'on exécutât *sa dernière ordonnance ;* les médecins qui suivirent la malade ne partagèrent pas les idées de Broussais, et c'est en déclinant chaque

[1] Je regrette beaucoup de n'avoir pas trouvé mon confrère, M. Alibert, auprès de la malade; je vais donc lui en dire quelque chose. Il me semble qu'il y a chez elle une irritation inflammatoire chronique et très-nerveuse de l'estomac et des intestins grêles (duodénum surtout), avec une complication d'accès extatiques et semi-somnambuliques, dont j'ai été témoin par hasard. Je pense que les aliments solides, doux, qu'on lui accorde, sont fort indiqués, mais qu'il faut essayer les narcotiques à dose très-minime (un 30e ou 40e de grain par dose dans de l'eau pannée), et n'en donner qu'un seul à la fois en finissant par la digitale ; qu'on pourra ensuite essayer la strychnine à un 100e de grain par dose, et qu'on fera bien de tenter l'influence du *magnétisme*. Car le fonds de cette maladie est un état d'irritation opiniâtre, fixé dans la substance nervoso-sanguine des viscères de la région sous-diaphragmatique (estomac et duodénum) et qui se répète dans le cœur et dans la pulpe cérébrale. Les sangsues et les exutoires ne sont plus de mise. Il faut recourir aux anti-spasmodiques, et en atténuer les doses au point qu'ils ne fatiguent pas les organes. Le *magnétisme* est un moyen empirique à tenter. Si j'avais rencontré mon confrère, nous en aurions dit plus long.

BROUSSAIS.

jour, sans cesser d'user de nouveaux remèdes et de nouveaux régimes, qu'elle était arrivée au dernier degré de marasme et de faiblesse.

Lorsque je la vis pour la première fois, ce fut le 4 décembre 1841. Elle avait alors de nombreuses syncopes; la chute du corps le plus léger sur le carreau suffisait pour produire cette crise; le bruit de la fermeture d'une fenêtre dans un des appartements voisins la déterminait également. Elle ne jouissait que par instants de son état normal, et, de temps à autre, il survenait des mouvements convulsifs. La langue était rouge, ulcérée sur les bords, et d'un brun foncé vers son milieu. L'haleine était aigre et fiévreuse; des douleurs vives, entretenues par d'anciens ulcères, se faisaient ressentir dans les intestins. La région moyenne de la colonne vertébrale était également douloureuse; la malade y éprouvait des picotements insupportables; elle ne pouvait plus même se dresser et se mettre sur son séant. Sa position était demi fléchie; des étouffements fréquents, des palpitations augmentaient son état d'angoisses; elle avait en outre de violentes douleurs de mâchoires; car toutes les dents avaient été altérées jusque dans leurs racines par les acides qu'on lui avait fait prendre. Les mains étaient si glacées que, lorsqu'il m'arrivait de les te-

nir dans les miennes, cette sensation d'un froid de cadavre me glaçait moi-même pendant plusieurs minutes. La mort, certainement, n'eût pas altéré davantage la face et tout le corps de cette malade. Je n'hésitai pas cependant à commencer mon traitement. Je voulais essayer si, dans un cas extrême, je pourrais communiquer une assez grande quantité de principe vital pour venir efficacement au secours de la nature. Je n'ignorais point qu'il me faudrait un temps très-long et supporter beaucoup de fatigues; je n'ignorais point que ma santé même aurait à souffrir de ce traitement. Mais où donc est le dévouement, si ce n'est dans des actes semblables? Triste charité, celle qui se borne à donner quelque peu du superflu!

J'avais encore à vaincre les répugnances de la malade; elle ne voulait pas être magnétisée, et ce fut dans un état de délire presque continuel qu'elle en subit, sans le savoir, les premières applications. A peine endormie du sommeil magnétique, elle en reconnut les ressources et les bienfaits; elle m'annonça que je pourrais la guérir, mais que j'allais entreprendre une grande tâche. Sa lucidité se développant un peu, elle prescrivit son régime et cessa dès lors de prendre aucune drogue. L'eau de son, seule et en grande quantité, fut sa boisson habi-

tuelle; elle s'ordonna ensuite des huîtres; elle put en manger d'abord trois, divisées en plusieurs parties; puis quatre, six, dix, et jusqu'à vingt par jour. Ses intestins ainsi rafraichis, elle put prendre quelque peu de blanc de poulet, des œufs crus, des échaudés trempés dans du lait. Elle eut encore quatre selles de sang qui diminuèrent les forces déjà venues; mais les douleurs de jambes avaient cessé. La partie de la colonne vertébrale, où l'on supposait une altération grave, avait également cessé de lui faire éprouver des douleurs. La face se colora un peu, ainsi que les mains; elle put se mettre sur son séant. Ce fut dans un de ses premiers sommeils qu'elle annonça qu'en lui continuant mes soins, elle marcherait le 3 *mars* (1842) sans béquilles et sans soutien. Entendue par un grand nombre de personnes, cette prédiction fut recueillie et transmise partout. On la regardait comme née d'un désir de la malade ou le fruit de son imagination; car, pour marcher, ce n'est pas assez d'avoir des jambes, il faut des muscles pour les mouvoir, et il n'y en avait point encore; des os, présentant leurs aspérités et leurs saillies, étaient tout ce qu'on pouvait apercevoir. Mais une douce chaleur vint bientôt aux extrémités inférieures; le sang y amena des matériaux de nutrition et de ré-

paration ; elle n'eut plus autant besoin d'une chaleur factice ; le mouvement même revint, et la malade put se retourner dans son lit. Chaque jour enfin, malgré des inappétences, elle prenait quelque nourriture, et ma main, placée sur l'estomac, en procurait la digestion. Elle ne jouissait alors que du sommeil que j'avais su lui procurer ; le sommeil naturel n'avait pas encore reparu, et depuis plus de cinq ans elle en était privée. Elle s'ordonna quelques bains qui lui firent du bien, et ne cessa de répéter qu'elle commencerait à marcher le 3 *mars*. Comme nous arrivions vers cette époque, j'annonçai moi-même ce fait extraordinaire, et j'engageai beaucoup de personnes à venir le vérifier.

Mais les plus incrédules étaient celles qui vivaient près de la malade, celles qui lui avaient donné des soins si assidus pendant tant d'années ; elles ne pouvaient croire, encore bien moins espérer un dénoûment semblable, et ce n'est qu'avec inquiétude qu'elles m'entendaient assurer cet immense résultat. Le prêtre qui lui avait donné des soins spirituels, et qui avait assisté à sa longue agonie, était lui-même comme saint Thomas, et le matin du 3 *mars* il répétait encore : « Elle ne marchera pas. » Malgré ses doutes, il voulut assister à cette curieuse épreuve, et il fut le premier au rendez-vous.

3 mars.

Cent personnes sont réunies chez moi; elles attendent avec anxiété l'heure fixée par la malade. A trois heures, la malade éveillée est dans une grande crainte; elle doute de ses forces et me demande, à moi, s'il est bien vrai qu'elle pourra marcher; je la rassure à ce sujet et ne montre auprès d'elle aucune incertitude. Lorsqu'elle est endormie, elle aperçoit ma crainte et me rassure à son tour. « *Vous éprouverez une grande joie,* me dit-elle; *je marcherai comme je l'ai annoncé;* mais il faut vous conduire ainsi: vous me descendrez endormie à quatre heures et me réveillerez sans me toucher la tête, et seulement en magnétisant la région du cœur; sans cela vous appelleriez au cerveau des forces qui ne doivent pas y venir aujourd'hui; sans cette précaution encore, je me trouverais mal en voyant une foule de personnes ainsi rassemblées. Ce trouble m'empêcherait à coup sûr de pouvoir faire usage de mes jambes. Il faut que mon estomac et mes intestins soient fortement soutenus par une ceinture; car, ajouta-t-elle, la position horizontale que j'ai conservée depuis cinq ans ne sera plus tout à l'heure la même, et mes intestins, qui ont été si malades et qui le sont encore, faisant un mou-

vement brusque et nouveau, rappelleraient les syncopes. Il faut encore mettre beaucoup de coton dans mes bas, de manière que mes brodequins puissent me serrer le bas de la jambe (il faut que l'on sache que depuis longtemps les deux pieds avaient perdu leur position naturelle; ils étaient déjetés et recouverts seulement par la peau). Ceci exécuté, je marcherai de huit à dix minutes, à deux reprises, et vous devrez me soutenir seulement le premier pas. »

Pourquoi suis-je ému? Pourquoi ces mouvements de mon cœur? Ah! c'est que, dans un instant, si la malade s'est trompée, la responsabilité de son erreur va tomber sur moi. Je serai un sot, un fou, un enthousiaste, et partout on répandra la nouvelle de ma déconvenue. Pourquoi aussi laissai-je venir cette foule? La malade et moi, en avions-nous besoin pour que l'œuvre de sa guérison s'accomplît? Non, sans doute; mais une science semblable à celle du magnétisme ne s'établit que par des guérisons authentiques, irrécusables. Ce n'est pas assez de dire : « J'ai produit ce fait merveilleux; » il faut qu'il soit constaté par plusieurs; il ne faut pas enfin qu'il reste un seul doute, et les incrédules surtout doivent avoir toute latitude pour l'examen. Aussi, m'adressant à eux, je leur disais : « Assurez-vous, messieurs, de l'exactitude de mes récits;

vérifiez avec soin s'ils ont été sincères, et si vous découvrez que j'ai cherché à abuser vos esprits en altérant la vérité, démasquez sans pitié l'homme qui a voulu tromper votre bonne foi. »

L'heure venue, j'allai chercher la malade que j'avais laissée endormie; elle était habillée suivant ses prescriptions; toute sa famille était réunie autour de son lit et attendait dans un morne silence le moment solennel. J'avoue qu'alors la crainte me prit un instant; mais la malade s'en aperçut aussitôt et me rassura en disant : « N'aie aucune crainte; je marcherai comme je l'ai annoncé, et tu auras une grande joie. »

Je la descendis moi-même, car elle avait bien recommandé de ne la laisser toucher par personne. Elle fut mise ainsi, toujours en sommeil, sur un divan. Je commençai immédiatement l'opération du réveil sans agir sur le cerveau; les yeux s'ouvrirent, et sans attendre qu'elle eût regardé attentivement les personnes qui l'entouraient, et dont les rangs étaient pressés, je lui dis de *se lever et de marcher;* et, l'aidant légèrement à se mettre debout, elle fit quelques pas dans l'espace réserve, d'abord en tremblant, avec une crainte marquée; mais bientôt, prenant plus d'assurance, on la vit marcher sans hésiter. Je l'arrêtai; il était temps,

elle commençait à fléchir ; reposée six minutes, elle marcha de nouveau devant toute l'assemblée.

Quelque chose d'électrique parcourait tout mon corps ; l'émotion dont j'étais pénétré était partagée par tout le monde, et la joie des parents, du frère surtout, s'exprimait par des convulsions et des pleurs.

Pour la malade, il lui sembla que c'était un éclair qui lui frappait l'âme de secousses et qu'elle revenait de l'autre monde.

GUÉRISON D'UN PARALYTIQUE.

(*Reims*, 1835).

> Il n'y a rien qui nous approche plus de la Divinité que la bienfaisance.
>
> CICÉRON.

Quel est cet homme qui est sur les dalles de ce vieux monument, témoin du passage de tant de rois? Deux lustres et plus se sont écoulés, et, toujours à la même place, il demande au fidèle le pain qu'il ne peut plus gagner; son sort inspire de la pitié, car qui ne serait touché du récit de ses misères? Il était actif, laborieux; ce n'est point l'ignoble paresse qui le tient enchaîné en ces lieux, car il aimait le travail, et déjà des épargnes attestaient son labeur.

Mais un jour, au milieu de la joie générale, il tomba subitement comme frappé de la foudre. Etourdi par cette terrible chute, on s'empressa de le relever; mais ce fut en vain: ses jambes refusèrent de le porter, et ses nerfs paralysés ne purent obéir à sa volonté.

L'art mensonger, qu'on appelle médecine, ne sut rien trouver pour le guérir, et, rebut de la société, il languit pendant ses plus belles années, attendant du passant l'obole destinée au pauvre, et de la mort seule la fin de ses misères. Dieu n'a pu rester sourd à ses prières; mais ce ne sont pas ceux qui se disent ses interprètes qu'il choisira pour accomplir son œuvre. Hélas! ils sont passés près de lui chaque jour de leur vie sans s'informer de ses souffrances. Ils ont, chaque jour, psalmodié des prières mortes, et la grâce n'est point descendue sur le malheureux. Ici pourtant il se fit des miracles! Les prêtres étaient bons alors; ils étaient avec le peuple, et c'était pour lui qu'ils vivaient; maintenant, ils le fuient; ils lui donnaient, maintenant ils lui ravissent; ils se joignaient à lui pour combattre ses oppresseurs, maintenant ils ont vendu leur âme à ses tyrans.

Ne blasphémons point contre Dieu, ne nous étonnons plus s'il a fui des prières menteuses. S'il revenait jamais visiter les temples qui lui furent consacrés, ce serait pour en faire trembler les murailles et pour écraser d'infidèles ministres. Viens près de nous, malheureux! sors de ce lieu dont les sombres voûtes ont tant de fois en vain répété tes plaintes; où tu es il n'y a d'hospi-

talier que les murailles qui te servirent d'abri. Nous, nous allons te rendre l'usage de tes membres; désormais ta main ne sera plus tendue aux passants : c'est par du travail que tu pourras te procurer ce que tu avais tant de peine à obtenir de la pitié.

Celui qui va te guérir ne te demande, pour son salaire, que ces béquilles, muets témoins de toutes tes peines ; c'est un trophée qu'il ambitionne, et, chaque jour, jetant un regard sur elles, il se rappellera qu'il a accompli l'œuvre de Dieu, car il a dit : *Tends la main à ton frère nécessiteux, console l'affligé dans ses misères.*

GUÉRISON D'UNE FIÈVRE HECTIQUE.

(*Reims*, 1835).

La nature ordonne aux hommes de s'entr'aider.

SÉNÈQUE.

Approche, pauvre ouvrier, ton aspect m'inspire de la pitié. Qui t'a rendu si misérable? Jeune encore, tu languis; tes membres amaigris ne peuvent plus porter ton faible corps, la douleur et la fièvre te dévorent, une sueur froide comme le marbre des tombeaux fait frissonner de crainte la main amie qui te donne un appui.

Tu cherches un soulagement à tant de maux. La médecine t'abandonne après avoir reconnu son impuissance et laissé sur ton corps les stygmates de son ignorance.

La nature, fatiguée d'une lutte qu'on a méconnue, cesse de veiller sur son propre ouvrage. La mort, la cruelle mort, qu'aucun sacrifice n'apaise, approche de ton chevet, et tes yeux hagards annoncent assez que tu l'as vue venir.

Reprends courage, un homme pense à toi, il a vu tes misères. L'aumône qu'il va te faire, ce n'est point de l'or, car à quoi te servirait ce métal ? C'est de la vie qu'il te faut, et la sienne est pour les malheureux.

Bientôt tu cesseras d'avoir besoin d'aides, tes membres amaigris vont reprendre leur première souplesse ; à l'insomnie des nuits succédera un sommeil doux et bienfaisant. La nature va te sourire encore ; il te restera à remercier la Providence ; tu ne me devras rien à moi, car, en accomplissant son œuvre, elle m'a donné plus que tu ne pourrais m'offrir.

Nous l'avons déjà dit et répété sans cesse, il n'existe aucune force dans la nature plus capable de rendre la santé que le magnétisme ; c'est une fontaine de vie où ceux qui en manquent peuvent puiser. Chercher ailleurs un secours est chose douteuse et remplie de dangers. Est-ce donc si difficile de pratiquer cette médecine, pour qu'elle répugne tant aux médecins ? Hélas ! non. Dieu a voulu qu'elle fût de la plus grande simplicité, et c'est, il faut le dire, la cause de son abandon. Il faut aux médecins des préparations chimiques, des sophistications, des poisons même ; sans cela ils

ne croiraient pouvoir guérir. Il leur faut de l'extraordinaire; ils sont allés jusqu'à infuser le sang d'un homme sain dans les veines d'un infirme; la mort presque instantanée est venue leur prouver la folie de leur tentative. Mais transfuser la vie elle-même est chose qu'ils ne peuvent comprendre. Ils usent de ce qui révolte le bon sens, la raison, de ce qui peut tuer enfin, et non de ce qui peut guérir.

Lorsque la vie nous quitte, jeune encore, si ce n'est par la destruction brusque d'un organe, soyez certains qu'il y a ignorance de l'art pour qu'il en soit ainsi. La plupart des maladies sont curables à leur origine. Elles le sont même lorsqu'elles sont avancées, mais plus difficilement alors. Les moyens de guérison sont nombreux et d'une variété infinie. La nature, par ses seules forces, en guérit un bon nombre, et lutte avec persévérance contre les maux incurables; si elle cesse enfin la lutte, c'est qu'on n'est pas venu à son aide, ou qu'en y venant on s'est trompé sur les moyens.

Le magnétisme et le somnambulisme mettent à jour le travail de la nature; il est visible même pour l'intelligence la plus faible. Ces précieuses découvertes vont bientôt établir sur des bases immuables le véritable art de guérir les maladies.

En effet, que se passe-t-il donc dans une organisation épuisée par de longues luttes ? Lorsqu'on y introduit une somme de principe magnétique, on voit la force médicatrice s'emparer rapidement du secours qui lui est offert, le porter sur les organes en souffrance, et parvenir avec cet afflux à chasser ce qui les opprimait. Ce travail est sensible pour le malade lui-même, mais bien plus encore pour le médecin. Celui-ci peut reconnaître que le malade se trouve replacé dans les conditions d'une vitalité riche et bienfaisante. Toutes les crises favorables qu'on voit survenir chez l'adulte bien organisé se produisent ici : les sueurs, les urines abondantes et chargées, si ce sont ces voies qui servent d'émonctoires ; des sécrétions sanguines ou fécales sont utilisées par le même principe intelligeut ; quelquefois même il développe des fièvres que rien ne justifierait, si vous ne saviez la puissance du moyen que vous employez ; elles aident à purifier l'organisation des humeurs viciées qui s'y étaient accumulées. Quelquefois encore c'est par le ralentissement de la fonction d'un organe ou d'un exutoire que la nature ramène l'équilibre détruit. Il n'en est point ici comme de la médecine ordinaire, car il ne peut y avoir de doute. Combien de fois n'ai-je pas,

pour m'assurer de la cause de ce travail, cessé tout à coup de verser dans l'organisation la dose nécessaire de magnétisme, et toujours j'ai constaté le ralentissement, la cessation même des efforts salutaires.

Ce qui pourrait donner une nouvelle preuve de ce travail critique, c'est que les désordres suivent, pour disparaître, la marche qu'ils avaient suivie pour se manifester. Ce qui avait paru en dernier lieu de la maladie est ce qui s'en va d'abord, et les affections sympathiques ou secondaires cessent dès les premiers instants. Les preuves pourraient être accumulées au-delà de ce que l'esprit le plus sceptique pourrait exiger, et ces démonstrations rigoureuses se feront un jour au lit du malade. Ici je n'ai voulu faire connaître que ce que j'ai vu et constaté en magnétisant des gens souffrants, sans autre but que celui de m'éclairer, n'exigeant pas qu'on croie aveuglément ce que j'adopte.

Voilà donc l'agent thérapeutique par excellence découvert et mis entre les mains des hommes. La nature, si fertile en moyens lorsqu'il s'agit de conserver ses ouvrages, n'a pas borné là ses dons. Toutes les maladies ne pouvant guérir par le magnétisme, elle a donné à l'homme une faculté

précieuse : celle de pouvoir choisir lui-même les médicaments qui lui sont nécessaires avec une certitude si absolue, dans certains cas, que l'on est tenté de croire à des révélations mystérieuses; révélations que l'antiquité, *plutôt avertie par l'accomplissement des prédictions qu'instruite par la raison*, avait admises; car, dès les temps les plus reculés, le sommeil lucide dont nous parlons avait été étudié, quoique produit souvent par des causes qui n'étaient pas celles que nous connaissons aujourd'hui.

Révélation, *prévision*, mots puissants rayés du dictionnaire de nos grands savants. Langage et faits d'autrefois, que venez-vous faire aujourd'hui parmi nous? Qu'est-ce qui peut vous comprendre et vous adopter? Pourquoi sortir des temps qui ne sont plus? Les morts doivent-ils venir troubler les vivants? Et d'ailleurs, la terre est couverte de nouveaux habitants parlant un autre langage; personne aujourd'hui n'écoute la nature; elle a perdu ses interprètes, elle ne peut plus se faire entendre; il n'existe plus de dieux, la chaîne des temps a été rompue; à un peuple de nains a succédé une nation de géants; leur origine est inconnue; ils ne se souviennent plus du passé. Ah! fuyez ces guides insensés; ils renient l'antiqnité

qui fut le berceau des sciences et des arts; fuyez-les, car ils ne voient point pour eux-mêmes; comment pourraient-ils vous conduire? Principes précieux de conservation, pourquoi reparaître aujourd'hui? Qu'est-ce qui songe à conserver? La mort doit moissonner le champ de l'humanité avant que les épis ne soient mûris. La terre est si fertile qu'il n'y aura jamais disette d'habitants. Les voyez-vous s'acheminer sans réfléchir vers le terme fatal? Jeunes encore, mais flétris, les riches précèdent le troupeau; l'aisance ne les a pas préservés d'un si triste destin. Arrêtez-vous, cruels, il est un autre chemin; la nature va vous l'indiquer, non la science.

Hélas! je suis sans puissance pour me faire écouter; je n'ai nulle autorité parmi les hommes, et on leur a appris à mépriser la vérité que j'enseigne. Je conçois maintenant pourquoi ceux qui furent instruits de cette découverte précieuse ne firent point d'efforts pour la répandre. A quoi bon?

Ils eussent, comme moi, usé leur vie à un appel inutile; bien plus sages ils contemplaient dans le silence et le recueillement les erreurs et les misères des hommes, qu'ils étaient heureux de ne point partager. Les temps sont changés; maintenant, on va profaner la vérité la plus sainte,

le sommeil lucide sera mis sur des tréteaux, exposé à la curiosité des oisifs, et pollué par le premier saltimbanque qui s'intitulera *magnétiseur*. Lorsqu'on l'aura ainsi couvert de la boue des ruisseaux, les savants, qui le redoutaient déjà, le signaleront au monde comme un objet de mépris. On verra alors ceux qui auront ainsi avili le magnétisme battre des mains à cette sentence, car on le leur aura laissé en propriété, et tout homme honnête refusera de défendre une découverte abandonnée au charlatanisme.

J'aurai du moins protesté contre la mauvaise foi et l'ignorance *des savants*, j'aurai prévu les maux qui vont venir s'ajouter aux maux passés. Que n'ai-je l'éloquence des hommes qui parvinrent à réhabiliter quelques êtres injustement condamnés? Ma voix serait entendue, et une immense vérité, trop longtemps flétrie, serait de nouveau recherchée et honorée. Cependant, quelles que soient ma faiblesse et mon impuissance, je dois signaler le bien qui pourrait se faire et ne rien cacher du mal qui peut se produire. Que ceux qui ont des oreilles entendent.

Le magnétisme est la médecine par excellence, mais il n'est tel qu'avec la morale. Il faut plus de vertu chez celui qui magnétise que chez le

médecin ordinaire. Examinons d'abord celles qu'il faut posséder pour exercer la médecine classique. Voici ce que pensait Hippocrate, l'oracle des médecins.

Hippocrate, après avoir énuméré les connaissances nécessaires au médecin, et avoir fait bien comprendre que tous les hommes ne peuvent les acquérir, car il faut une vocation toute particulière, ajoute : « Quand, pour un léger salaire, vous l'adoptâtes, « il jura de conserver dans ses mœurs et dans ses « fonctions une pureté inaltérable. Qu'il ne se con- « tente pas d'en avoir fait le serment : sans les ver- « tus de son état, il n'en remplira jamais les de- « voirs. Quelles sont ces vertus? Je n'en excepte « presque aucune, puisque son ministère a cela « d'honorable qu'il exige presque toutes les qua- « lités de l'esprit et du cœur. Et, en effet, si l'on « n'était assuré de sa discrétion et de sa sagesse, « quel chef de famille ne craindrait pas, en l'ap- « lant, d'introduire un espion ou un intrigant « dans sa maison, un corrupteur auprès de sa « femme et de ses filles? Comment compter sur « son humanité, s'il n'aborde ses malades qu'a- « vec une gaîté révoltante ou une humeur brusque « et chagrine ; sur sa fermeté, si, par une adu- « lation servile, il ménage leur dégoût et cède

« à leurs caprices ; sur ses lumières, si, outre cette « justice générale que l'honnête homme observe « à l'égard de tout le monde, il ne possède pas celle « que le sage exerce sur lui-même, et qui lui ap- « prend qu'au milieu du plus grand savoir il se « trouve encore plus de disette que d'abondance; « sur ses intentions, s'il est dominé par un fol or- « gueil et cette basse envie qui ne fut jamais le « partage de l'homme supérieur ; si, sacrifiant « toutes ces considérations à la fortune, il ne se « dévoue qu'au service des gens riches. Celui en- « fin qui, après avoir lutté de toutes ses forces « contre la maladie, est heureux et modeste dans « le succès, et peut du moins se féliciter, dans « les revers, d'avoir suspendu les douleurs et « donné des consolations. »

Voilà les vertus que le médecin devrait posséder, car elles seules peuvent lui donner les lumières nécessaires à l'exercice de son art ; car, dit encore Hippocrate, « ce n'est ni dans la pous- « sière de l'école, ni dans les ouvrages des phi- « losophes et des praticiens qu'on apprend l'art « d'interroger la nature, et l'art plus difficile d'at- « tendre sa réponse. »

Le magnétisme, donnant le pouvoir de faire plus que la médecine, exige aussi des vertus plus éten-

dues. Il n'est pas nécessaire de les énumérer ici, tout le monde les a comprises ; elles sont inscrites d'ailleurs dans la vie de Jésus.

Presque dès l'apparition du somnambulisme, on abusa de cet état si précieux ; il fut détourné de ses voies : on chercha à le faire servir à la fortune, en faisant révéler les lieux qui recélaient des trésors enfouis, en faisant prévoir l'avenir pour jouer ainsi un jeu de bourse immoral. Mais ici les *trompeurs sont trompés*. L'instrument se vicie bien vite entre des mains cupides. Réfléchissant les pensées comme une glace les images, les somnambules d'un degré inférieur voient ce qui n'existe pas, et les monceaux d'or rêvés par le magnétiseur ne peuvent être découverts.

La lucidité dans tout ce qui est en dehors des besoins de l'organisation est donc soumise à des conditions de rigueur. *Le somnambulisme marche mieux seul qu'avec un guide à idées folles.* Cela est incontestable. Vous, aveugles, comment prétendriez-vous conduire un *voyant ?* Votre imagination vous égare lorsque vous espérez de lui des choses qui n'en dépendent point. Les révélations frappent le somnambule à son insu ; il est l'écho de voix inconnues des hommes dans l'état habi-

tuel. *Pour trouver il ne faut pas qu'il cherche.* Il doit attendre, et souvent même, lorsqu'il lui est révélé, il n'est pas libre de transmettre les secrets qui lui ont été dévoilés. Ici la vérité est plus dangereuse que l'erreur ; la suprême sagesse a pris ses précautions contre nous, elle ne nous livre cette vérité qu'avec une extrême réserve. Elle sait que l'homme désire et cherche ce qui est presque toujours contraire à ses véritables intérêts. *Richesse, gloire, puissance* sont des choses périssables que l'homme sage ne recherche point, car elles sont inutiles au véritable bonheur ; mais ceci est une *lumière* que le vulgaire ne veut voir qu'à sa dernière heure et lorsqu'il est près de rendre l'âme.

Nous devons nous attendre à ce que le somnambulisme soit employé dans toutes ses parties, bien moins pour y chercher la santé et la science véritable que pour y trouver quelques secrets exploitables. De cruelles déceptions attendent ceux qui penseront ainsi ; non-seulement ils ne trouveront rien, mais ils perdront le peu qu'ils possèdent. Nous savons parfaitement qu'on a découvert les choses les plus cachées, et qu'aucun mystère n'est désormais à l'abri de la révélation; mais c'est seulement lorsqu'on ne cherche pas que les choses secrètes se révèlent. L'esprit du somnam-

bule plane sur le monde ; pour lui il n'y a plus de corps opaque ; il pénètre partout, même dans un cerveau humain, et y voit la pensée se formuler.

Cette parcelle de lumière divine agit et se dirige par un moteur inconnu ; ce sont donc des insensés ceux qui lui assignent une direction, au lieu de suivre celle que la nature lui a tracée. Le somnambule a fait telle chose, il fera telle autre. Orgueil des hommes, tu prépares aux générations qui vont venir des préjugés dangereux ! *La science* est dans le magnétisme, mais pour l'y trouver il faut d'abord dépouiller le vieil homme. Il faut presque toujours une entière abnégation de soi-même lorsqu'on magnétise, savoir garder un secret, lorsque même il pourrait nous servir ; ce n'est qu'en forçant sa propre organisation à fournir les *forces vives* qui doivent être portées dans les organes malades que l'on peut espérer pouvoir guérir.

Combien de fois n'est-on pas obligé de surmonter l'antipathie que l'on éprouve à traiter certaines maladies, et cependant il faut aimer celui qu'on magnétise, y penser sans cesse, plonger son regard en lui, le toucher, recevoir quelquefois des émanations putrides, sans jamais vous lasser ni vous plaindre. L'opération mécanique du

magnétiseur ne produira presque rien si le consentement du cœur ne l'accompagne. Par vos mouvements vous ne faites que déplacer l'air. Cette teinture vitale ne s'échappe pas de vous sans la condition du *vouloir* et du *sentir*.

Combien de fois ne me suis-je pas aperçu de l'efficacité de mes pensées, même lorsque j'étais éloigné de mes malades ? Leurs nuits étaient meilleures lorsque mon sommeil était interrompu, et que cette disposition me permettait de m'occuper d'eux. Et quand, préoccupé de leur santé, je me rendais de meilleure heure pour les voir, ils étaient avertis de mon intention, et l'une surtout s'écria un jour : *Voici M. Dupotet ; c'est la vie qui m'arrive.* Rien au monde n'avait pu l'avertir de mon intention qu'une force mystérieuse qui ne connaît point d'espace.

Ce n'est pas la reconnaissance des malades qui doit vous inspirer du dévouement : leur mémoire est souvent infidèle. Vous avez été l'intrument de leur guérison ; qu'importe pour eux, alors que la santé est revenue? Ils ne songent plus à vous que s'ils éprouvent une rechute.

Et toi, magnétiseur, si tu n'as en vue que le profit, il y a là un écueil, car tu seras bientôt distrait de ton opération par des calculs d'intérêt

peu favorables à la transmission de tes forces. Cependant il faut que tu vives et que ta position soit honorable ; il faut même que tu apprennes ton art et qu'une partie de ton temps soit employée à des études nécessaires. Le magnétisme demande des connaissances pratiques : ne point les posséder est exposer les malades à des accidents et manquer leur guérison. Ces connaissances préliminaires sont nécessaires pour ne point annoncer des faits qui ne peuvent venir, et des guérisons qui sont souvent impossibles.

C'est un traité qu'il faudrait écrire ici ; traité essentiel qui manquera longtemps encore, quelle que soit la passion de quelques hommes pour le magnétisme. Doit-on parler du bien que l'on a fait et s'enorgueillir de ses œuvres? Oui, sans doute, il le faut, car c'est un moyen de s'encourager et de poursuivre une carrière où souvent vous n'avez pour appui que le seul témoignage de votre conscience. N'ai-je pas vu nier le produit réel de mes heureux efforts, et mettre sur le compte de la nature des guérisons dont seul j'étais l'instrument? La preuve était donnée par des faits matériels, et je ne pouvais convaincre, souvent parce qu'on voulait se soustraire à la reconnaissance. Humanité, ah ! que la douleur que l'on éprouve

est grande et profonde! car ici vous avez arraché à la nature ce qu'elle avait toujours refusé : c'est en épuisant votre vie qu'une autre s'est prolongée. Tous les malades ne le sentent pas, devez-vous les accuser? Non. Il faut les plaindre et renfermer dans votre cœur des sentiments qui ne peuvent être partagés. Vous devez avoir plus d'amour et de chaleur que pour des œuvres communes. Il faut enfin que vous possédiez plus de vertus que le médecin ordinaire si vous voulez continuer de faire plus que lui. Soyez heureux à la vue de vos succès. N'est-ce donc rien que le don de guérir? En est-il de plus beau dans le monde? Songez que votre santé elle-même peut s'entretenir par un emploi raisonné de vos forces. Ces forces croupissent chez les hommes étrangers à votre science, elles se vicient bientôt et troublent toutes les fonctions de la machine humaine, tandis que vous, au contraire, vous êtes plus vivants, les élans de votre cœur sont plus faciles, et la nature vous rend avec usure ce que vous avez dépensé à la perfection de ses ouvrages.

CHOLÉRA-MORBUS.

Quelques médecins avouent ou sont tout près d'avouer les étonnants effets du magnétisme; ils pensent même que cet agent peut être utilement employé dans quelques affections nerveuses; ils posent ainsi les limites de son action curative. Erreur de leur esprit! Le magnétisme, nous l'avons déjà dit, ne guérit pas tous les malades, mais il peut guérir toute espèce de maladie.

Citons encore quelques exemples à l'appui de notre assertion.

Lors de la cruelle époque du choléra, un jeune homme attaché au ministère des affaires étrangères fut atteint par ce mal cruel. Au sortir du bain, lorsque je le vis, il était sur son lit, n'ayant plus

qu'une respiration douteuse, les yeux à demi fermés, la face rendue méconnaissable par la rigueur du mal ; le nez était allongé et mince, le corps réduit à un état de maigreur à peine croyable, les membres roidis par les crampes, qui avaient duré douze heures. Les déjections et les vomissements ne s'étaient arrêtés que parce qu'il n'y avait plus rien dans l'estomac et les intestins. Depuis dix-huit heures le mal l'avait envahi, et, malgré tous les remèdes et de nombreuses frictions, sa marche, d'une effrayante rapidité, n'avait pu être enrayée. Une teinte bleuâtre, livide, couvrait tout son corps ; la déglutition, depuis longtemps, n'avait plus lieu. Une saignée avait été tentée ; la veine ouverte n'avait donné que quelques gouttes d'un sang très-noir et coagulé. Tout espoir était éteint. J'étais le voisin de cet homme. Nous demeurions rue Jacob. *Comme il n'y avait plus rien à faire, on vint me chercher.* Le désir d'être utile me fit accepter avec un empressement sans égal l'essai que l'on me proposait.

Après avoir constaté les ravages causés par quelques heures de maladie sur un homme qu'on disait être plein de santé un jour auparavant, je me mis à le magnétiser avec une grande ardeur. Après trente minutes de magnétisation, à ma

grande surprise, le sang coula par l'ouverture de la saignée que l'on avait laissée béante; les premières gouttes de sang étaient noires encore, mais bientôt il apparut avec sa couleur naturelle; trois ou quatre onces s'écoulèrent ainsi. On banda le bras, et, dès cet instant, le malade recouvra sa connaissance, il exécuta quelques mouvements et se plaignit vivement de douleurs dans les entrailles et dans les jambes; il put voir, reconnaître les personnes qui l'entouraient, et, ne sachant pas qui j'étais et ce que je faisais, il suivait machinalement des yeux le mouvement de mes mains. Je continuai ainsi deux heures de suite; ce fut alors qu'il put boire sans vomir. La peau se couvrit d'une légère sueur que nous excitâmes par des couvertures chauffées, et je me retirai content de mon essai; mais à peine étais-je rentré chez moi qu'il m'envoya chercher en toute hâte: de nouvelles crampes s'étaient manifestées, et il criait d'une manière lamentable; un hoquet survint, ce qui ajoutait à ses angoisses. Je me remis à le magnétiser et parvins à le calmer; il sentit dès lors combien je lui étais nécessaire, et tous les dangers qu'il avait courus se présentèrent à son esprit. Moi, j'apercevais clairement le désordre des intestins, et tout ce qu'il fallait de peine et

de soins pour achever mon œuvre : j'acceptai la tâche que l'humanité m'imposait. La vessie avait été atteinte, et de vives douleurs s'y faisaient sentir lorsqu'il voulait uriner ; si je m'absentais, ne fût-ce qu'un instant, la nuit ou le jour, il retombait sous l'empire de ses terreurs, et pendant près de deux mois je dus lui consacrer une grande partie de mon temps. Enfin, il fut parfaitement guéri.

Un autre cholérique avait été atteint par le fléau seulement depuis deux heures; comme je le connaissais, il m'envoya chercher en toute hâte. C'était un satineur qui demeurait rue Gît-le-Cœur. Lorsque je le vis il était méconnaissable; je lui avais pourtant parlé dans la matinée. Déjà il ne pouvait plus se tenir ni debout, ni couché, ni assis ; il marchait courbé par les douleurs, appuyé sur sa femme et un de ses ouvriers ; je fus obligé de le magnétiser tandis qu'il marchait ; il vomissait et rendait avec une grande violence tout ce qu'il avait dans le corps. Je fus bientôt couvert, comme ceux qui le soutenaient, de ses déjections, mais je n'en continuai pas moins avec une grande ardeur de le magnétiser dans ces positions difficiles. Pendant trois heures il était ainsi soumis à mon

action, lorsque nous eûmes le bonheur de le voir se calmer. On le mit au lit, il transpira abondamment; dès cet instant il fut sauvé; sa convalescence fut courte, ce que je dois attribuer au peu de temps qui avait séparé l'emploi du magnétisme de l'invasion de la maladie.

J'appliquai dès lors ma méthode à quelques autres cholériques avec un égal succès; mais, quel que fût mon désir d'en secourir un grand nombre, je dus y renoncer : mes forces ne revenaient pas aussi vite que je les dépensais. Bientôt même je fus forcé de prendre un peu de repos : j'avais gagné des douleurs d'entrailles qui diminuaient considérablement mon action. Mais comment résister longtemps à cette voix puissante qui vous crie : Tes frères souffrent et périssent à côté de toi; fais du moins un effort pour les sauver? Ce n'était plus une ou deux heures qu'il me fallait alors pour obtenir une réaction, mais six ou sept d'un travail assidu; et, tout courbé, rentrant chez moi, j'étais comme un idiot : je n'avais plus la faculté de penser.

Un des protégés du doyen de la Faculté de Médecine de Paris, que j'avais sauvé par le magnétisme, apprenant la situation critique où se trouvait son bienfaiteur, me mena avec empressement

près de lui. Nous arrivâmes jusqu'à son lit sans rencontrer personne pour nous annoncer; le portier était mort : c'était le second depuis quelques jours. Sept autres personnes étaient mortes dans la maison même. Je trouvai M. le doyen gisant sans connaissance, et je pus le magnétiser ainsi trois quarts d'heure sans qu'il s'en aperçût. Le choléra avait parcouru sur lui ses périodes avec une grande rapidité; il n'y avait aucun espoir de le sauver *de par la science*.

A ma grande surprise, sous mes mains, des borborygmes se firent entendre; les douleurs, réveillées dans les intestins, firent sortir le malade de cette espèce de torpeur où il était tombé, et qui précède la mort. M. Le Roux ouvrit les yeux, me regarda et me dit : *Vous me magnétisez; cela me fait mal; je veux mourir sans douleur*. Et comme il referma les yeux sans m'en dire davantage, je continuai sans tenir compte de ses paroles. Il commença à souffrir des jambes; on lui avait appliqué force moutarde qu'il n'avait point sentie jusqu'alors; cela me donna une grande confiance. Sur ces entrefaites M. le docteur Fouquier arriva; j'avais l'honneur d'être connu de lui; je lui contai brièvement ce que je venais d'opérer; il m'encouragea et me dit de continuer. Je sus que M. le doc-

teur Salmade avait fait prendre au malade le punch de M. Magendie, des excitants d'une très-grande force, enfin tous les moyens qui paraissaient avoir quelque efficacité. J'assurai M. Fouquier que les douleurs réveillées étaient un bon symptôme; mais le malade, ouvrant de nouveau les yeux, répéta les seules paroles qu'il eût dites : *Vous me faites souffrir, je veux mourir sans douleur*. J'eusse continué cependant, encouragé et soutenu que j'étais par M. Fouquier, mais plusieurs autres médecins arrivèrent successivement ; de nouveaux moyens allaient être employés ; je ne pouvais m'empêcher de les blâmer, car j'en sentais toute l'inutilité; mais, comme je n'avais aucune autorité pour empêcher leur application , je me retirai pour ne pas assumer sur moi une très-grande responsabilité. On n'eût pas manqué de dire : *Que prétendait-il avec son magnétisme ?* Il a fait perdre un temps précieux, et les moyens qui seuls pouvaient sauver le malade n'ont pas été employés. Je fis part de ces réflexions à M. Fouquier, il approuva ma conduite. Tout espoir pour moi cependant n'était pas perdu; un malheureux sans doute eût été sauvé ce jour, le grand médecin mourut dans la nuit qui suivit. Aujourd'hui ma conduite serait différente; plus éclairé, je resterais près d'un malade dans une

semblable position, car c'est une faiblesse de craindre la censure des hommes lorsqu'on est persuadé de la bonté de sa cause, et, seraient-ils écoutés plus que vous, le témoignage de votre conscience vous suffit dans tous les cas.

ANÉVRISME.

S'il est une maladie incurable par sa nature, n'est-ce pas une affection organique, celle du cœur surtout? Voici pourtant une guérison dont j'ai été témoin.

Un jeune médecin suivait en 1833 un de mes cours de magnétisme ; il était convaincu de l'existence réelle de l'agent contesté et des singuliers phénomènes qu'il produit. Sa croyance, basée seulement sur l'examen des faits passés, avait cependant besoin d'une sanction. Il obtint bientôt, en magnétisant lui-même, la preuve matérielle que sa raison ne l'avait point trompé. Un jour il vint tout joyeux m'annoncer qu'il avait fait une somnambule lucide. C'était une jeune femme de vingt-cinq ans, affectée d'un anévrisme au cœur; après lui avoir donné des preuves d'une grande

clairvoyance, cette dame venait de lui annoncer qu'elle pouvait se guérir, si on suivait avec exactitude les prescriptions qu'elle ferait, quelle qu'en fût la nature.

Monsieur Le B... s'était assuré par tous les moyens en son pouvoir que la maladie du cœur était des plus graves et déjà fort ancienne; les symptômes d'ailleurs en étaient effrayants : tous les deux jours elle crachait abondamment du sang; elle avait souvent des palpitations très-fortes, accompagnées et suivies d'étouffements; les jambes étaient gonflées, la marche pénible; monter un escalier lui était très-difficile. Le teint de cette jeune femme était d'un gris verdâtre; l'oreille du médecin et l'instrument ne laissaient aucun doute sur l'existence d'une dilatation considérable d'un des ventricules du cœur.

La première médication de cette somnambule consista dans l'application immédiate de cent cinquante sangsues : soixante-quinze devaient être posées dans la région du cœur, et les soixante-quinze autres sur la région correspondante dans le dos.

Monsieur Le B... ne voulut rien faire sans prendre mon avis, et comme je lui avais dit que les somnambules ne se trompaient point pour

eux, il consentit à entreprendre ce traitement si je voulais en partager la responsabilité; j'acceptai sans hésitation. J'allai donc avec lui voir cette femme; il la mit en sommeil magnétique devant moi, et elle répéta qu'elle se guérirait si on voulait de point en point suivre ses prescriptions; elle persista dans sa première indication, assurant en outre que, le lendemain de l'exécution de son ordonnance, elle dirait ce que l'on devrait faire. La diète la plus rigoureuse devait dès cet instant être suivie.

Les sangsues furent donc appliquées, et on les laissa saigner le temps qu'elle avait indiqué; malgré cela elle devait encore avoir un crachement de sang; elle l'eut.

Endormie le même jour, elle se prescrivit une abondante saignée du bras pour le lendemain. M. Le B... vint de nouveau me trouver, ne voulant rien faire que je n'eusse approuvé. Nous vîmes encore la malade en sommeil; elle répéta qu'il fallait absolument cette saignée, et que nous n'étions pas au bout. La saignée fut donc pratiquée malgré la grande faiblesse de la malade; elle n'avait déjà plus la force de se tenir debout. Endormie le lendemain, elle s'ordonna encore une abondante saignée pour le jour suivant, et nous an-

nonça qu'éveillée elle ferait les plus grandes difficultés lorsqu'on lui parlerait de cette saignée, mais que, pendant la discussion que cette proposition amènerait, elle aurait une syncope, et qu'il fallait profiter immédiatement de cet état pour l'exécuter.

L'inquiétude commençait à nous gagner, nous nous interrogions des yeux, M. Le B... et moi, mais la malade, devinant notre pensée, nous dit : *Il ne fallait pas commencer si vous ne vouliez pas finir! D'ailleurs vous n'êtes pas au bout.*

La faiblesse de cette jeune femme paraissait déjà extrême, la diète la plus rigoureuse avait été observée ; sa parole était à peine entendue, et nous dûmes cependant faire encore cette *abondante* saignée. Nous nous y résolûmes. Tout se passa comme elle l'avait dit ; elle ne voulut, malgré tous les raisonnements, y consentir dans son état de veille. *Vous voulez me tuer,* disait-elle, *vous m'assassinez; ce sont des essais que vous faites sur moi*, etc., etc. Mais bientôt elle succomba à la fatigue ; la bande fut ôtée tandis qu'elle était sans connaissance, et il coula de nouveau un sang dont la couleur n'était déjà plus riche et foncée, mais une espèce de lymphe rosée ; de légères convulsions eurent lieu. On la magnétisa, elle s'endormit ; nous l'inter-

rogeâmes, elle nous assura que nous avions bien fait, qu'elle voyait parfaitement son cœur et le travail qui s'y faisait, qu'il reviendrait immanquablement sur lui-même pour reprendre son volume et sa consistance ordinaires, *mais qu'il fallait encore tirer du sang*. A cette parole, le nôtre s'était glacé dans nos veines; elle aperçut notre trouble, et ne cessa, quoique d'une voix faible, de nous encourager: « *Je sais ce que je fais, je sais ce qui est bon, je suis savante pour moi*. Demain, demain il faut que je sois comme une morte, mon pouls ne doit plus battre qu'imparfaitement; ma respiration doit à peine être sensible; mes yeux ne doivent plus voir, mais tout cela est nécessaire pour que je guérisse; demain donc, vous me ferez une dernière saignée, plus copieuse que les autres. » Et, afin qu'on ne commît aucune erreur, elle demanda un saladier qui était dans un buffet voisin, et, l'ayant entre les mains, elle traça avec son doigt, près du bord supérieur, une ligne où, dit-elle, nous devions seulement nous arrêter. » Cette saignée durera fort longtemps, car ce sera du *sang baveux* (ce sont ses expressions); mais gardez-vous d'interrompre; j'aurai les convulsions de la mort, je serai prise par un hoquet pendant lequel je rendrai des pulpes de cerises,

cerises que j'ai mangées le matin du jour de l'application des sangsues. Elles sont dans mon estomac, je les vois; laissez-moi ensuite dans mon état de faiblesse, et pour tout remède ne faites que passer sur mes lèvres, de temps à autre, des barbes de plumes trempées dans du vin d'Alicante. Il faut que mes forces soient bien lentes à revenir; dans quelques jours seulement on pourra me donner une cuillerée de bouillon dans une tasse d'eau; on augmentera graduellement la dose de bouillon, et ce n'est que dans un mois que je pourrai prendre quelque chose de solide. » Elle donna ensuite pour toute autre chose que pour elle des preuves de clairvoyance. Mais, je dois l'avouer, nous n'étions nullement rassurés; M. Le B... regrettait d'avoir suivi mon conseil, et moi je me repentais amèrement de l'avoir donné. Un ami de M. Le B..., aussi médecin, et qui était dans la confidence de ce traitement, s'adjoignit à nous; nous nous consultâmes, nous résolûmes de nous trouver tous le lendemain au lit de la malade. M. Le B..., qui la magnétisait de temps en temps, n'était pas le moins inquiet; dix fois il alla voir son état, et à chaque visite son effroi augmentait: il voyait un visage livide, des yeux voilés; il n'entendait plus sortir de sa bouche que des sons formés par une

voix éteinte. Il fallut pourtant encore nous résoudre à saigner! L'heure vint; nous devions, je crois, alors être aussi pâles que la malade. Au premier mot de saignée elle se trouva mal, et nous levâmes l'appareil de la saignée, et le bras fut posé sur le saladier.

Nous n'osions nous adresser une seule parole; chacun se tenait renfermé dans un silence absolu qui était effrayant. La saignée rendait à peine quelques gouttes d'un sang pâle comme de la lymphe; il y avait déjà une demi-heure que cette opération durait, lorsque des espèces de mouvements tétaniques se déclarèrent; nous dûmes contenir la malade; elle eut le hoquet prédit, et au milieu de la salive spumeuse qui sortait de sa bouche, nous aperçûmes les pulpes de cerises, cerises mangées il y avait déjà à peu près huit jours. Je communiquai ma joie à mes collègues; car dès cet instant je ne pouvais plus conserver de doute sur le succès. Si la malade avait pu avec exactitude annoncer l'expulsion de ces débris de cerises, nous n'avions plus rien à craindre désormais: tout se passerait comme elle l'avait prédit.

Le sang continuait de couler sans jet, mais goutte à goutte; par des mouvements convulsifs de la malade mal contenue, le malheureux saladier fut

renversé sur son lit, lit qui n'était déjà que trop ensanglanté; le parquet fut lui-même inondé. Nous bandâmes la plaie quelques instants après pour ne plus la rouvrir.

On n'apercevait plus chez la malade qu'un faux rayon de vie errant par intervalle. Trois hommes de cœur se regardaient alors avec une sorte d'effroi et de frémissement nerveux. Une espèce d'assassinat venait d'être commis par eux ; leurs intentions étaient pures cependant : ils n'étaient animés que du désir de sauver une pauvre créature condamnée à mourir jeune ; ce n'était pas même la pensée de s'éclairer sur un grand fait qui les guidait, entraînés presque malgré eux, et par degrés, à suivre des prescriptions terribles et d'une efficacité qui n'était point douteuse, mais qui leur paraissait telle alors ; ils se croyaient cependant dans cet instant coupables aux yeux de Dieu et de la justice humaine, car l'emploi du magnétisme n'est pas un remède sanctionné *par les Facultés*. Quelle excuse, en cas de mort, pouvaient-ils alléguer ! La pureté de leur conscience ? mais aux yeux des hommes qui eussent été appelés à se prononcer dans une semblable cause, nous aurions été ou des fous ou des assassins. Moi surtout qui avais dit : Faites, ne craignez rien, agissez selon que la ma-

lade vous conseillera. Moi pourtant qui ai horreur du sang humain ainsi versé, j'eusse été représenté comme le principal acteur d'un drame terrible et sans exemple ! Ah! je dois l'avouer, mes cheveux grisonnèrent pendant ces quelques jours, et, quoiqu'il y ait déjà douze ans d'écoulés, en me rappelant cette époque, je crois avoir encore sous les yeux ce terrible drame.

La malade fut laissée dans le même lit tout imprégné de sang; une couleur verdâtre teignait tout son corps; affaissée sur elle-même, elle ressemblait à une personne morte déjà depuis longtemps. On suivit rigoureusement ses prescriptions; des barbes de plumes humectées de vin d'Alicante furent promenées de temps en temps sur ses lèvres bleuâtres, et, quelques jours après, on lui donna un bouillon coupé, par petites cuillerées à café; plus tard, elle traça un nouveau régime, car elle n'avait pas cessé d'être magnétisée par M. Le B... Au bout de six semaines elle était très-faible encore; je la rencontrai à un mois de là, c'est-à-dire deux mois et demi, à quelques jours près, du commencement de son traitement. Elle n'avait plus alors de palpitations; ses couleurs étaient revenues ce qu'elles avaient été dans ses plus belles années; elle marchait avec facilité; elle m'assura qu'elle pouvait monter un

escalier sans ressentir son ancienne incommodité; tout crachement de sang avait cessé; son ignorance était complète sur les angoisses qu'elle nous avait causées. Heureuse du changement qui s'était opéré dans sa constitution, elle ne se rappelait que l'application des sangsues et la première saignée. M. Le B... la magnétisait de temps en temps, non pour sa santé, mais parce qu'elle offrait des phénomènes remarquables.

C'est ainsi que s'écoula ma vie, entre les émotions que fait toujours éprouver l'application d'un agent nouveau au traitement des maladies, les injures des sots, le doute plus cruel *des sages*, et la lutte constante de l'âme qui ne vous laisse aucun repos tant que la victoire n'est pas décidée au profit de la vérité.

Sans doute, il reste beaucoup à faire; l'art de guérir par le magnétisme n'est pas à l'état de science; mais qu'un homme supérieur et dégagé des préjugés des écoles vienne : il y a assez de faits, maintenant, pour pouvoir les systématiser et les réduire à une application rigoureuse. En attendant cet homme, les Facultés sont coupables; elles méritent le blâme. Dieu veuille que cet ouvrage, propre à attirer sur moi l'animosité des médecins, les

fasse sortir de leur apathie; qu'ils rejettent l'instrument de tant de faits, qu'ils le brisent même, j'y consens; mais que du moins, par eux, la vérité si utile du magnétisme soit étudiée et serve à soulager et à guérir les êtres souffrants; un jour, ma sincérité justifiée sera ma récompense: c'est la seule que j'ambitionne.

MYSTÉRIEUX

PHÉNOMÈNES MAGNÉTIQUES.

> Nulle chose spirituelle, descendant en bas, n'opère sans quelque voile et couverture.

L'électricité, le galvanisme ont pour un instant rendu la vitalité perdue, mais cette vie artificielle, matérielle, a cessé avec l'action de l'excitant. Le cadavre soumis à ces expériences n'a pas même réellement un instant vécu, quoiqu'il se soit agité et qu'il ait exécuté quelques mouvements. Tout porte à croire que l'effet produit par toutes les puissances physiques *mortes* ne pourra jamais aller au delà. Mais, par le magnétisme animal, qui est lui-même la vie, les phénomènes produits dépassent toutes ces limites, et la vie, dans certains cas, peut être rappelée, rattachée au corps de celui qui l'a perdue. Ce souffle divin qui nous

anime n'est pas toujours éteint lorsqu'on le croit, et que le corps n'offre plus de chaleur. Quelques organes sont longtemps à mourir, et souvent des gens que l'on croit bien morts entendent encore les discours que l'on tient près d'eux. Sans doute qu'abandonnés à eux-mêmes ils suivront le courant qui les entraîne : la porte du monde physique est fermée sur eux, ils vont toucher les sombres bords.

Je sais moi-même comment on meurt. Asphyxié par l'eau, dans ma jeunesse, je me rappelle la lutte que je soutins, les efforts inouïs que je faisais pour me soustraire à cette terrible fin. Déjà je ne faisais plus d'efforts et je croyais en faire. La pensée était complète pourtant, mais précipitée. Au bout d'un instant même je ne pensais plus réellement, je songeais; j'étais bercé par des illusions: la vie alors s'éteignait rapidement. Une main généreuse me ramena sur le rivage où, immobile et glacé, je portais l'effroi au cœur de ceux qui m'entouraient. Je revins, mais comme j'avais cessé, par degrés : je voulais parler et ne le pouvais ; je voulais agir, cela m'était impossible, et ce ne fut qu'un quart d'heure après que je fus en état d'articuler quelques sons. J'appelais ma mère. Hélas! était-ce un bonheur que ce re-

tour à la vie? vaut-elle qu'on fasse des efforts pour prolonger toutes ses amertumes? Je l'ignorais alors.

La mort ici avait été violente, et je ne comptais plus réellement au nombre des vivants; je n'étais plus qu'un cadavre froid que la terre réclamait déjà.

J'ai bien réfléchi depuis sur cet accident, et lorsque plus tard je fus témoin de l'agonie de quelques personnes, c'est avec une curiosité indicible que je les regardais mourir. Ce n'était pas dureté de cœur, ce n'était pas même froideur, mais étude philosophique; je voulais connaître tous les symptômes d'une crise que j'avais moi-même éprouvée. Les accidents qui la causaient étaient différents, il est vrai; la mort arrivait par suite de lésions plus ou moins profondes, et la lutte était plus prolongée; mais enfin le terme venait pour ces infortunés. La main de la science était inutile, les soins généreux sans succès; les plaintes et les gémissements ne pouvaient pas plus prolonger la vie que les malédictions hâter sa fin. Pourtant ce n'était pas toujours le destin qui parlait: la nature, en donnant l'être à cette créature, ne lui avait pas si avarement mesuré son présent. C'étaient quelquefois des débiteurs qui

payaient avant le terme ; ils mouraient enfin parce que personne ne savait qu'ils pouvaient vivre encore, et que, par ignorance, la science, lorsqu'elle pouvait agir, était comme moi témoin de la fuite de l'âme.

Lorsqu'on souffle sur un flambeau qui vient de s'éteindre il se rallume; lorsqu'on approche une bougie allumée d'une autre récemment éteinte, la flamme s'élance et va rapidement la rallumer : elle ne se rallumerait certainement pas d'elle-même sans ces circonstances. Mais pourquoi ces grossières images? Malheureux que je suis, il faut rattacher à quelque chose d'analogue des phénomènes hors de toute comparaison avec ce que fournit la science, il faut faire comprendre un fait réel, mais qui semble impossible. Qu'importe donc que l'on accuse la pauvreté de mon esprit? N'ai-je pas dit déjà : Prenez les faits ; rejetez, si vous voulez, les explications.

Continuons donc. Ainsi la vie, chez certaines personnes, abandonne le corps, et il ne vient à l'idée d'aucun homme, d'aucun médecin, qu'elle peut être rattachée au corps. Sans doute, lorsqu'il n'y a plus d'huile dans la lampe, lorsque tout est tari, les efforts seraient vains. Mais que de fois la mort n'est-elle pas le résultat de choses contraires?

Les organes sont parfois entiers, complets; ce qui les a frappés n'était, ce nous semble, pas invincible.

Pénétré de ces idées, j'ai voulu lutter avec le principe destructeur, j'ai voulu empêcher la vie de se perdre et d'abandonner à la terre ce qui ne devait pas encore être sa proie.

J'ai réussi! Mais, insensé que je suis, je vais parler à des sages; je les vois sourire à mon assertion. Faire revenir à la vie des gens qui meurent ou qui viennent de mourir, les ranimer par le magnétisme!!! Ouvrez vos maisons de fous, votre Charenton, car je soutiendrai mon assertion de toute la force que me donne la vérité. J'ai vu ce que j'affirme, mes sens ne m'ont point trompé, et aucune puissance au monde ne pourrait me faire soutenir un fait semblable si je ne l'avais vu plusieurs fois. Mais ces choses vont passer pour des illusions, personne ne me croira; mais j'y tiens peu, car il n'entre plus dans mes idées de vouloir convaincre les savants. Autrefois je l'ai voulu pour des choses de moindre importance; j'usais mon existence pour arriver à ce but, car je le croyais utile, et il l'est en effet. Mais la reconnaissance de ceux que j'ai mis en possession de ce grand secret a été si grande, le bien que j'ai fait si noblement ré-

compensé, que j'abandonne facilement maintenant mes assertions à la controverse.

Demandions-nous des récompenses pour fruit de nos travaux? voulions-nous arracher des mains des savants le sceptre de la science et nous emparer des places et des honneurs qu'ils possèdent? Non. Jamais rien de pareil n'entra dans nos intentions; elles étaient pures, car nous demandions seulement l'admission de faits vrais, afin que cette sanction fût profitable à l'humanité. Nous voulions soulager les misères humaines en enseignant aux savants un art nouveau, qui leur était inconnu. Ils n'ont pas voulu nous seconder, ils ont laissé se répandre dans les masses ignorantes un pouvoir qu'il faudra un jour arracher avec violence. On les maudira, car c'est d'en haut que doit descendre la lumière, ce sont les supérieurs qui doivent illuminer les inférieurs, pour me servir d'une figure biblique.

Pourtant je dois dire ce que j'ai vu. C'est la seule chose que je regarde comme un devoir. L'avenir fera juger si j'ai menti en quoi que ce soit, et si ces obscures pléiades qui peuplent les académies ont eu raison de rejeter la découverte de Mesmer.

Précédemment j'avais porté la vie dans des

membres paralysés, le mouvement y était redevenu naturel, mais gêné; car les nerfs et les muscles avaient perdu de leur volume et de leur puissance. Des gens dont la vue était éteinte par des accidents nerveux, qui avaient porté sur les nerfs optiques, purent jouir encore de la lumière; non pas tous ceux que je soumis à mes expériences : ce fut le plus petit nombre; mais qu'importe ici? il ne faut pas beaucoup de faits pour prouver ce que j'avance. Il en fut de même pour d'autres lésions d'organes.

Frappé par l'évidence des faits, j'étudiais plus attentivement ce mystère et je recherchais les occasions de m'éclairer plus encore. Enfin, un cas s'offrit pour me convaincre à jamais.

Il n'est pas besoin que j'invoque mes souvenirs; les faits de cette nature ne sortent jamais de la mémoire de celui qui a eu le bonheur de les produire.

Le calme de l'âme est nécessaire ici, l'imagination est de trop et doit être repoussée.

Après une longue suite de soins, j'étais parvenu à rétablir, dans un corps usé par une longue maladie et d'innombrables remèdes, une vie factice, mais en apparence suffisante, puisque les diverses fonctions s'exécutaient sans laisser présumer la cessation prochaine de leur jeu.

La vie était faible cependant : les os ne se cou-

vraient point de chair, la respiration était laborieuse, la locomotion difficile et la digestion languissante. On vivait, c'était tout. Mais la science avait dit : La vie est impossible ; les altérations successives de l'estomac et des intestins rendent à jamais tous remèdes impuissants.

Mourir jeune, lorsque le cerveau a conservé sa force et sa raison, lorsque l'esprit calcule avec justesse les progrès journaliers d'un mal qui nous dévore, lorsque le regard aperçoit le but et que déjà des teintes sombres chassent devant elles les clartés du jour, il faut un grand courage pour obéir sans murmurer, lorsque surtout ce jour ne doit pas avoir de lendemain, et ce jour était venu pour la malade dont nous parlons. Résignée, elle achevait sa dernière prière, et, le regard dirigé vers le Ciel, elle s'exprimait ainsi :

« Bonne Vierge, recevez-moi dans votre sein ;
« Mère de Dieu, ayez pitié de moi ; vous tous qui
« m'entourez, priez pour moi ; pardonnez à mes
« plaintes, car elles vous importunèrent et trou-
« blèrent souvent votre sommeil. Tout à l'heure,
« tout sera fini, car le froid de la mort glace déjà
« mes os. Vous, ministre de Dieu, donnez-moi
« votre sainte bénédiction : je vais mourir....... »

Et la mort approchait toujours : le corps se re-

froidissait de plus en plus, la circulation était difficile à constater, la respiration presque nulle; les yeux devenaient vitreux et perdaient de leur mobilité; en un instant les joues, déjà extrêmement maigres, s'étaient creusées; le nez s'était effilé, une petite sueur froide apparaissait sur le front, les cheveux se hérissaient, la bouche ne se fermait plus; si l'on rapprochait les mâchoires, elles s'ouvraient d'elles-mêmes; la lividité de la face était celle de la mort complète, les bras retombaient lorsqu'on les levait, la tête obéissait aux lois de la pesanteur, et le corps ne pouvait plus être maintenu que sur un plan horizontal.

Les pleurs, les sanglots ajoutaient à cette scène lugubre. « Ma pauvre fille!... ma sœur!... aie pitié « de nous, vois nos chagrins, notre désespoir! re- « viens à nous. » Et le cadavre était sourd, et pas un seul soupir ne s'exhalait de cette poitrine amaigrie, et le froid, gagnant chaque membre de proche en proche, arrivait ainsi au dernier refuge de la vie.

Prières inutiles, vains élans du cœur! la mort n'a point d'oreilles; cessez vos plaintes: celle que vous avez aimée a quitté pour jamais cette terre où tout ce qui sent doit souffrir, où tout ce qui vit doit mourir!..

Pourquoi donc conservais-je seul un reste d'es-

poir? Pourquoi restais-je muet en présence de cette scène de douleur? Dieu m'avait-il ôté toute sensibilité? Non. Mais je me recueillais. Je rassemblais en moi tous les rayons épars de ma propre vie. Ma respiration seule pouvait trahir mon dessein, car elle était fréquente et gonflait ma poitrine; les muscles de mes bras entraient en action malgré ma volonté, comme chez un homme que la colère excite, mais qui ne veut pas frapper. J'éprouvais une sorte de tremblement interne qui me faisait comprendre combien j'étais fort et puissant en ce moment suprême.

Dans un des accès de sommeil mystérieux que j'avais su procurer à cette pauvre jeune fille, elle m'avait dit : « Malgré tes soins, je dois mourir, car « la maladie a détruit chez moi tout ce qui fait « vivre. Mon organisation doit céder par impuis- « sance de prolonger la lutte. Mais écoute : Si tu « as beaucoup de courage et un dévouement sans « bornes, tu peux plus que moi et que la nature. « Le jour que je t'annonce venu, ne quitte pas mon « chevet; laisse venir, sans crainte, mon agonie; « tu verras l'asphyxie du poumon avoir lieu, cesser « les battements de mon cœur. Garde-toi d'user tes « forces avant ce moment précis, car sans cela je « suis perdue pour toi; la mort sera la plus forte,

« et rendra ton dévouement inutile. Mais, à ce der-
« nier instant, que tes mains, sans relâche, portent
« sur mon corps la vie qui circule en toi, que ton
« souffle réchauffe mon cœur glacé. Ne considère
« point ton ouvrage avant qu'il soit achevé; que
« pendant sept heures, sans aucune plainte, sans
« aucun intervalle, sans distraction, tu puisses
« soutenir ta volonté, et tu auras fait le plus beau
« travail que l'homme ait jamais pu faire. Tu seras
« heureux, tu jouiras de ton ouvrage. Je revien-
« drai à la vie, à une existence que toi seul pou-
« vais me procurer, et le terme en sera long encore.
« La vie reviendra par le chemin qu'elle a pris
« pour fuir. Cela dépend de toi, de toi absolument,
« mais ne commence pas si tu ne veux pas achever. »

Et voilà pourquoi, l'heure venue, j'étais au chevet de la malade. Voilà pourquoi, semblable à l'homme qui se charge d'une mission périlleuse, envisage et calcule les obstacles qu'il aura à vaincre, et, déterminé, part sans regarder derrière lui, ne voyant que le succès; sans hésiter un seul instant et sans me laisser ébranler par des larmes, je dirigeai avec calme, sur le cadavre que j'avais devant les yeux, les forces que Dieu m'a données.

Deux heures ne s'étaient pas écoulées que déjà des signes de vie s'étaient manifestés; les yeux re-

commencèrent à redevenir mobiles, la chaleur reparut, la bouche se ferma, la respiration devint sensible. Continuant toujours avec la même ardeur, les paupières s'abaissèrent, et la lividité de la face devint moins manifeste. La chaleur descendit dans les membres, une teinte rosée parut sur la peau et le pouls put de nouveau être senti.

La joie qui m'était promise, je l'éprouvais ; ma fatigue, je ne la sentais pas, et, ce bonheur me donnant une nouvelle force, j'ajoutai à ce que j'avais déjà fait. Mon succès fut complet. La prière de mon cœur s'élança vers l'Éternel, pour le remercier d'avoir donné à l'homme tant de puissance, et à moi tant de bonheur dans un instant.

Vis heureuse maintenant, pauvre créature de Dieu ; ta reconnaissance durera moins qu'une des nombreuses années d'existence que je t'ai rendues. Mais qu'importe ! ai-je toujours pensé moi-même aux auteurs de mes jours? ai-je recherché l'homme généreux qui m'avait tendu une main secourable lorsque la vie s'éteignait en moi ? Hélas! rien n'est parfait ici-bas. Le moins ingrat est celui qui souffre et languit, le plus reconnaissant est celui qui est malheureux. Ce n'est que par exception que l'on rencontre la vertu ; elle est quelquefois compagne de la faiblesse.

Les mortels se prêtent la vie pour un moment ; c'est la course des jeux sacrés, où l'on se passe de main en main le flambleau.

LUCRÈCE.

La vie est donc bien puissante, puisqu'un faible rayon projeté pendant quelques heures sur des organes flétris et usés suffit pour les ranimer et leur donner une nouvelle existence ! Ici un corps amoindri par une suite d'inflammations successives, qui avaient détruit les facultés digestives pendant plusieurs années, supprimé les menstrues et fait disparaître presque entièrement la possibilité de se mouvoir, réduit le poids et le volume du corps à un degré à peine croyable. Et les règles paraissent contre toutes les probabilités, et le mouvement revient dans des membres atrophiés, ces branches desséchées que l'on croyait mortes et qui retrouvent la sève qu'elles avaient perdue. Dans la même nuit, tous ces phénomènes s'accomplissent sans qu'aucun remède ait été donné, sans d'autre

puissance que la vie d'un autre être venant remplacer celle que les organes n'avaient pu retenir.

Que ne fera-t-on pas lorsque l'aveuglement des hommes aura cessé ? Que ne doit-on pas attendre d'une nature douée de plus d'intelligence et de force que la mienne ?

FAIT RAPPORTÉ PAR M. DELEUZE.

« Une jeune personne de seize ans, modèle de beauté, de grâce, d'esprit précoce et de sensibilité touchante, n'a pu surmonter cette crise de la nature qui décide si un jeune plan se reproduira ou laissera tomber sur la terre sa tige languissante. Une maladie de poitrine a précipité au tombeau, après de longues souffrances, un être céleste, que ni la science de l'art, ni les soins et les peines de la plus tendre mère n'ont pu sauver. Les secours du magnétisme, administré trop tard par une sœur aimante et d'une santé florissante, avaient bien pu parfois redonner quelque force au corps désorganisé de la malheureuse phthisique; mais la décomposition totale d'un organe essentiel, et dont rien ne peut opérer la reproduction, la destruction du premier organe de la vie a annoncé

FAIT RAPPORTÉ PAR M. NASSE,

Professeur de médecine à Halle.

« Je jugeai que M. Zimmermann devait cesser l'emploi du magnétisme, et malheureusement je n'avais personne qui pût le remplacer. De ce moment la maladie fit des progrès alarmants. La respiration devint difficile, la fièvre était brûlante, et ce qui restait de forces s'épuisait de jour en jour.

« La malade était à la dernière extrémité. Son mari, ses parents attendaient d'heure en heure son dernier soupir. Elle ne conservait plus aucun principe de vie; tout semblait éteint en elle, et cependant elle ne pouvait mourir. J'ai assisté beaucoup de malades à leurs derniers moments, et jamais je n'ai rien vu de semblable au phénomène dont je vais parler.

« Madame Zimmermann était quelquefois sans respiration, dans toute l'acception du mot; ses yeux étaient fermés; elle était dans une immobilité absolue; ceux qui l'entouraient la croyaient morte et devaient le croire. Tout à coup le pouls renaissait, l'haleine était sensible, les yeux se rouvraient, une nouvelle vie semblait animer la malade.

« Personne ne pensa d'abord à chercher la cause de circonstances aussi étonnantes qu'extraordinaires. J'observai enfin ces sortes de résurrections, si j'ose me servir de ce mot, et je me perdis dans des conjectures que j'étais forcé de substituer aux lumières insuffisantes de mon art. Je m'arrêtai à l'idée d'étudier les incidents dans les individus qui approchaient la malade de plus près.

« Je remarquai enfin que la mort paraissait avoir frappé sa victime lorsque son mari s'éloignait d'elle. Elle revenait à la vie dès qu'il rentrait, et surtout quand il approchait de son lit avec le sentiment de pitié bienveillante, cette force de volonté qui constituent essentiellement le magnétisme. Je m'attachai, sans relâche, à suivre ma première observation, et je m'aperçus que les effets étaient constamment les mêmes, soit que M. Zimmerman sortît, soit qu'il rentrât.

« Si les raisons que j'ai rapportées plus haut ne l'eussent obligé de cesser son traitement magnétique, il eût très-probablement prolongé l'existence de sa femme; il n'est pas même démontré pour moi qu'il eût été impossible de la ramener à la vie. Quoi qu'il en soit, il est constant que la force de l'action magnétique s'est soutenue longtemps après que M. Zimmerman en a cessé l'application.

« Je lui communiquai mes observations; il voulut en reconnaître la réalité. Il fit plusieurs essais qui amenèrent toujours les mêmes résultats. Fort des espérances que lui donnait la conviction de son pouvoir, il voulut reprendre la pratique du magnétisme avez zèle, avec persévérance; le magnétisme aide la nature, et la nature ne pouvait plus rien pour sa femme. Je lui représentai que ses soins et ses efforts seraient désormais inutiles, et qu'il y aurait de la cruauté à prolonger cette lutte douloureuse entre la vie et la mort. Je le suppliai de terminer une agonie qui n'avait que trop duré, et le déterminai à sortir de la chambre.

« Peu de minutes après qu'il se fut éloigné de sa femme, ses yeux mourants se fermèrent de nouveau, la respiration s'éteignit sans retour, et bientôt il ne resta dans nos mains qu'un cadavre inanimé.

« Nasse. »

« Parmi les guérisons opérées par le docteur Desprez, de Paris, il en est une dont le souvenir mérite d'être conservé : c'est celle de sa femme. A la suite d'une couche, elle éprouva des accidents très-graves contre lesquels tous les secours furent inutiles. La malade perdit ses forces; et, sentant sa fin approcher, elle adressa à son mari un dernier adieu,

puis resta privée de sentiment. Ses confrères et ses amis, la croyant morte, voulurent arracher M. Desprez de l'appartement; mais, retenu par je ne sais quelle espérance, il s'y refusa, et les supplia de le laisser seul avec elle. Dès qu'ils furent sortis, il la prit dans ses bras, la pressa sur son cœur, et chercha à la ranimer de sa propre vie... Au bout de vingt minutes, elle pousse un profond soupir, ouvre les yeux, le reconnaît et retrouve la parole!... Quelques jours après elle était rendue à la santé.»

M. le marquis de Saint-M... dut la vie de son fils unique à une pratique semblable. Lorsque la science lui eut dit: « Il n'y a plus d'espoir, consolez-vous d'une perte aussi grande, votre fils devait succomber, etc., etc., » il s'enferma seul avec lui, le réchauffa, le pénétra de sa propre vie, ne le quitta plus enfin que lorsque les signes manifestes d'une vitalité nouvelle se manifestèrent. Il conserva son fils! La médecine le laissait périr. Une volonté forte, un désir passionné le rendirent à la vie. Heureux père! que ton sort est digne d'envie!

SOURDS-MUETS.

> Croire tout découvert est une erreur profonde:
> C'est prendre l'horizon pour les bornes du monde.

Quelle est cette puissance qui lutte, dans certains cas, avec la nature? Jusqu'où peut-elle exercer son pouvoir? A-t-elle une limite? Est-il sage, est-il prudent de pousser loin ses investigations, et doit-on écouter les avis des esprits timorés?

« Vous anticipez sur les décrets de Dieu, vous « dit-on; laissez ses ouvrages, seraient-ils imparfaits? C'est outrager la Divinité que de sonder ses « décrets; ce qu'elle a caché ne doit point être dé« couvert; il y a de l'impiété, même en ne cher« chant qu'à l'imiter. »

L'antiquité punissait souvent de mort l'audacieux qui étudiait les causes des phénomènes les plus vulgaires, et dans tous les temps on a signalé comme impie et sacrilége celui qui voulait *trop*

savoir. Galilée fut contraint de se mettre à genoux pour avoir dit que la terre tournait.

Devons-nous écouter les avis des prudents, c'est-à-dire de ceux qui, n'ayant le talent de rien découvrir, ont pourtant souvent le pouvoir de vous punir de ce qu'ils appellent vos témérités ?

Ah ! laissez-nous vous enrichir de quelques nouveaux faits. Songez que ce sont les hommes que l'on appelait *fous* qui découvrirent tout ce qui aujourd'hui fait la gloire de la science. Dieu ne peut se fâcher contre sa créature lorsqu'elle cherche par des pensées profondes à s'initier à lui; il ne peut punir l'homme qui, plein de pitié pour ses frères, force son génie à trouver les moyens de soulager leurs peines et leurs misères.

Chaque jour vous dites : La science est arrivée à ses dernières limites, et chaque lendemain la barrière se trouve franchie. Est-ce pour punir les audacieux que Dieu les livre en holocauste à la foule des sots? Veut-il que pendant quelque temps le rire et les sarcasmes des savants empoisonnent leur âme? Est-ce une expiation, ou Dieu veut-il que le triomphe soit acheté cher, et que des larmes amères succèdent rapidement aux plus douces émotions?

Que la volonté de Dieu soit faite! Qui sait si,

sans cela, l'homme conserverait sa raison? Ces contrariétés viennent souvent à propos pour diminuer l'exaltation des forces vitales et rappeler l'âme aux besoins du corps. Peut-être est-il nécessaire que le souffle glacé de l'égoïsme et de l'ignorance éteigne en partie ce feu qui consume le cœur.

« Si j'avais la main pleine de vérités, disait Fontenelle, je me garderais bien de l'ouvrir! » Ainsi parle l'esprit froid et sans charité pour les hommes. Ceux qui pensent comme Fontenelle jouissent en paix, sont heureux, mais je ne voudrais pas de leur joie, et leur précepte me fait horreur. Les arbres les plus agités par les vents sont aussi ceux qui poussent les plus profondes racines ; ainsi, de même, aux tourments de l'âme succède une sérénité qui donne la force de défier la fortune; l'homme, fier de sa conquête, s'écrie alors comme Plaute : *Je suis dans le poste où Dieu m'a placé*. C'est donc un bien que la souffrance morale, et les hommes qui poursuivent de leurs clameurs l'être privilégié de la nature travaillent à le rendre plus parfait.

LES SOURDS-MUETS

PEUVENT ENTENDRE ET APPRENDRE A PARLER.

Les belles choses sont difficiles.
PLATON.

La nature a-t-elle voulu qu'il y eût des êtres qui fussent à jamais condamnés à souffrir ? Je n'en sais rien. Mais, un jour, en voyant un sourd-muet plein de jeunesse et d'intelligence, je le considérai fort longtemps; mon cœur fut ému. La science, dans ce cas, est donc impuissante? me disais-je. Tous les efforts humains ont été tentés; il ne reste plus aucun espoir. Chercher aujourd'hui à guérir cette infirmité cruelle est un désir noble, sans doute, mais inconsidéré; ainsi ont dit les savants, ainsi a répété la foule. Mon cœur battait plus fort; une pensée me vint : j'éprouvai une sorte d'attraction plus forte que ma raison, et je fus entraîné vers l'être

intéressant que j'avais devant moi, et qui, calme, immobile, semblait indifférent à son propre malheur.

Je le fis asseoir, et, sans qu'il sût rien du magnétisme, il tomba bientôt dans un doux sommeil. Je lui prononçai alors, à trois ou quatre pouces de l'oreille, mon nom par syllabes : Du-po-tet. Il répéta les trois syllabes avec une intonation et une accentuation parfaites : A-dol-phe (c'était son som) fut répété aussi distinctement. Sa mère était là. Emue, comme je l'étais moi-même, nous nous regardions sans nous adresser la parole; son étonnement était le mien; sa surprise, je la partageais. Mais toute espérance s'évanouit bientôt : éveillé, il n'entendait plus. Je lui prononçai les mêmes mots avec la même voix; il souffla sans produire de sons.

Que venais-je donc de produire? Je n'en savais rien encore, mais cela m'avait donné la fièvre. J'essayai de l'endormir le lendemain; je ne pus y parvenir; une troisième fois je n'obtins pas plus de succès. Enfin, il repartit pour l'école de Toulouse, dont il était un des élèves les plus distingués.

Une découverte ne se fait pas tout d'abord; la pensée entrevoit la possibilité d'une chose, on exécute une ébauche; l'esprit n'est pas satisfait, il y a des imperfections, vous vous désespérez. Attendez,

l'âme travaille pour vous ; au moment où vous ne serez plus sous l'empire de la pensée qui s'était emparée de vos facultés, vous serez saisi de nouveau par une préoccupation plus violente, vous renouvellerez vos essais ; il y aura des imperfections, mais vous marchez au but pourtant, et enfin le jour arrive où le doute n'est plus possible ; le problème est résolu : vous avez réussi.

Dijon, berceau de mes pères, c'est là qu'il m'était réservé un bonheur nouveau, c'est là que Dieu récompensa mes efforts ; pouvait-il mieux choisir le lieu? Pouvait-il me faire entendre plus clairement combien ma persévérance lui était agréable ?

Mes chers élèves et amis de Dijon, de Gray et de Vesoul, vous qui avez été témoins des faits merveilleux que je vais citer, je vous adjure de me démentir si j'exagère en rien mes récits. C'est vous qui ameniez les sourds-muets à nos expériences : je n'en connaissais pas un seul, et c'est encore vous qui, de mille manières, constatiez l'audition que j'avais su leur donner. C'est vous qui m'aidiez à enseigner les premiers mots de notre langage à ces infortunés. Je n'ai, croyez-le, oublié ni vos noms ni votre souvenir. Je doutais encore, lorsque tant de faits avaient porté chez vous la conviction ; il

me fallait chaque jour un sujet nouveau pour que, lui donnant la faculté d'entendre, je crusse avoir bien réellement découvert le moyen de réveiller la sensibilité d'un organe que des maladies avaient paralysé, ou bien que par impuissance la nature avait laissé endormi.

Non, le principe qui entend n'est pas l'organe ; celui-ci est nécessaire, sans doute, mais chercher à guérir cette infirmité par des perforations de tympan, des sétons, des vésicatoires, et toute cette série de remèdes excitants dont on n'a jamais retiré aucun avantage, persister dans leur emploi, n'est plus qu'une barbarie froidement calculée ; car l'Académie a constaté *que la médecine jamais n'avait produit un seul cas de guérison.*

Cependant mes sourds-muets entendaient, et aucun remède ne leur avait été donné ; par quel moyen donc recouvraient-ils ou acquéraient-ils la faculté auditive? Comment dévoiler ce mystère, afin que, connu, il puisse servir à d'autres pour opérer les mêmes merveilles? Jésus avait dit : *Crois,* mais la croyance si nécessaire n'est utile cependant que pour trouver *la force ;* les facultés de l'âme ont besoin de quelque chose de physique, il leur faut des instruments pour se manifester, car elles n'agissent pas seulement sur l'esprit, mais sur la

matière, et ici on voit naître des phénomènes physiques et physiologiques; le travail est sensible, l'oreille douloureuse, une partie du cerveau souffre également; la gorge, les mâchoires et les *bras* participent au malaise passager qui naît dans l'organisation; la langue surtout devient froide, tandis que tous les organes susmentionnés sont chauds et quelquefois tuméfiés; les oreilles suintent et laissent échapper des vapeurs d'une odeur fétide; les yeux deviennent brillants, et bientôt commence le plus curieux travail de l'intelligence du sourd-muet.

J'ai cherché des philosophes pour examiner ces faits, je n'en ai trouvé aucun; des savants pour les expliquer, ils ne sont pas venus; des philanthropes pour les généraliser dans l'intérêt de l'humanité; je dois avouer que, s'il en existe, j'ignore où ils sont. Seul au milieu d'un grand nombre d'hommes, bons et éclairés sans doute, mais avides de phénomènes curieux, je n'avais ni le temps ni la faculté de me livrer à l'étude de ma découverte; occupé de produire vite, mes forces s'usaient par les émotions et le travail.

Dijon, 8 mai 1840.

Thérèse Estivatet, âgée de trente-quatre ans, fut

la première sourde-muette qui recouvra l'ouïe. Je puis dire qu'elle entendait trop; car le moindre bruit, le son le plus léger ébranlait son organisation au point de la faire beaucoup souffrir. Sa voix, qu'elle n'avait jamais entendue, avait produit sur elle des émotions que l'on ne peut décrire; elle passait les jours à crier, chanter, imiter les paroles et les chants qu'elle entendait, les cris des animaux, les aboiements d'un chien, le son d'une cloche, etc., etc. Elle cherchait à tout reproduire, et son étonnement de ne pas être comprise lorsqu'elle parlait était aussi grand que celui qu'elle causait aux curieux qui l'excitaient à parler.

Henry (de Fontaine-Française), jeune homme de dix-huit ans, élevé à l'école de Besançon, ne recouvra la sensibilité que d'une seule oreille, mais il percevait néanmoins tous les sons avec une justesse d'audition remarquable.

Antoine Besancenot (de Chargey), sourd-muet de naissance, âgé de sept ans, entendait si bien qu'on eût pu croire qu'il n'avait jamais été sourd.

Quinze autres, aussi heureux que ce dernier, reçurent de mes mains ce don si merveilleux. Trois ou quatre n'éprouvèrent qu'une légère modification dans leur état. C'était, dans ce cas, par l'*épigastre* qu'ils percevaient les sons. C'étaeint ceux sur

qui la science avait pesé de tout son poids; martyrs de l'art, ils avaient eu le tympan perforé ou le conduit auditif altéré par des substances corrosives.

Qui dira ce qu'il y avait d'instructif pour la philosophie dans ces moments où l'organe nouveau fonctionnait pour la première fois, où nous entendions des voix d'enfant au berceau sortir de poitrines complétement développées, où le besoin qu'avait leur intelligence de faire comprendre plus qu'on ne peut exprimer donnait à leur physionomie un caractère nouveau et surnaturel?

Les muscles qui servent à la voix n'étaient pas ceux qu'ils employaient pour articuler des sons dans leur état de surdi-mutité, et, plusieurs ne pouvant comprendre comment une faculté naissante, qui leur donnait tant de douleurs et de peines, pouvait être enviée et tant recherchée, refusaient obstinément de faire des efforts pour parler, et se bouchaient les oreilles.

Tout à l'heure l'Académie des Sciences, sur la proposition de trois de ses membres, dira que j'ai menti en lui annonçant ces faits; elle rejettera l'examen d'un sourd-muet parfaitement guéri (Antoine Besancenot), et les pièces constatant son infirmité, signées de vingt notables et de tout le con-

seil municipal. Il faudra justifier à ses yeux, sur des sourds-muets de l'institution de Paris, la découverte dont je me vante. On refusera d'abord de constater *par écrit* leur état; puis enfin, on consentira à me donner cette pièce qui dira :

« Monsieur,

« Conformément à votre désir, la commission que j'ai l'honneur de présider met à votre disposition trois jeunes sourds-muets *de naissance;* LEUR INFIRMITÉ EST COMPLÈTE; *ils sont insensibles* A TOUTE ESPÈCE *de bruit*. Ce sont les nommés Lemarie, âgé de quinze ans; Jérôme, âgé de dix-neuf ans, et Rigault, âgé de dix-huit ans. Ils appartiennent tous trois à l'Institution royale des Sourds-Muets, où vous devez vous rendre pour leur appliquer, s'il y a lieu, vos procédés curatifs.

« *Signé* MAGENDIE. »

1er mars 1841.

Puis, lorsque le rapport se fera, on dira que *ces sourds-muets entendaient avant mes expériences, qu'ils parlaient même;* on assurera qu'ils n'avaient acquis qu'une légère nuance d'audition qu'ils perdirent de suite; on affirmera que j'ai abandonné leur traitement, moi qui ai sollicité vainement qu'on me les envoyât chaque jour, les jugeant assez avancés en audition pour leur ap-

prendre à parler, bien qu'ils n'eussent été que quinze jours entre mes mains, et qu'ils eussent par conséquent reçu chacun, en tout, seulement trois ou quatre heures de mes soins.

Tandis que j'attendais, avec confiance, le résultat de mes démarches faites auprès du ministre, pour avoir ces sourds-muets chez moi, un rapport se lisait à l'Académie, où la vérité était dénaturée, la surdi-mutité déclarée *incurable*, et moi, pour prix de mes généreux efforts, j'étais flétri.

L'audition avait été constatée devant moi par ces messieurs; ils étaient convenus du changement heureux qui s'était opéré chez ces sourds-muets. Un de leurs professeurs avoua hautement ce changement devant les commissaires. Qu'importe?

L'Académie avait jugé, dans un temps, que le magnétisme n'existait pas; elle ne peut aujourd'hui admettre un de ses effets sans se donner un démenti. Elle en a reçu tant déjà!

En faisant cette démarche auprès de l'Académie, j'avais obéi aux conseils d'hommes éclairés, qui avaient vu les résultats que j'obtenais chaque jour; en ne la faisant point, j'eusse été coupable à leurs yeux. Je leur disais pourtant : Choisiriez-vous pour juges des hommes qui seraient lésés par le gain de votre procès? Est-il prudent que celui

qui fait plus aille chercher le suffrage de ceux qui font moins?

Ils doivent en être aux regrets maintenant.

Je les remercie cependant comme si j'avais triomphé; il faut à certains hommes toutes les amertumes, et je suis du nombre de ces privilégiés. Pour qu'un homme se dise éclairé, il faut qu'il approche au moins une fois des *immortels*, et cette faveur je l'ai reçue.

Oui, répétons-le donc, le plus grand nombre des sourds-muets peut rentrer dans la vie habituelle, ayant le sens qui nous distingue d'eux. Mais c'est un travail que ne fera pas *la science;* il lui faut des instruments ou des remèdes; elle n'imagine rien au delà, et aujourd'hui Jésus, s'il revenait, ne serait, *selon elle,* qu'un charlatan; ses miracles, des impostures; ceux qui se diraient guéris, des niais ou des fripons. Tel est le progrès de l'intelligence académique.

Fais ton fait, comme le dit Montaigne. Produis sans écouter aucun conseil, crains que le contact des *savants* ne vienne refroidir la chaleur de ton âme et diminuer ton pouvoir. L'humidité introduite près d'une machine électrique rend douteuses sa force et sa puissance. En tout semblable, lorsqu'il s'agit d'œuvres morales, chacun de ceux qui

t'approcheront agiront sur toi, sans que tu t'en aperçoives. Sans doute, leur rire, leur sarcasme, leurs faux maintiens, tout viendra altérer ta nature. Tu as besoin, pour réussir, d'être *toujours toi-même*, et tu ne le seras plus. Rappelle-toi que, pour des œuvres moindres, mais qui dépendaient pourtant aussi d'une certaine disposition du système nerveux, Bleton et cent autres, en dernier lieu, ces deux jeunes Grecques dont nous allons citer l'histoire, virent cesser leur étonnante faculté à l'approche d'hommes qui ne pouvaient être montés au même ton. C'est une lumière placée près de certains gaz qui ont la propriété de l'éteindre; c'est le brillant d'un métal pur qui se ternit en demeurant un instant dans certains lieux.

Moi-même j'ai senti qu'il s'était opéré une modification dans mon être, et que, plus encore, les œuvres de mes mains et de mon intelligence avaient perdu de leur grandeur. Mais aussi l'irritation de mon esprit, la colère peut-être, causée par un déni de justice, tout, à mon insu, m'avait rabaissé à la hauteur de mes *illustres* juges. Plus encore, mes œuvres commencées, je ne pus les achever, et je subis, malgré moi, et bien douloureusement, les conséquences d'une première faute, celle d'avoir écouté, contre mon sentiment, des hommes qui,

sans rien produire de ce que je faisais, savaient pourtant colorer leurs conseils et leur donner une sorte de justesse.

Rappelle-toi enfin que, si un guide trompeur te conduit à l'Académie, rappelle-toi que *ceux qui distribuent les prix de vertu ne sont pas tenus d'en avoir*, et que, dans ce lieu tant honoré, jamais une vérité de quelque importance n'a été reçue sans un long combat.

FORCES

MAGNÉTIQUES ATTRACTIVES.

> **Voulez-vous apprendre aux hommes à aborder la terre difficile de la vérité : tout le monde a peur, personne ne vous aide ; à peine si quelques-uns peuvent vous comprendre.**
>
> **FULTON.**

C'est cette force employée pour chasser les *diables en possession des corps humains*, c'est elle dont se servit saint Paul contre Ananias, d'une manière si terrible ; c'est cette puissance connue des Gymnosophistes, d'Apollonius de Thyane et de tous les faiseurs de miracles ; c'est enfin ce magnétisme humain lancé par la volonté, qui anéantit la résistance qu'on lui oppose. Car le corps vivant obéit, ici, comme le ferait une paillette de fer à l'aimant qui l'attire.

Quel grand mystère est ici près de se dévoiler ! !

Mais quel est celui qui osera le révéler au mon-

de? Il est une limite où l'homme doit s'arrêter un instant dans la recherche de la vérité. En abordant un pays nouveau, il faut apprendre à distinguer les productions du sol; il faut rechercher avec soin celles qui peuvent servir de pâture et celles qui peuvent donner la mort. Le temps est nécessaire pour que les hommes soient préparés à jouir de nouvelles lumières.

Prenez garde, novateurs! les *sages* du XIX[e] siècle vont vous traiter de fous, et *leur haute raison* saura bien trouver des arguments pour contredire vos assertions. Heureusement les temps sont changés : si la persécution vous atteint comme Galilée, comme lui vous ne serez pas contraint de vous mettre à genoux; ainsi que Socrate, vous ne mourrez point par la ciguë; plus heureux que Jésus, vous ne serez point mis en croix par nos modernes *Juifs*. Qu'importe, après tout, la nature des chagrins qui vous sont réservés? Cette vie est si rapide, les ennuis qui l'accompagnent si nombreux, que peu d'entre vous, sans doute, désirent rester sur la scène du monde. Courage donc, attaquez, dévoilez, et, si la mort vous surprend, qu'elle soit naturelle ou forcée, elle sera toujours glorieuse Songez qu'il n'existe pas au monde une vérité plus importante, plus merveilleuse que la vôtre; elle ne

me laisse, à moi, ni trève ni repos. J'essuie, en ce moment, la boue qu'un académicien vient de me jeter à la face, et je suis moins touché de cet outrage que de l'indifférence de ses tristes collègues.

Nous ne mentionnerons pas tous les phénomènes qui naissent, et dont la plupart sont décrits ailleurs, mais seulement ceux qui nous ont, à nous, paru nouveaux, et qui semblent n'avoir pas été observés par d'autres, excepté depuis que nous les avons produits en public.

Ne perdez pas de vue ce que j'ai dit ailleurs, que cette vapeur infuse avait, outre ses propriétés physiques, des propriétés plus merveilleuses encore : celles de transmettre dans un autre corps, comme dans le vôtre propre, les déterminations de votre volonté, vos désirs et vos exigences.

Vous qui avez été témoins, dans vingt lieux différents, des effets surprenants d'attraction, n'apercevez-vous pas cette tension des muscles, tiraillés dans un sens opposé à leur fonction normale, cet œil fixe dirigé sur moi, et cette figure où se peint une sorte d'angoisse, impossible à rendre dans un écrit? Je n'exécute pas un mouvement qu'il ne soit senti par cet autre moi-même; en vain on voudrait nous séparer: les liens invisibles qui nous attachent l'un à l'autre ne connaissent point de force con-

traire. Et si vous, étrangers à l'émotion que j'éprouve et que je communique, vous approchez et pénétrez dans ce cercle magique, entraîné bientôt, vous viendrez dans ma direction, vous sentirez vos membres s'envahir, et les courants du fluide magnétique, en montant à votre cerveau, vont y détruire ou y changer vos déterminations premières sans que vous soyez maître de lutter contre cette invasion. Ce n'est que la faiblesse ou l'épuisement de mon être qui fait cesser ces terribles phénomènes et vous rend votre liberté; ce n'est dans d'autres cas que mon consentement qui peut vous laisser retrouver votre état primitif.

Ne faites plus parade de vos forces, hommes vains et orgueilleux, car c'est une vanité de croire qu'elles peuvent toujours être à votre disposition. Ici, ce n'est pas l'adresse ou la ruse qui peut les annihiler, mais l'emploi d'une puissance supérieure à la vôtre, quoiqu'elle parte d'un être physiquement faible et que vous pourriez briser dans une autre circonstance.

Dès l'instant que l'action magnétique a dominé en quoi que ce soit le magnétisé, le magnétiseur peut, en s'éloignant lentement et par degrés, le faire venir dans sa direction, le faire incliner à droite, à gauche, en arrière, en avant, et enfin le

faire tomber comme une masse inerte. Ce n'est pas tout. Cette puissance peut être graduée de telle sorte que ce mouvement d'attraction s'opère lentement ou par une impulsion dont la rapidité dépassera les prévisions de celui qui opère; si celui-ci se met à courir, il sera suivi avec la même vitesse par le magnétisé. Mais la différence est très-grande entre les deux êtres; l'attiré présente beaucoup de roideur des membres; cependant il marche: ses yeux sont hagards, et ses traits immobiles donnent à la face la plus singulière expression.

Interrogé, il vous dira qu'il lui était impossible de résister plus d'un instant, qu'il sentait en lui quelque chose qui le *remuait* et *le poussait* à obéir. Il ne voyait rien, si ce n'est la personne qui l'attirait; il eût passé sur le corps de ceux qui lui auraient barré le passage; et nous avons vu, dans nos expériences de l'Athénée de Paris, de Besançon, de Nancy et de Metz, de Londres et de Saint-Pétersbourg, un groupe de huit ou dix personnes serré dans un espace étroit, et opposant la plus grande résistance, être impuissant pour empêcher le magnétisé d'avancer.

Il n'est pas nécessaire, pour obtenir un semblable phénomène, d'être vu par celui qui est attiré; on obtient de même ce résultat en lui fai-

sant tourner le dos, et en le tournant soi-même. Chose singulière dans ce cas, il avance à reculons et son dos vient toucher le vôtre, à tel point que, si vous vous inclinez, il s'inclinera avec vous. Une muraille ne diminuera en rien la possibilité de cette attraction ; le magnétisé viendra dans la direction où vous êtes ; il se heurtera contre l'obstacle qui vous sépare et oscillera comme une aiguille qui *sent* le fer aimanté et cherche à s'en approcher.

Si vous exercez cette attraction sur plusieurs personnes ensemble, l'effet est aussi prompt ; seulement il varie dans ses résultats. Placés sur une ligne droite, ceux que vous attirerez ne la quitteront pas, mais les plus sensibles marchent plus vite au but et renversent les autres.

Si vous les placez tous en un cercle dont vous occupez le centre, ils gravitent vers vous avec plus ou moins de promptitude, et, parvenus près de vous, ils cherchent encore à s'en rapprocher, comme s'ils devaient être soudés à votre chair.

Dirigeant votre force vers une seule partie, elle acquiert parfois une dureté et une insensibilité sans égales ; les doigts, par exemple, si vous avez agi sur un seul membre, se courbent, se plient, et les ongles entrent dans la chair ; si dans cette main

vous mettez une autre main ou un corps étranger, il est serré comme dans un étau, et cette pression, qui dure autant que vous le voulez, est toujours au même degré. Semblable à celle que produirait un pas de vis, on la sent augmenter au fur et à mesure que la saturation du membre a lieu. C'est dans cet état, appelé catalepsie magnétique, qu'on a pu couper un membre et faire d'autres opérations chirurgicales sans occasionner la moindre douleur.

On peut aussi roidir tout le corps, et ceux qui sont ainsi magnétisés ressemblent à des êtres privés de la vie. Couchés, on peut les lever par une extrémité sans que le corps fléchisse en rien; mis sur les pieds, ils tomberont tout d'une pièce, sans pouvoir se servir de leurs mains pour diminuer les accidents de leur chute. Cependant ils sont parfaitement éveillés, la plupart conservent leur jugement; ils ont la faculté d'analyse et n'éprouvent qu'une gêne légère; revenus à l'état habituel, ils ne s'opposent presque jamais à une seconde, à une troisième épreuve.

Ces expériences ont été faites par moi un grand nombre de fois; j'étais forcé, malgré ma répugnance, de les répéter souvent; car ceux qui ne les avaient point vu faire sur leurs amis ou sur eux-

mêmes me proposaient des défis que, dans l'intérêt de la propagation du magnétisme, j'étais forcé d'accepter.

Que les hommes sont vains et sots! N'ai-je pas vu des gens qui, après ces récits, rejetaient tout ce que des hommes sincères leur racontaient de ces prodiges produits sur eux-mêmes? N'ai-je pas été défié avec des termes insolents et provocateurs? Et lorsque, résistant à ces propos insensés, je voyais attribuer à d'autres causes qu'à ma modération mon refus d'agir, j'étais enfin forcé de défendre la vérité avec les armes que Dieu m'a données.

Sans doute alors je n'étais plus pacifique; c'était un *duel* véritable, car cette lutte offrait pour les deux champions des dangers trop réels. Prenant mon parti d'une chose aussi grave, ma résolution était terrible, car je me disais : « Tout à l'heure j'aurai cessé de vivre ou cet homme obéira. » Il ne se doutait pas de la situation de mon esprit; il ne savait pas quelle violence je me faisais et à quelle torture je mettais mon âme. Enfin, je voyais mon fanfaron inquiet, je le voyais s'avancer pâle et tremblant; mes yeux fixés sur les siens l'avertissaient de l'état de mon esprit; il sentait que son premier pas serait suivi d'un second, et que

dans un instant j'allais être maître de sa vie. Lorsque mon triomphe était devenu certain, la pitié me prenait; je ne voyais plus devant moi un *homme*, mais un enfant; ma colère se changeait en gaîté, et, après avoir fait incliner jusqu'à terre mon antagoniste, je lui rendais la liberté. Ce jeu cruel ne le devenait que pour moi, puisque je pardonnais et qu'il me restait une fatigue extrême; je faisais, il est vrai, des défenseurs dévoués, mais j'enseignais une fatale route; ceux qui vont la suivre n'auront pas le même caractère de modération, et les insensés ne manqueront pas.

Un autre ordre de faits non moins curieux se produit lorsque l'esprit du magnétiseur est exalté par des discussions qui développent en lui une surexcitation nerveuse; cet état devient contagieux; il veut convaincre, il le peut; sa croyance se communique alors comme sa colère, il lui est facile d'agir sur le corps et sur l'âme, et tout obéit aux impulsions rapides de sa volonté.

Jamais le magnétiseur froid ne produira des phénomènes de cette nature; jamais, non plus, l'artiste ne sera inspiré s'il n'a senti cette fièvre, et les spectateurs resteront glacés devant l'acteur qui ne sait pas inoculer les passions dont on a doué son héros; mais aussi l'erreur, dans ce pré-

mier cas, exerce autant d'empire que la vérité [1]; le trouble de la raison pénètre dans le cerveau d'autrui comme *les émissions* d'idées les plus sublimes.

Vous vous êtes donc trompés, disciples de Fourier et de Saint-Simon, en voulant satisfaire tous les appétits de l'homme. Croyez-moi, vous en feriez une brute semblable aux plus vils des animaux; car, pour que l'homme soit supérieur à lui-même, il lui faut la lutte, les combats, la douleur, les chagrins et les privations; car c'est au prix de la souffrance qu'il *sait* et *connaît*, c'est en torturant son âme qu'il en fait jaillir les pensées créatrices de ses chefs-d'œuvre.

Le vulgaire ne comprend pas d'abord les hommes supérieurs. Le peuple poursuivait le Dante dans les rues de Florence en criant: *C'est le diable, c'est le fou*. Puis, lorsque ce fou sublime fut éteint, on lui rendit justice et on voulut bien le réhabiliter.

Les hommes, en général, ne demandent pas qu'on les instruise; ce qu'ils veulent avant tout, ce sont des choses qui les divertissent. Aussi ai-je été obligé, pour répandre la découverte de Mesmer, de faire quelquefois des espèces de tours de

[1] C'est Mahomet et son ignorance qui établirent la secte la plus nombreuse qu'il y ait eué sur la terre.

force; en forçant la nature, en la violentant, j'obtenais des résultats qui auraient dû repousser : ils attiraient; et, loin qu'on me criât d'arrêter, on me disait de poursuivre, et lorsque des convulsions étaient la suite de mes expériences forcées, mes auditeurs étaient extrêmement satisfaits.

Quelquefois cependant je les ai remplis d'effroi; mais c'est dans quelques circonstances où toutes les faiblesses de quelques-uns étaient divulguées par le somnambule, ou bien lorsque, saisissant l'à-propos, je faisais, par une espèce d'évocation, apparaître au dormeur les événements malheureux qui l'attendaient dans le cours de sa vie. Il me souvient qu'un jour, entouré de beaucoup d'élèves, l'un d'entre eux s'étant endormi près d'un magnétisé, je m'avançai près de lui, et lui demandai s'il était malade; il se recueillit un instant et répondit qu'il l'était. « Guérirez-vous? » lui dis-je. Sa réponse fut instantanée : « *Non*. — Quand mourrez-vous? — *Dans trois ans*. » Le désespoir s'était emparé de lui; sa figure était décomposée, et l'accentuation de sa parole, sombre et caverneuse, avait glacé tout le monde. Éveillé aussitôt, la surprise de tous fut extrême, car il ne se rappelait aucun de ses aveux; il ne savait même pas qu'il eût dormi. Qui le croirait? A peine sorti du lieu de nos séances,

la discrétion que j'avais recommandée ne fut point observée, et on lui répéta mot pour mot ses terribles aveux. Heureusement il nia qu'il eût dormi et crut qu'on lui faisait un conte. Déjà deux ans se sont écoulés, et je suis certain qu'il approche de sa fin.

Oui, il existe une force merveilleuse, rayon de la puissance et de la lumière divines; cette force, versée en nous avec une libéralité que nous avons méconnue, nous agite et nous maîtrise à chaque instant, sans que jamais la science actuelle daigne la reconnaître et en faire usage. Elle s'échappe de nos yeux par torrents, elle enveloppe la surface de notre corps, et chaque mouvement que nous exécutons en lance au loin des flots précipités. Notre pensée la porte dans autrui, et deux corps organisés ne se sont jamais approchés sans s'en pénétrer mutuellement.

De là les attractions et les répulsions, les sympathies et les antipathies; de là enfin ces passions subites qu'un regard a fait naître et qui survivent quelquefois jusqu'au delà du trépas.

La découverte du magnétisme devrait être le sujet d'un enseignement public où seraient exposés ses avantages et ses inconvénients. Il devrait sortir de cette chaire des principes de morale et de con-

servation. L'amour du bien public, qui devient plus rare aujourd'hui, pourrait être réédifié. Les hommes seraient de cette manière rappelés aux vrais préceptes de l'Évangile, car le sens caché des Écritures pourrait maintenant être dévoilé. On purifierait la médecine et on assurerait sa marche si vacillante et si incertaine. On prouverait enfin l'existence en nous d'une force qui ne peut périr avec le corps, et bientôt la crainte d'un châtiment éternel et terrible, suite des mauvaises actions, empêcherait ce débordement de crimes et d'assassinats.

Mais rien ne sera fait, car ce n'est pas le gouvernement qui dirige; il est traîné à la remorque des mauvaises passions. Il a bien à songer à la conservation des hommes et des doctrines qui doivent contribuer à leur bonheur! Il faut d'abord qu'il s'occupe de sa propre conservation, et, on doit l'avouer, il a beaucoup à faire. Que lui importent les principes moraux? En voyant ce qui l'entoure, il doute de leur existence. Il n'a pas le loisir de s'enquérir d'ailleurs d'une vérité; il partage l'erreur des hommes et laisse à d'autres temps le soin de les moraliser, de les guérir et de les éclairer.

Je vous le dis, à vous tous qui lirez cet écrit : n'écoutez pas vos savants, vos médecins, qui vous

diront, avec le sourire de la moquerie : Le magnétisme n'existe pas ; il ne peut, par conséquent, ni faire le bien ni faire le mal. C'est un jugement venant de gens peu éclairés, car le magnétisme est la force la plus réelle qu'il y ait au monde ; on peut produire par son emploi le bien ou le mal ; il n'est nécessaire d'aucun instrument pour agir : la pensée même peut suffire, et parfois des résultats prodigieux sont obtenus en quelques secondes.

Cette propriété d'attraction a lieu quelquefois sur des choses inanimées. En voici la preuve dans ce qui suit.

On lit dans le *Sémaphore* de Marseille, août 1839.

« Nous avons déjà rendu compte, sur la foi des journaux de Smyrne, des phénomènes extraordinaires qui se manifestent entre deux jeunes filles grecques, sans qu'on sache bien précisément dans quel ordre de faits naturels on doive les ranger. Lorsqu'elles sont placées à peu de distance l'une de l'autre, trois pas environ, ces jeunes filles communiquent aux objets placés entre elles un mouvement rapide qui les déplace, malgré leur poids souvent considérable, et les porte violemment de l'une vers l'autre sans aucune oscillation sensible.

Ces deux demoiselles sont arrivées depuis quelques jours à Marseille ; elles ont été accueillies chez un négociant honorable de leur nation, qui a bien voulu, avant-hier, prêter son salon à des expériences dont nous avons été appelés à être témoins, en compagnie de personnes distinguées de notre ville. Au nombre de ces personnes étaient M. le docteur Cauvière, M. le docteur Rousset, M. Barthélemy, directeur du cabinet d'histoire naturelle, et M. Salze, directeur du Jardin des plantes et professeur de physique au collége royal.

« Les deux Smyrniotes, dont la plus jeune s'appelle *Despinou*, et la plus âgée *Zambellou*, étaient séparées par une table ronde, en bois de noyer, d'un diamètre d'environ six pieds.

« Nous n'entrerons aujourd'hui dans aucun détail circonstancié sur les résultats de cette épreuve ; ce qu'il nous importe, c'est d'affirmer que la table, en notre présence et au vu de tous ceux dont nous avons parlé, s'est mue de son propre mouvement à plusieurs reprises, comme si elle se fût trouvée subitement entraînée du côté de la *Zambellou* vers la *Despinou*, ce qui a toujours lieu de la sorte et ce qui avait d'abord fait croire à l'existence d'un fluide magnétique se précipitant de l'une vers l'autre, hypothèse que les expériences faites à Smyrne

avec beaucoup de soin, par le docteur Galien Clado, n'ont pourtant pas confirmée.

« En attendant de nous trouver mieux éclairés sur ces faits extraordinaires, nous ne saurions que répéter ce que nous venons de dire, savoir : que *nous avons vu plusieurs fois* cette table fort lourde se mouvoir d'elle-même, et nous ajouterons que la disposition des choses, indépendamment du caractère de la personne chez qui ont eu lieu les expériences, éloigne jusqu'à l'ombre de tout soupçon de connivence ou de charlatanisme. Mais comme nous comptons assister à d'autres épreuves, où les facultés de ces jeunes personnes se développeront sous d'autres faces encore plus curieuses, car l'extrême émotion qu'elles éprouvent en présence des étrangers a nui jusqu'ici à certaines manifestations étranges du fluide inconnu qui rayonne d'elles, etc., etc. »

C'est ici le cas de citer un autre fait d'attraction exercé par les serpents, afin de montrer que cette propriété est aussi certaine que l'action électrique de plusieurs espèces de poissons.

Extrait de la *Revue Britannique*, numéro du mois de novembre 1827.

POUVOIR ATTRIBUÉ AUX SERPENTS DE CHARMER LES ANIMAUX.

« Les croyances populaires ne sont pas toujours des erreurs sans fondement; elles reposent quelquefois, comme celles des sciences, sur des faits plus ou moins bien observés. M. Nash de Willamsburg, dans l'État de Massachusets, a eu l'occasion de voir de petits oiseaux autour d'un grand serpent noir; son récit, inséré dans le journal du professeur Silliman, est très-digne de l'attention des naturalistes, et doit trouver place dans l'histoire des serpents. « Je me promenais, dit M. Nash, à un mille de mon habitation, vers midi, au mois d'août; le gazouillement singulier de quelques oiseaux m'attira, d'autant plus que ce n'était point le cri naturel d'aucune des éspèces que je voyais réunies. Mon approche fit fuir toute la petite bande, qui alla se percher sur un saule : en même temps je vis un serpent noir qui montrait sa tête à l'entrée de sa retraite souterraine. Je soupçonnai que sa présence était la cause du bruit que j'avais en-

tendu, et je fus curieux de savoir s'il recommencerait. Je choisis mon poste pour tout observer ; à peine y étais-je établi que le serpent sortit de son trou lentement, avec une tranquillité apparente ou réelle, et les oiseaux s'en approchèrent de nouveau. Je les vis courir tout à l'entour et très-près, sauter par-dessus, si bien qu'à la fin l'animal fit quelques mouvements, soit pour se dérober à ces agaceries, soit pour en profiter et saisir un des assaillants. Je remarquai dans les oiseaux un mouvement de frayeur, mais ce ne fut qu'un moment : dès que le serpent fut en repos, toute la bande recommença ses manœuvres autour de lui ; enfin l'ennemi se glissa sous l'herbe, mais ni les cris, ni les sautillements ne cessèrent ; les oiseaux ne quittèrent point la place où le magicien semblait les retenir par un pouvoir surnaturel.

« Les mouvements de ce peuple ailé ne paraissaient nullement ceux de la peur ou de l'aversion ; on eût dit qu'il obéissait à une sorte d'attrait pour le serpent, attrait que le sentiment du danger pouvait diminuer sans le surmonter. Ce n'est pas ainsi qu'il se comporte envers d'autres ennemis, tels que les écureuils, les chouettes et une espèce encore plus malfaisante, les petits garçons dénicheurs d'oiseaux. On entend alors les cris de frayeur,

d'appel au secours, de colère, de désespoir. Autour du serpent, c'est un gazouillement qui ne paraît exprimer aucune passion violente. Je visitai soigneusement toutes les haies et tous les arbres des environs pour examiner si la sollicitude paternelle n'était pas le but des mouvements; s'il n'était pas question d'occuper l'ennemi et de le détourner des lieux où était déposé l'espoir d'une famille; mes recherches furent inutiles, il n'y avait aucun nid dans les environs. »

M. Silliman rapproche de la narration de M. Nash un fait de même nature, dont il fut témoin, ainsi qu'un ami qui l'accompagnait, et termine ainsi son récit : « Il faut donc chercher une cause naturelle à cette singulière disposition des petits oiseaux envers les serpents. Le pouvoir d'attraction exercé par le reptile réside-t-il dans ses yeux? serait-il l'effet d'une émanation? peut-on l'attribuer à des frémissements de vibration? et ces causes, si quelques-unes sont réelles, ne varient-elles pas dans les différentes espèces de serpents? Quelques espèces n'en sont-elles pas dépourvues, etc.? »

VOIX INTÉRIEURES.

PRESSENTIMENTS, VUES MYSTÉRIEUSES,

Si la vérité descendait du ciel pour vivre avec nous, il faudrait qu'elle se revêtît d'abord de l'écorce de notre stupidité, de crainte d'être prise pour folie.

« Faut-il croire aux pressentiments? Est-il des circonstances où des messagers mystérieux nous révèlent les dangers que doivent courir les êtres qui nous sont chers? Pendant le sommeil une partie de notre âme ne se détacherait-elle pas pour aller momentanément rejoindre une autre âme qui nous appelle? La pensée de ceux que nous aimons, aux heures de péril, traverserait-elle l'espace pour nous avertir, ou n'y aurait-il point, dans la préoccupation mutuelle de ceux qui s'affectionnent, cette force de sympathie qui fait la seconde vue, cette prescience, cette immatérialité qui devancent la mort?»

L'Impartial de Smyrne pose ces questions à propos d'une récente catastrophe qu'il raconte ainsi :

« M. Da..., agent consulaire de France dans une des îles de l'Archipel, voit en songe que son fils, qui se trouve à Smyrne, jeune homme de dix-sept à dix-huit ans, et donnant les plus belles espérances, y est menacé d'un grand danger. Le malheureux père se réveille en sursaut. Pendant deux jours cette idée ne cesse de le poursuivre; mais il n'y a pas un départ quelconque dont il puisse profiter au moins pour écrire, et force lui est de refouler au fond de son âme les pénibles idées qui viennent l'assaillir. Une occasion se présente enfin, et une personne qui va à Smyrne est chargée d'une lettre dans laquelle M. Da... fait part de ses craintes à ses parents, et leur recommande instamment de lui renvoyer son fils le plus tôt possible. Le voyageur débarque un matin en ville; il s'occupe d'abord de quelques affaires; puis, vers le soir, il songe à remplir son message. Il se présente en conséquence dans la maison où il doit remettre la lettre... en même temps qu'on y apprend la déplorable nouvelle que le fils de M. Da... venait de se noyer en se baignant dans la mer. Qu'on juge de la douleur, de la stupéfaction du malheureux père! Ses affreux rêves s'étaient réalisés; s'il avait pu suivre leurs inspirations, s'il avait pu rejoindre son fils, il l'aurait sauvé!... »

En songe, Dieu ouvre les oreilles des hommes et les instruit en toute discipline.

Cette voix intérieure parle sans bouche, et ce ne sont pas les oreilles qui sont chargées de l'entendre. Son langage est figuré, car ce qu'elle veut exprimer est pris dans un grand livre écrit de la main de Dieu; cet alphabet mystérieux est traduit en toi-même, ton esprit assiste à ce travail; mais, semblable à celui qui, bien éveillé, écoute une conversation rapide entre plusieurs interlocuteurs, il n'en saisit souvent qu'une partie, et ce n'est pas toujours celle qui a rapport à ses intérêts. Il interrompt quelquefois brusquement ces discussions en voulant y prendre part, trouble ainsi l'extase de l'âme et affaiblit les images qui se peignaient dans le cerveau; tout s'efface bientôt, les interlocuteurs disparaissent en laissant un vague souvenir de leur présence.

L'âme du simple à tous les regards s'ouvre, ont dit les sages; mais, par ce mot *simple*, ils figuraient non pas l'ignorant, mais l'homme modeste et attentif, celui qui, sachant, croit ne rien savoir, qui pense enfin que toute science vient de Dieu, et qu'en nous-même, lorsque nous voulons écouter, la voix de l'âme nous transmet ce qu'il nous importe de connaître.

Les grands hommes du temps se sont moqués des voix intérieures, et parce qu'ils ont vu des fous accuser ces voix de les tourmenter et de leur conseiller des choses répréhensibles, ils ont pensé que tout était folie. Grands génies, si tout à coup la vérité venait à luire sur la terre, et qu'on voulût savoir comment vous en avez été les interprètes, à coup sûr vous reconnaîtriez vous-mêmes que vous avez été les plus fous des hommes.

Si, dans un concert, un seul instrument est discordant, vous assistez à un charivari; mais si tout est d'accord et que les artistes soient bons, vous êtes rempli d'enthousiasme, et votre âme jouit longtemps encore du ravissement que vous avez su lui procurer. Chaque partie du cerveau est chargée d'une fonction; lorsqu'une se dérange, par l'effet d'une excitation causée par une mauvaise passion ou par une maladie, tout le reste se trouble, et la

confusion existe. Mais lorsque tout est sain et qu'il plaît au grand *archer* de commander ou d'exciter cette admirable organisation humaine à faire entendre ses harmonies, c'est le concert divin, et vous savez aussi bien que nous que la plupart des ouvrages qui ont illustré certains hommes ont été conçus dans une espèce de sommeil des sens, et sans la participation de cette raison qui vous donne tant d'orgueil.

Comment viennent les inspirations? votre raison est-elle le génie? Est-ce elle qui vous donnera des pensées que vous n'avez pu recevoir par les sens, puisque ce qui se fait ainsi n'existait pas et que par conséquent vous n'avez pu le connaître? Je sais bien que vous étouffez à chaque instant ces voix intérieures; vous méprisez les avis qui vous viennent de la sorte parce qu'ils sont souvent incompréhensibles pour cette fausse raison que vous avez fait prédominer sur la véritable intelligence, mais toute l'antiquité est contre vous.

Qu'est-ce qui vous tourmente à la veille d'un grand danger (1)? Vous ne le savez plus. On tient

« [1] J'avoue, dit Marguerite de Valois dans ses Mémoires, n'avoir jamais été proche de quelques signalés accidents, ou sinistres ou heureux, que je n'en aie eu quelque advertissement ou en songes ou autrement, et puis bien dire ce vers :

« De mon bien, de mon mal, mon esprit m'est oracle. »

peu compte de ces avertissements, comme on méprise la conscience et la vertu, et l'homme accuse encore la nature de sa perte, elle qui a tout fait pour conserver son ouvrage, l'ennoblir en le marquant de son sceau divin.

L'extase, le ravissement ne peuvent être le produit de vos arts ni de vos sciences; vous savez parfaitement déterminer l'ivresse ou quelque chose qui lui ressemble en jetant la perturbation dans l'intelligence, en employant des poisons. Mais les *soupiraux de l'âme* ne s'ouvrent point ainsi, et ce n'est pas de cette manière que se forment les prophètes.

Vous niez qu'on puisse prédire l'avenir ou découvrir les choses cachées avec autant de raison que le ferait celui qui, n'ayant point d'odorat, s'obstinerait à nier les odeurs des corps.

Les savants ont été les premiers à nier les œuvres divines de Jésus; aujourd'hui encore ils plaignent ceux qui y croient, et, selon eux, ce sont des imbéciles dignes de pitié. Voilà donc où conduit la science des écoles. Ces illustres sont persuadés qu'il n'y a rien de réel en dehors de ce qu'adoptent leurs académies, qu'enfin ils savent toute science, et qu'il n'y a de miracles et de merveilles que ceux que renferment leurs livres. Sans doute, ils doivent être fiers de leurs travaux : plusieurs honorent l'es-

prit humain ; mais, pour nous, cette lumière de la science ressemble à ces clartés qui servent à nous guider dans les sombres nuits ; elles nous montrent les objets qui sont à petite distance ; nous n'en voyons qu'une partie, mais, dans l'étonnement que nous éprouvons de voir clair au milieu des ombres, nous croyons qu'il n'y a pas d'autre clarté possible. C'est bien là l'homme et son inépuisable orgueil ; chaque découverte pourtant confond son jugement sans le pénétrer de la grandeur des œuvres de Dieu et de la petitesse de son jugement ; on ne peut lui faire comprendre qu'il existe une lumière pure, et que l'âme seule peut voir, en se dégageant de la matière.

L'âme ! Qu'est-ce que c'est qu'une âme ? Qui est-ce qui a vu une âme ? Où se loge-t-elle ? Qu'on nous la montre. Paroles aussi stupides que le seraient celles de celui qui dirait : Où est le vent ? Qui est-ce qui a vu le vent ? Qu'on me le montre ! Et plusieurs cherchent leur âme, comme cet homme cherchait sa monture étant à cheval dessus. Ah ! grands génies de notre temps, illustres immortels, frappez donc un peu sur votre coquille, la douleur vous répondra ; vous aurez le sentiment de votre existence, vous serez avertis qu'il y a en vous quelqu'un qui veille et s'inquiète, et qui n'est point

votre *haute raison*. Frappez encore et que le sang coule; le quelqu'un s'en ira de chez vous en laissant votre domicile, et aucun de vous ne pourra le réparer et le faire mouvoir; vous aurez beau crier, l'air retentira en vain de vos cris; la bouche fermée restera muette, serait-ce celle d'un de vos orateurs, une de celles qui, dans ce monde, ont réponse à tout? Sans doute, celui qui explique, qui rend raison de toute chose, n'a pas besoin de recourir à la Divinité, et voilà pourquoi les savants nient ce qu'ils ne peuvent ni concevoir ni expliquer.

Un miroir de deux sous, s'il pouvait parler sur les objets qu'il réfléchit, raisonnerait comme nos savants. Il n'aurait pourtant derrière sa surface polie qu'un peu de mercure et d'étain. De quoi la cervelle de nos grands hommes est-elle donc faite?

Avant que l'âme ne soit dégagée de la matière, elle peut déjà converser avec de purs esprits; Dieu l'a permis, mais d'une manière imparfaite; elle peut plonger son regard jusqu'au séjour de ceux qui, pour toujours, ont perdu la forme humaine; elle ne livre ses secrets, cependant, qu'avec une très-grande réserve. C'est ici où on aperçoit la suprême sagesse; moi-même, témoin plusieurs fois de ces extases, je ne pus apprendre que ce qui

ne pouvait nuire à personne; seulement je sus tous les obstacles que j'aurais à vaincre et le chemin que je devais parcourir pour éviter les embûches de la mauvaise foi. Je sus *bien longtemps d'avance quels étaient les hommes que je rencontrerais et les chagrins qui m'étaient réservés*. Plus tard, cette voix se fit entendre en moi-même; je méprisai d'abord ses avertissements, mais je reconnus bientôt combien ma raison était faible près de cette voix mystérieuse.

Écoute-moi, et cherche à comprendre!

Dans ces émigrations de l'âme, la raison garde le domicile humain; comme une femme acariâtre, elle attend le retour du maître pour le gronder et lui reprocher son absence; elle *raisonne*, car elle ne comprend pas; elle blâme et combat des absences dont elle ne peut apprécier les motifs; c'est enfin l'épouse de Socrate injuriant le génie. A chaque parole qui relate les choses merveilleuses que l'on a vues, cette femme, nommée *raison*, est là pour vous contredire, et si vous insistez, votre maison sera remplie de trouble; elle appellera les voisins pour dire que vous êtes fou, et que vous la rendez malheureuse. — Maudit mariage, maudite association; car la société tout entière protégera la femme contre vous. Cette femme devient

maîtresse enfin, le génie se tait, devient muet; c'est elle, dès lors, qui parle pour lui et qui répond à la foule; c'est elle que vous entendez dans les assemblées. Il a *raison,* il possède *la raison;* avez-vous entendu cette *puissante raison?* vous dira-t-on de toutes parts. Ah ! mon ami, prends-la pour ce qu'elle vaut : pour une femme capable de gérer seulement ton domaine, régler tes affaires domestiques et veiller à ta santé ; elle saura parfois assez bien faire ces choses; c'est à quoi elle fut d'abord destinée, et ce n'est que par usurpation qu'elle règne sur les hommes.

Aussi, vois ses jugements; elle a condamné tout ce qui était bon, tout ce qui était utile en dehors de sa sphère. Absolue dans ses jugements, elle ne permet pas d'en appeler, et lorsque le sang a coulé pour des querelles qu'elle a suscitées, elle se repose, ivre de contentement.. Alors on aperçoit le mal qu'elle a fait; le génie se montre un instant, répare, autant qu'il dépend de lui, les fautes de sa compagne *raison;* mais au premier signal de son retour il fuit et ne se montre plus.

Tous les hommes de science *ont raison,* voilà pourquoi on dit : *La voix du peuple est la voix de Dieu,* et non pas : *La voix des savants* est la voix de Dieu, car ce serait un affreux blasphème.

Et moi-même, si j'avance dans cette région inconnue des esprits, je vais avoir à combattre la *raison des savants*. A une autre époque, les prêtres prêchèrent contre moi, l'Université me fit deux procès; toute la médecine criait après le *charlatan*, et la *haute raison* de tant de grands hommes m'eût fait assassiner. Moi qui ne désirais que le triomphe d'une vérité consolante, je courbai la tête, car ma raison me disait aussi : « *Tu as tort, fais comme eux ; que t'importe la vérité? L'erreur est bonne dès qu'elle rapporte de l'or ; plus on a de ce métal, plus on est honoré.* » Mais une voix plus puissante me criait au fond du cœur : « Frappe donc sur tant de sottises humaines; meurs s'il le faut, comme Jésus mourut par *la raison* des Juifs, Socrate par *la raison* des savants de son siècle, comme tant d'autres par *la raison* des prêtres. Meurs plutôt que de faire amende honorable devant des gens à soutane, comme Galilée fut contraint de le faire.

La raison est mortelle ; elle ne survit point, ne monte point au ciel ; elle a été condamnée par Dieu à rester sur cette terre. Les hommes la déifient comme ils déifient tout ce qui est faux et mensonger, car pour eux la croyance, comme *la raison du plus fort, est toujours la meilleure ;* c'est le langage du barbare.

N'écoute donc point cette perfide compagne pour tout ce qui est du domaine d'en haut ; jamais avec elle tu n'auras d'inspiration si tu es poëte, artiste ou médecin. Cherche par la pensée profonde à t'éloigner de toi-même, tu rencontreras de purs esprits qui fraterniseront avec ton âme, et de leur contact résultera une vive lumière, car tu es semblable à ces corps qui, en étant remplis, restent pourtant inertes et dans l'obscurité lorsque l'étincelle n'est point venue les enflammer.

Lorsque la voix te parlera clairement, ne révèle rien surtout, ou choisis avec sagacité ceux qui doivent recevoir tes confidences.

Un homme qui avait en lui ce génie singulier fut averti, au moment même, qu'un incendie consumait de riches domaines situés à une grande distance du lieu où il se trouvait ; alors, très-ému, il fit part de cette fatale nouvelle ; d'abord, on ne voulut rien croire, malgré les détails trop bien circonstanciés; mais, le temps étant venu confirmer l'exactitude des révélations faites, cet homme fut accusé d'avoir lui-même, par des agents, causé tous ces ravages. *Il dut se justifier !*

Une somnambule découvrit devant moi et beaucoup d'autres personnes les événements de 1830 ; elle rattacha les faits à quelque chose qui m'était

personnel et qui me laissait des craintes en l'esprit. *Tout sera changé,* me dit-elle...

Les témoins rirent beaucoup de l'annonce d'une révolution si prochaine; je plaisantai comme eux, et cependant je croyais à cette prophétie, car jamais la voix intérieure de cette jeune fille ne l'avait trompée. Garde pour toi, si tu es sage, ce que tu apprendras ainsi, car à chaque instant ta vie serait menacée par de nouveaux dangers.

> Ainsi les prophètes, par contemplation divine, qui est vraiment la mort sans mort de Platon, voient à leur volonté *les anges* qui leur déclaraient et révélaient les secrets de Dieu, et toutefois diversement, par songe, par vision imaginaire, sensible ou oculaire, et intellectuelle, et à cette raison le prophète est dicf le voyant *Raâb*, parcequ'il jouissait de visions célestes.
>
> *Moïse, Saint Paul.*

La théorie de cette faculté de l'âme deviendra une véritable science lorsque les faits sur lesquels elle repose, observés avec exactitude, auront été enregistrés et classés avec soin. Le jeu de cette force, pendant le sommeil des organes qui la servent et de la volonté qui la dirige, est surtout curieux à observer, parce qu'alors elle obéit aux seules lois de la nature. Aussi, le psychologue ne doit-il pas négliger l'étude des songes s'il veut connaître la nature du principe qui les produit. Le docteur Abercrombie, dans ses *Recherches sur l'intelligence*, cite plusieurs faits extraordinaires dont il garantit la réalité.

Un prêtre, venu d'un village voisin à Edimbourg,

y passait la nuit dans une auberge ; là, pendant son sommeil, il songea que le feu prenait à sa maison et que l'un de ses enfants y courait danger de mort. Aussitôt il se lève et se hâte de quitter la ville; à peine hors des murs, il aperçoit sa maison en feu et arrive à temps pour sauver un de ses fils en bas âge, qu'on avait, dans le désordre causé par l'incendie, laissé au milieu des flammes.

Un président du parlement de Toulouse, revenant de Paris dans ses foyers, est forcé, par un accident, de s'arrêter dans une auberge de village. La nuit, un vieillard lui apparaît. « Je suis, dit l'ombre pâle et sanglante, le père du maître actuel de cette maison ; mon fils m'a assassiné ; mon corps, coupé par morceaux, a été enterré par ce scélérat dans mon jardin. Dévoile le crime, dénonce le coupable et venge-moi. » L'ombre disparaît.

Le magistrat, frappé de ce rêve, qu'il attribuait cependant d'abord aux vapeurs du sommeil, se lève de bonne heure, cause avec son jeune hôte, et l'interroge adroitement sur la maladie, sur la mort de son père. L'embarras du parricide le trahit; le président feint de ne pas s'en apercevoir, suppose une affaire, sort, va chercher le chef de la maréchaussée ; on fouille au lieu désigné, on trouve le cadavre ; l'assassin convaincu avoue son crime, est livré

aux tribunaux et reçoit la punition qu'il a méritée.

Un propriétaire de la ville de Benfeldon (Bas-Rhin), dont le domaine est à quelques minutes de chemin de cette ville, croit voir en songe, en 1819, un général romain lui décliner son nom et lui raconter la bataille qui se livra à cet endroit et sa mort. « Fouillez, dit le fantôme, fouillez dans votre jardin ; vous y trouverez mes ossements et mes armes. » Le même nom du général, trouvé exactement dans les *Antiquités de l'Alsace*, inspire au propriétaire le désir de vérifier son rêve ; toutefois, l'entreprise ne fut pas exécutée. L'année suivante, le même jour, le fantôme reparaît et fait de nouvelles instances : on creuse et on trouve tout ce qui avait été indiqué.

En 1834, une dame du village d'Issenheim croit voir en songe ses granges incendiées ; elle en fait part à son mari au milieu de la nuit. Un quart d'heure après, on frappe violemment aux volets, l'incendie est annoncé ; le mari, réveillé par les craintes de sa femme et levé avant que les flammes fussent visibles, parvint ainsi à sauver un malheureux domestique qui, cinq minutes plus tard, n'eût plus existé.

La veille du jour où Henry II périt dans un tournois, Catherine, sa femme, le supplia de ne point

en lice, parce qu'elle l'avait vu, en songe, pâle et couvert de sang.

Un mois avant le parricide de Ravaillac, la reine Médicis rêve qu'elle est inondée de sang; elle se réveille en jetant un grand cri; Henri IV lui ayant demandé la cause de son effroi, elle lui dit qu'elle avait rêvé qu'il était assassiné. Malheureusement, Henri, trop peu crédule, rit de cette vision. « Les songes, lui dit-il, ne sont que des mensonges. »

Une de mes voisines, écrit M. de Ségur, me racontait dernièrement que, son enfant étant tombé malade, elle avait éprouvé toutes les angoisses, toutes les alarmes que le plus vrai, le plus tendre des amours, l'amour maternel, peut seul sentir et peindre. Elle avait passé plusieurs jours et plusieurs nuits sans repos et sans sommeil; enfin l'enfant se trouve mieux, les accidents cessent; on le dit hors de tout danger, et madame de M***, cédant aux instances de sa famille et de ses amis, rentre chez elle, se couche et s'endort paisiblement. Tout à coup, au milieu de la nuit, elle croit voir auprès de son lit son médecin qui l'appelle et lui dit : « Que faites-vous, malheureuse mère? Vous dormez, et votre enfant se meurt! » A ces mots, elle jette un cri perçant, se réveille, se lève et court

précipitamment dans la chambre qu'elle avait quittée peu d'heures auparavant avec tant de sécurité ; elle appelle en gémissant la nourrice ; cette femme, qui était couchée, lui demande le motif de cette vive frayeur. « Votre enfant, dit-elle, est bien tranquille ; il repose à présent sur mon sein. » Ces paroles ne peuvent rassurer une mère encore troublée par un rêve effrayant ; elle prend une lumière, s'approche de l'enfant ; sa pâleur, la contraction de ses traits, ses yeux tournés et fixes augmentent sa terreur : elle l'arrache des bras de la nourrice, s'asseoit, cherche vainement à le réchauffer, à le ranimer : l'infortuné meurt sur ses genoux.

On lit dans les journaux de Dresde, des premiers jours de décembre 1843 :

« Un événement singulier fait sensation dans notre ville : la petite fille d'un jardinier d'ici, âgée de cinq ans, court jouer avec ses compagnes et ne revient pas au logis. « Où est la petite Emma ? » demande-t-on à un des enfants qui reviennent. « Elle est tombée dans l'eau, » répond-il ; mais, faute d'expérience, il ne peut indiquer où ni comment. Toutes les recherches des parents désolés sont vaines ; leurs demandes, insérées dans les feuilles d'avis pour obtenir des renseignements sur l'en-

fant perdue, étaient restées sans succès. Au bout de quelques jours, ils s'adressent enfin à une somnambule, Klunger (Amélie), qu'on dit avoir déjà prononcé de singuliers oracles. Elle était, depuis huit jours, plongée dans le sommeil magnétique, et, sur la demande où l'on pourrait trouver l'enfant : « Elle est noyée, dit-elle, dans l'étang, de« vant le Zwinger, et se trouve entre les écluses. » A la demande des parents, l'autorité fit des recherches au lieu désigné, et y trouva l'enfant noyée. »

Recueille tes pensées, et médite les faits qui suivent; ils sont tous d'une même nature, et s'expliquent par la même cause. Qu'importe qu'ils soient anciens? Ils ont la même valeur que s'ils étaient d'hier.

« Apollonius avait toutes les propriétés des crisiaques; comme Socrate, il lisait dans les pensées, il prévoyait et prédisait l'avenir; enfin, il apercevait les événements à distance, et en voici un exemple. Il était à pérorer dans la ville d'Éphèse, lorsque Domitien fut assassiné. Tout à coup la voix d'Apollonius s'affaiblit; il hésite, il s'arrête; ses yeux sont fixés en terre, ils deviennent hagards:

torvis oculis. Il fait quatre pas en avant : *Frappez le tyran!* s'écrie-t-il, *frappez!* Et ces mots, il les dit non comme une personne qui voit l'image de la vérité dans un miroir, mais comme quelqu'un qui serait présent et qui verrait l'assassinat lui-même se passer devant ses yeux.

« Les Éphésiens qui étaient dans cette assemblée furent jetés dans le plus grand étonnement. Apollonius s'arrête, comme un homme qui assiste à un événement et qui veut en voir la fin.

« Il reprend de nouveau : Ayez confiance, Ephésiens, car le tyran vient d'être tué aujourd'hui, il vient de l'être au moment même.

« Peu de jours après, la nouvelle fut confirmée ; *le tout s'était passé le jour et l'heure indiqués par Apollonius*.

« C'est un grand phénomène que celui de la vision à distance, et dont la solution laisse encore beaucoup à désirer. Mais si le fait est difficile à expliquer, son existence n'en est pas moins certaine. De quelque part que l'on se tourne, on en rencontre des exemples.

« Nous avons déjà celui de ce prêtre qui apercevait Cyrus faisant cuire une tortue dans un chaudron d'airain, à deux cents lieues de là.

« Si nous ouvrons les livres saints, Élisée dit à

son serviteur Ghiezy : « Mon cœur n'était-il pas « présent quand le Syrien a fait retourner son char « pour venir au-devant de toi? N'y étais-je pas « quand tu as reçu de lui de l'argent et des vête- « ments? »

« Ce qui supposerait le transport du prophète au lieu de la scène, quoique certainement Élisée n'eût pas bougé de son habitation.

« Les légendistes ne tarissent pas sur des prodiges semblables ; il est dit dans les miracles de saint Martin de Tours que, le jour du décès de ce grand saint, saint Ambroise en fut averti dans l'église de Milan, au moment où il célébrait la messe. Il était d'usage que le lecteur vînt se présenter au célébrant avec le livre et ne lût la leçon que lorsqu'il en avait reçu l'ordre du célébrant. Or, il arriva que, le dimanche dont il s'agit, pendant que celui qui devait lire l'épître de saint Paul était debout devant l'autel, saint Ambroise, qui était à célébrer, s'endormit lui-même sur l'autel. Deux ou trois heures se passent sans qu'on ose le réveiller ; enfin on l'avertit du long temps que le peuple attendait : *Ne soyez pas troublés*, répondit-il, *ç'a été pour moi un grand bonheur de m'endormir, puisque Dieu a voulu me montrer un si grand miracle ; car sachez que l'évêque Martin, mon frère, vient de mou-*

rir. J'ai assisté à ses funérailles, et, après le service ordinaire, il ne me restait plus à dire que le capitule, CAPITELLUM, *lorsque vous m'avez réveillé.*

« Les assistants furent dans une grande surprise. On nota le jour et l'heure, « et il fut re-« connu que l'instant du trépas du bienheureux « confesseur fut précisément celui où l'évêque Am-« broise avait dit avoir assisté à ses funérailles. »

« Cette merveille se répéta le même jour à Cologne, en faveur de Severin, évêque de cette ville.

« Et qu'on ne dise pas que ces visions étaient des faveurs particulières accordées à de saints personnages. Ces visions sont communes à toute espèce d'individus sans distinction de chrétiens et d'idolâtres.

« Que répondre, dit Bacon, aux Romains, à des païens qui ont vu tout un peuple assemblé dans le Cirque pousser des cris de joie et de triomphe au moment de la bataille qui se donnait à plus de vingt milles, et remercier les dieux du succès d'un combat, trois jours avant d'en recevoir la nouvelle?

« Aulu-Gelle nous raconte quelque chose de semblable, dans le temps que César et Pompée combattirent dans la Thessalie. *Un prêtre recommandable par la sainteté de sa vie et par sa naissance s'écria tout à coup, dans la ville de Padoue,*

qu'il voyait un combat très-ardent se livrer, les uns en fuite, les autres les poursuivant; qu'il entendait les gémissements des blessés, des mourants, et ensuite, comme s'il était présent lui-même au combat, il s'écrie que César était vainqueur.

« Cette prédiction parut d'abord légère et insensée, mais il en fut autrement quand il fut reconnu que non-seulement le jour de la bataille se trouvait être le même, mais encore l'événement du combat; que toutes les alternatives du combat étaient telles que les avait désignées Cornélius.

« Eunapius, qui vivait sous l'empereur Julien, rapporte, dans la vie d'Edesius, une vision de même nature, qui arriva à la célèbre Sosipâtre.

« Un jour qu'elle dissertait sur l'âme, tout à coup, comme si la voix venait à lui manquer, elle se tait; ensuite, après un moment de silence, elle s'écrie: « Qu'est-ce que c'est? Mon ami Phi-
« lométor, monté sur un char, est tombé dans un
« lieu inculte et plein d'aspérités. Il est en danger
« de se casser les jambes; cependant, voilà qu'on
« le retire, et il n'a d'autre mal que de s'être écor-
« ché le coude et les mains. Le péril est passé. On
« le ramène porté sur une chaise. »

« Il en était ainsi, et le tout était vrai.

« Nicéphore, historien du Bas-Empire, nous ap-

prend que, lorsque Valens, après avoir été battu par les Goths, se fut réfugié dans une grange où les Goths mirent le feu, et où ce malheureux empereur fut brûlé, un solitaire nommé *Paul* tomba comme en extase au moment où cet accident arriva, et s'écria en présence de ceux qui étaient prisonniers à Constantinople avec lui : *C'est maintenant que Valens brûle*.

« Alexander-ab-Alexandro raconte qu'un jeune homme nommé *Marius*, son élève, couché à côté de lui, se réveille une nuit tout en larmes et poussant des gémissements; il annonce *qu'il vient de voir sa mère rendre le dernier soupir et les apprêts de ses funérailles*. Alexandre note le jour et l'heure. Peu de jours après, arrive un messager qui confirme la nouvelle de ce triste événement, lequel avait eu lieu au jour et à l'heure indiqués par le jeune homme.

« Bodin, d'après Grillaud, rapporte qu'à Pérouse un prêtre nommé *Jacques*, disant un jour la messe, et se tournant vers le peuple, au lieu de dire simplement : *Orate, fratres*, dit : *Orate pro castris Ecclesiæ quæ laborant in extremis*, Priez pour l'armée de l'Église, qui est en danger extrême; et, à l'instant même, l'armée était détruite à vingt-cinq lieues de Pérouse.

« Louis Guyon raconte un trait semblable d'Angelo Cartho qui, d'abord médecin du duc de Bourgogne, Charles, le fut ensuite du roi Louis XI. Ce médecin avait été nommé à l'archevêché de Vienne en Dauphiné. « Un jour qu'il célébrait « la messe devant ledit roi, en l'église de Saint-« Martin, à Tours, distant de la ville de Nancy « de dix grandes journées, donnant à baiser la « paix audit roi, lui servant ce jour d'aumônier, « lui dit telles paroles : « *Le Seigneur Dieu vous « a donné la paix et le repos; vous l'avez si vous « voulez; car votre ennemi, le duc de Bourgogne, est « mort, et vient d'être tué, et son armée desconfite.* » « L'heure fut notée et le jour; le roi y envoya, et « fut trouvé le tout véritable. »

Mais rien n'est plus étonnant que le trait rapporté dans les *Mémoires de la reine de Navarre*, et déjà cité par M. Deleuze, dans son *Histoire critique du magnétisme*, page 314.

« La reine ma mère, dit la reine de Navarre, était à Metz, dangereusement malade de la fièvre. Elle rêvant, et étant assistée autour de son lit du roi Charles son frère, et de ma sœur et de mon frère de Lorraine, de plusieurs messieurs du conseil, et de force dames et princesses qui, la tenant

hors d'espérance, ne l'abandonnèrent point, s'écria, continuant ses rêveries, comme si elle eût vu donner la bataille de Jarnac : « Voyez comme « ils fuient! Mon fils a la victoire. Ah! mon Dieu! « relevez mon fils, il est par terre. Voyez-vous dans « cette haie le prince de Condé mort?... » Tous ceux qui étaient là croyaient qu'elle rêvait. Mais la nuit après, M. de Losses lui en ayant apporté la nouvelle : « Je le savais bien, dit-elle. Ne l'a- « vais-je pas vu avant-hier?... » Lors on reconnut que ce n'était point rêverie de la fièvre, mais un avertissement que Dieu donne aux personnes illustres. »

« Qui ne connaît la prédiction faite à César? Il se contenta de dire : « C'est un visionnaire. » Il ne crut pas aux ides de mars, et mourut assassiné. Pierre de L'Estoile raconte dans son journal que le mathématicien Risacazza prédit, en 1608, à Henri IV, que ses jours se termineraient par le poignard..... Deux ans après, cette funeste prédiction s'accomplit en tous points. — Sylla, ayant rêvé que les Parques l'appelaient à elles, fait le lendemain son testament... il meurt dans la journée. — Cicéron va plus loin : il rapporte que deux amis voyageant ensemble arrivèrent à Mégare. Pendant

la nuit, l'un crut voir en songe son compagnon de voyage qui le suppliait de venir à son secours, parce que son hôte voulait le tuer. L'impression que lui fit ce rêve le réveilla d'abord; mais il se rendormit aussitôt, persuadé que ce n'était qu'une vaine illusion. Quelque temps après, son ami lui apparaît de nouveau, lui annonce que le crime est consommé, et que son hôte, après l'avoir assassiné, avait caché son cadavre sous du fumier. Le mort le priait, en outre, de se rendre de grand matin à la porte de l'hôtellerie, avant que son corps eût été porté hors la ville. Troublé de cette vision terrible, l'ami se lève, court à l'hôtellerie, et trouve un individu prêt à emmener un chariot. Il lui demande ce qu'il va sortir : le charretier se trouble et prend la fuite. L'ami découvre le chariot et aperçoit le cadavre de son compagnon couché sous du fumier. »

Où nous arrêterions-nous s'il nous fallait rapporter tout ce que l'histoire nous a conservé de pareils faits, tout ce que nous-même avons constaté?

Terminons ce tableau par un des mille exemples que nous a fournis le somnambulisme magnétique. *Ici, prévoir, c'est voir,* et la nature pour nous commence à lever son voile.

« ... Un jeune étudiant, qui se destinait à servir dans le corps du génie, travaillait pour entrer à l'École polytechnique. Un jour il me vint à l'idée de lui demander (pendant son sommeil) s'il ferait un bon examen, si l'examinateur serait content, et enfin s'il serait bien reçu; il me répondit que oui. Je lui demandai ensuite s'il resterait longtemps à l'école. « J'y passerai un an, me répondit-« il, pas davantage. » Puis, suivant l'impulsion que mes questions lui avaient donnée, il ajouta avec l'accent de l'étonnement : « Oh! oh! ce n'est « pas dans le génie que j'entrerai, ce sera dans « l'artillerie!... Je ferai la guerre en Italie. » Il fit une assez longue pose, branlant la tête; puis portant vivement la main à sa jambe : « Aïe! aïe! « s'écria-t-il, cela me fait diablement mal. » — *Lebier* (c'était son nom), cherche et dis-moi ce que tu as. — « C'est une balle que je recevrai à la « jambe, mais ce ne sera rien. » Cette scène se passait en l'année 1807; depuis lors ce jeune homme a été fait effectivement officier d'artillerie; il a fait la guerre en Italie, et y a été blessé à la jambe par un coup de feu. » (Voyez *Bibliothèque du magnétisme animal, page* 276, 5e *volume*).

On peut tout prévoir, mais si cette terrible fa-

culté t'eût été accordée pour en disposer à ta volonté, aurais-tu dit à cet écrivain distingué : Tu seras tué dans un duel ?

A ce poëte, dont l'imagination est si brillante : Tu mourras jeune et dans un hôpital ?

A cet autre : Tu périras de phthisie ?

Et toi, débauché : Tu seras soldat, puis prêtre, puis Jésuite fanatique ; tu auras fait beaucoup de bruit dans ta vie, et ta mort sera silencieuse ?

A ce riche : Tu mourras rongé par la vermine ?

Et toi, prêtre : Tu changeras de religion, et tu reconnaîtras trop tard que celle que tu as embrassée ne vaut pas mieux que celle que tu as quittée ?

A cet autre, plein de santé : Un mal honteux dévorera tes organes ?

A celui-ci, dont l'âme est si candide : Tu seras vendu au pouvoir ; tu trahiras tous tes serments, et tu mourras, sachant que tu es un misérable ?

A cet autre : Qu'il ira sur un sol étranger où il laissera une partie de lui-même, et reviendra au foyer domestique avec le regret incessant de l'avoir quitté ?

A ce jeune homme : Qu'il sera jeté par une fenêtre pour avoir séduit la femme de son ami ?

Diras-tu que celui-ci, à qui tu viens de presser

la main, doit mourir au bagne, entouré de ses compagnons d'infamie?

A l'un, allant à une fête: Qu'il doit périr dans la rue par une balle amie?

A l'autre: Qu'il sera empoisonné par sa femme?

Et enfin aurais-tu dit à ce prince infortuné: Tu seras précipité sur le pavé; tu mourras sans pouvoir prononcer une parole d'amour à ta tendre compagne, sans dire un adieu à ton malheureux père?

Malheur à celui qui scruterait ainsi l'avenir et qui dévoilerait ces choses! Et moi-même, si j'allais m'écriant comme ce voyant antique: « Jérusalem! Jérusalem! » les pierres qui le frappèrent se trouveraient encore.

Mais si vous savez prévoir, pourquoi ne pas empêcher? te dira-t-on.

C'est vrai! mais d'abord, cette faculté n'est pas constamment et pour toute chose à votre disposition. Mais, ensuite, trouvez donc un homme disposé à obéir, pour des actes de sa vie, à de simples conseils! Prévenez-le de quelque événement fâcheux, il s'y précipitera.

Lorsqu'un rayon de cette divine lumière éclaira parfois mon esprit, j'ai pu, par adresse ou par ruse, détourner quelques êtres du chemin fatal

qu'ils suivaient. J'ai empêché ainsi de cruels accidents, la mort même. Ma récompense est venue quand j'eus la faiblesse de raconter mon stratagème ; ne pouvant *croire*, les gens que j'avais sauvés me tenaient pour un visionnaire, je perdais toute considération auprès d'eux ; trop heureux j'étais que l'on voulût bien ne me prendre que pour un fou. Immisce-toi le moins que tu pourras dans les affaires d'autrui. Rappelle-toi que Jésus, voyant un jour venir à lui un grand nombre d'hommes pour scruter ses pensées et pour mettre à l'épreuve sa divine faculté, prit un autre chemin; car c'est profaner la vérité que de faire des œuvres qui ne doivent point la servir. Et quelles que soient, au reste, sa force et sa puissance, on doit, dans certains cas, bien se garder d'en user. Il faut attendre qu'une voix plus puissante que votre raison vous y pousse, et c'est à elle seule que vous devez obéir.

Dieu, quelquefois, replonge dans les ténèbres ceux qui étaient *voyants ;* car, chez lui seul, la lumière est éternelle et constante ; vous qui avez vu, vous marcherez en aveugle. Le riche aussi ne peut-il pas devenir pauvre? le fort plein de faiblesse? Sans doute, afin que tous s'humilient, et que l'homme chez qui l'orgueil entre, apprenne en

même temps qu'il n'est rien qu'un peu de poussière sur laquelle Dieu a seulement soufflé.

Les savants ne comprendront rien à des vérités si palpables; ces pygmées, lorsqu'ils sont réunis, croient que le monde se gouverne par leurs lois, et que leur institut est le trône de l'univers.

Tout existe; le temps et Dieu en rendent la connaissance difficile; le passé a causé le présent, et le présent est gros de l'avenir.

Aucun des hommes de renommée n'a cherché de notre temps à prévoir les événements ; habitués à tout peser et à tout soumettre à l'analyse, leurs études les ont éloignés d'une science profonde, mais difficile, et qui demande d'ailleurs des vertus, vertus qui ne s'acquièrent qu'en retranchant quelques-unes de nos habitudes les plus chères et d'une partie de ce qu'on appelle le plaisir. Croyant arriver à la perfection en conservant leurs vices, ils se sont ri et moqué des anciens qui croyaient à une science divinatrice; fermant leurs sens à ce qui se passait sous leurs yeux, car les animaux, pour la plupart, prévoyent, les savants ont retranché la plus belle partie de l'intelligence humaine.

Abandonné à lui-même, chaque homme a été

cependant plus d'une fois devin dans sa vie; la nature a cherché à lui faire entendre son langage, et, par des pressentiments, elle a voulu qu'il entrevît des choses que les ténèbres de l'ignorance empêchent de bien comprendre.

L'oreille d'un enfant ne sait pas d'abord d'où vient le bruit, mais il regarde, il cherche, et finit par trouver; ensuite, son oreille acquiert de la justesse. Une voix qui arrive à l'âme pour la première fois n'est pas immédiatement comprise et parfaitement entendue; nous cherchons d'où elle vient, et, ne trouvant pas tout à coup, la paresse nous gagne, et nous étouffons ainsi dans son germe la plus précieuse des facultés.

Cette faculté de prévision se retrouve aujourd'hui, elle se développe spontanément et par l'emploi de certains procédés. C'est aux hommes qui entendront notre appel à suivre les indications que nous avons tracées dans cet écrit.

RÉFLEXIONS SUR LA MÉDECINE.

CAUSES DE DECADENCE DE L'ESPRIT HUMAIN.

CHARLATANISME.

Vanhelmont considérait les sciences humaines comme le sujet de disputes interminables, comme l'élément éternel de l'orgueil ; il les jugeait insuffisantes pour nous diriger dans la pratique la plus importante de tous les arts, celle de secourir l'humanité souffrante ; il croyait que la chimie, l'anatomie, l'observation des maladies, la matière médicale ne pouvaient suppléer au don que Dieu accordait à ceux qu'il choisissait pour être les instruments de sa miséricorde en exerçant la médecine. Il voulait que le médecin fût instruit de tout

ce que la tradition et l'expérience des sciences peuvent nous apprendre sur les propriétés des diverses substances, mais que, pour se déterminer dans l'application, il implorât le secours divin et qu'il se crût éclairé par cette lumière surnaturelle; il était persuadé qu'en nous unissant aux êtres souffrants par l'attention, la bienveillance et la volonté, *nous pouvons sentir et connaître leurs maux*.

« La charité prie, dit-il, le désir cherche, les besoins de nos semblables retentissent dans notre âme par la commisération, et c'est ainsi que notre intelligence est éclairée. »

Il n'y a point de démonstration claire et sensible contre celui qui voudra s'obstiner à la nier.

Abîme sans fond que la science médicale! Toutes les connaissances amassées avec tant de peine viennent souvent échouer au lit du malade, devant l'affection la plus ordinaire et le dérangement le plus léger.

Et toutes les académies réunies n'ont pu et ne pourraient établir une doctrine, un système, qui pût satisfaire la raison la moins exigeante. Le paysan le plus grossier en sait autant que le savant sur les mystères de la destinée humaine. Ah! c'est qu'aussi, pour être savant comme le monde l'entend, il faut dès la plus tendre enfance se courber à l'étude; il faut, lorsque la sève monte dans de tendres rameaux, en détourner le cours pour en abreuver un seul organe, il faut que celui-ci fonctionne plus que s'il avait atteint sa maturité. Usé

avant le temps, ses fruits se ressentent de sa précoce décrépitude, tout lui paraît flétri, parce qu'il l'est lui-même. La vraie lumière n'arrive plus alors à l'intelligence. L'homme qui reçoit à travers des vitraux dépolis la clarté du soleil est-il fondé à nier sa vive lumière? N'allons pas chercher ailleurs la cause du faux jugement des savants touchant les faits de psychologie. Ils nient parce qu'ils ne sentent pas; ils sont comme d'autres hommes dans d'autres circonstances; les sauvages, par exemple, entendent les pas de leurs ennemis, reconnaissent leurs traces, les sentent, les aperçoivent à des distances où nous, pauvres civilisés, nous ne voyons, n'entendons et n'apercevons rien.

Pouvons-nous nier des faits si positifs et si rigoureusement démontrés? Non, sans doute. Pourquoi donc, puisqu'ils sont du domaine de l'homme, ne se manifestent-ils pas chez nous? C'est que nous avons détruit ou altéré la pureté primitive de nos sens; ils sont devenus inhabiles, et si chez quelques-uns la vue de l'âme est restée intacte, c'est que les instruments par où elle peut nous avertir qu'elle voit n'ont pas été modifiés en mal.

Il faut, de nos jours, que les enfants soient des hommes à l'âge où le corps n'a pas pris sa croissance entière. Il faut qu'ils passent de l'adoles-

cence à la vieillesse, du printemps de la vie à l'hiver, pour devenir savants, c'est-à-dire gens capables de plaider le pour et le contre avec une égale facilité.

Cette digression n'est pas sans motif ici, car les forces de l'homme n'acquièrent tout leur développement que lorsqu'on n'en tarit pas la source dans le jeune âge. Sans cette précaution, il n'y a plus de chaleur d'âme à espérer; la force magnétique, si utile pour la conservation de la vie, n'existe plus qu'en rudiment. L'homme ainsi élevé n'a besoin, pour être renversé, que d'une légère secousse. Il devrait communiquer aux autres une vitalité puissante, rien que par son approche; mais c'est le froid qu'il leur porte, et les liens secrets qui devraient unir les hommes entre eux sont ainsi rompus.

Des aimants affaiblis attirent bien peu le fer, et cette vertu perdue laisse des doutes sur leur force primitive. Il est bien cruel de penser qu'aujourd'hui la société n'est plus qu'un amas d'êtres humains qui semblent être étrangers l'un à l'autre et que les législateurs sont impuissants pour arrêter cette désagrégation qui augmente chaque jour. Mais que parlé-je des savants? Comme ces chevaux qui font mouvoir des meules, ils ont un verre

opaque sur les yeux; ils tournent dans un cercle fatal, emboîtant le pas sur celui de leurs devanciers sans se déranger jamais; quand ils auront fini leur *journée*, d'autres plus jeunes leur succéderont sans avoir besoin de plus de lumière.

Dieu n'est pour rien dans l'abaissement de sa créature; il l'avait créée grande, elle s'est faite petite; noble, elle est devenue plébéienne; libre, elle s'est faite esclave. Elle devait comprendre sa divine nature et se rappeler son origine; elle a tout oublié, elle a justifié les paroles de l'Écriture, elle est devenue la bête.

Il y a une espèce de niveau des forces humaines; quand il existe, l'organisation a acquis son complément. C'est à conserver cet état que tous les soins doivent tendre; le mieux que l'on cherche, quand on a déjà le bien, est ici plus dangereux qu'en toute autre chose. Personne ne voulant accepter cette vérité, que la vie ne peut exister un seul instant sans un travail qui se fait en nous-mêmes, et que par conséquent nous devons toujours plus ou moins souffrir, l'état le plus parfait est donc celui où l'on ne sent que le poids de son organisation. Mais, hélas! cet état si précieux dans l'homme civilisé est de courte durée; il est produit par une exubérance qui ne dépend pas de lui. Ah! si nous

étions sages, alors, si nous ménagions comme l'avare ménage son trésor, si nous dépensions avec parcimonie cette rare richesse, que de douleurs nous nous épargnerions, et que de joies nous pourrions nous créer dans la vie! Mais cette sève si précieuse est jetée au dehors avant que les branches de l'arbre soient entièrement poussées. Le vice affreux de notre temps s'empare de l'enfance, et des habitudes que nous partageons avec le singe viennent tarir la vie dans sa source. Mais ce n'est pas assez: la nature est si bonne, si libérale, qu'elle répare d'abord les vols impies et sacriléges qui lui sont faits. Bientôt d'autres intempérances augmentent le désordre. Il faut bien manger sans faim, ce que les animaux ne font pas; boire sans soif, et exciter doublement et sans besoin des organes qui doivent avoir des intervalles de repos et d'activité.

L'humanité serait trop forte et trop vigoureuse peut-être si, dès l'enfance, on apprenait à vivre. Elle serait bientôt trop indocile aux désirs de ceux qui veulent la tenir dans un constant esclavage. Aussi ne fait-on rien pour la tirer de cette dégradation volontaire où elle se plonge et d'où elle ne sort qu'abâtardie. Le flambeau de la vérité ne doit luire que pour quelques-uns; la masse doit suivre

le torrent qui l'entraîne, et être plongée dans le néant avant le terme fixé par la nature.

Soyez heureux, gouvernements, si vous pouvez l'être; vous régnez sur des malades et sur des esclaves qui vous regardent et vous considèrent d'un œil hébété. Vos fausses grandeurs les éblouissent, et ils se traînent à votre suite, comme autrefois ces populations qui suivaient la marche des conquérants. On sait rendre les taureaux dociles en retranchant ce qui leur donne de la vigueur; un enfant peut alors les conduire. On rend les populations dociles en les laissant s'amoindrir par les vices.

Mais ce n'est pas à moi de parler de ces choses, et, d'ailleurs, serai-je écouté? L'être humain ne se corrige que par l'expérience; lorsqu'il arrive à sa maturité, l'homme est sur le point de cesser de vivre. Si, par malheur pour lui, un réformateur naissait avant le temps, ayant assez de vertu dans l'âme pour entreprendre une réforme, il serait, à coup sûr, massacré par ces grands enfants humains.

L'homme a, plus qu'il ne l'imagine, la direction de son corps; s'il ne peut commander à toutes les fonctions d'accélérer ou de ralentir leurs mouve-

ments, il peut du moins appeler ou porter sur ces parties, par la pensée et le désir, une *vertu* capable d'y produire de puissantes modifications. Mais aussi, par ce seul fait, s'il n'a pas développé sa puissance morale, s'il n'a pas appris à vouloir ce qui est bon, et si des craintes pusillanimes, indignes de l'homme complet, viennent pénétrer son âme en déréglant sa volonté, il ajoute à son mal.

Quelques médecins ont parfaitement reconnu ce fait; de là les exhortations, les encouragements de ces médecins philosophes. Ils cherchent à pénétrer les malades de la puissance qu'ils peuvent tirer d'eux-mêmes et les incitent ainsi à ne pas craindre un mal qui n'est pas insurmontable. Aussi voit-on guérir plus vite l'être ignorant des dangers qu'il court, ou celui qui, tout en les connaissant, possède assez de force pour les surmonter et les mépriser.

Qu'un général soit poltron, tous les hommes qu'il commande sentent son manque de vertu guerrière, et eux-mêmes participent bientôt de sa lâcheté; ils ont peur. Mais qu'un autre chef, vraiment digne de commander, les excite et les encourage, s'ils n'obtiennent pas le triomphe, c'est qu'il ne pouvait en être ainsi, soit à cause du nombre des ennemis qu'ils avaient à combattre, ou parce que les obstacles étaient insurmontables.

Tel est l'empire que nous pouvons exercer sur nous-mêmes. Le cerveau, où réside le chef d'une armée invisible, a besoin de combattre à tous moments des ennemis intérieurs et extérieurs qui cherchent sans relâche à nous surprendre et à nous détruire.

Ce n'est pas en tournant le dos au danger qu'on l'évite : les épidémies nous en offrent la preuve irrécusable ; sans aller droit à lui, on peut le considérer, l'éviter si l'on peut, et, dans le cas contraire, combattre à outrance.

La vie est si précaire, sa durée si incertaine, qu'il faut toujours être préparé à la rendre au Créateur ; la religion ou la philosophie qui ne sait inspirer ce sentiment et cette résignation sans faiblesse est une fausse religion ou une mauvaise philosophie.

Les malades interrogent du regard les yeux du médecin ; son geste, sa physionomie, le moindre de ses mouvements est interprété ; ils ont une habileté malheureuse qui leur fait distinguer souvent ce qu'on cherche le plus à leur cacher.

Le médecin ne doit avoir aucune affectation ; il doit être impassible ; il faut que, toujours le même, il ait du courage pour deux, et qu'il sache pénétrer du sentiment de sa force l'être qui, plein de confiance, lui a abandonné le soin de gouver-

ner sa vie. Mais le médecin qui, par calcul, s'alarme feintement à la vue d'un mal léger, et profite de la faiblesse du malade pour lui faire croire que lui, médecin, est indispensable, et que de véritables dangers existent, celui-là, dis-je, est un être misérable que l'on devrait chasser avec ignominie.

L'amour de l'or, cette passion si commune, développe souvent ce caractère méprisable; elles savent, ces créatures infâmes, que tout est terreur chez les êtres souffrants; ils n'ignorent pas non plus qu'ils seront d'autant plus crus qu'ils exagéreront davantage le mal, et, pour avoir un peu d'or, ils anéantissent par avance les chances de la durée de la vie. Je n'ose pas dire ici ce que j'ai vu en ce genre.

Vous, malades, écoutez-moi, et ne soyez pas fatalistes. Votre vie et votre mort étaient écrites d'avance, sans doute; *la nature a voulu avant tout conserver les espèces; elle semble abandonner à eux-mêmes les individus*. Mais, par un don divin, elle leur a laissé le soin de veiller sur eux un certain temps; tant pis pour eux s'ils ne font pas bonne garde.

Le maître d'un champ doit-il se plaindre si les oiseaux sont venus dévorer sa récolte? Doit-il même s'étonner si, ayant laissé croître des mauvaises

herbes et des ronces, le grain est peu abondant et de mauvaise qualité? Il devait veiller *lui-même* sur son bien, et il ne l'a pas fait; la garde d'un autre n'est jamais bien sûre; celui-ci n'a pas le même intérêt que le maître, et en supposant qu'il l'ait, aura-t-il toujours l'intelligence nécessaire?

La plus grande partie de nos maux vient de nous-mêmes et de notre peu de soin; lorsque le mal est fait, nous nous étonnons comme si nous n'eussions pas dû le prévoir, et déjà il n'est plus temps de le réparer.

Imprudents! en parcourant le chemin de la vie, ne vous fiez pas à ces phares trompeurs, à ces brillantes lumières que vous apercevez de loin aux vitraux des officines. C'est là que sont les écueils; c'est pour alléger votre bagage ou pour vous dévaliser complétement que ces feux sont allumés. Fuyez! éloignez-vous au plus vite; ceux qui vous disent: « Ne craignez rien..... allez, la route est sûre... » s'entendent souvent avec les corsaires.

Exercez vos sens et votre raison, vous jugerez mieux des choses. La vie seule peut donner la vie; elle ne peut être dans de stériles drogues, et la preuve, c'est que ceux qui les vendent ou qui les ordonnent n'y ont aucune confiance.

Le régime, l'abstinence, l'éloignement des causes

qui ont produit le mal, s'il en est encore temps; l'art du chirurgien, si l'ennemi se montre au dehors de la place; et si la nature et cet art ne sont pas assez forts ensemble, faites pénétrer en vous la force vitale dont peut disposer un ami [1], un frère, de tous ceux enfin qui vous veulent du bien et qui éprouvent pour vous une tendre sympathie. Mais il faut absolument que le cœur soit de la partie, qu'il consente enfin. Créez-vous donc des appuis pour les temps d'orage. Comme le lierre, attachez-vous à tout ce qui vous entoure. Si vous avez été froid pour les autres, n'espérez pas trouver de la chaleur en autrui lorsque la force vous manquera. Paroles sublimes de Jésus : *Aimez-vous les uns les autres*, elles contiennent la morale la plus pure et les principes de la conservation des êtres.

Ceux qui n'ont point d'amour pour leurs frères sont au-dessous de la brute, car elle a des instincts qui la protégent contre les dangers; mais l'homme qui a dégradé sa nature ne saurait même en avoir; il est le jouet de sa propre folie, il périt par elle ou par celle des gens qui, inventant des poisons, ont dit : *Prenez, ce sont des spécifiques*.

[1] « Un ami fidèle est une puissante protection, un remède aux maux de la vie, un garant d'immortalité; celui qui l'a trouvé a trouvé un trésor. » ECCLÉS.

« Un ami est une âme qui vit dans deux corps. » ARISTOTE.

Malades, si des doutes vous restaient sur mes assertions, si vous croyez que j'exagère, et que, par des calculs de mauvaises passions, je rembrunisse encore des teintes déjà si sombres, lisez ce qui suit. Je n'invente pas; ceux qui ont parlé ainsi vivent au milieu de vous. Vous les connaissez tous; ce n'est pas moi qui me suis plu à recueillir leurs paroles; elles sont anciennes déjà, mais elles seraient de même maintenant. Cette science, ce corps savant redoutable, est ce qu'il a toujours été; il sera demain ce qu'il est aujourd'hui.

JOURNAL *LE MESSAGER*, 21 DECEMBRE 1835.

Académie de Médecine.

SÉANCES INSTRUCTIVES, ÉDIFIANTES ET MÊME AMUSANTES, DES 24 NOV., 1er ET 8 DÉC. 1835.

« La discussion qu'on va lire a été jetée comme une pomme de discorde au milieu de la docte assemblée à l'occasion de cette proposition, émise dans un rapport de M. Capuron : « Que, d'après les progrès de l'art de guérir depuis une vingtaine d'années, il est presque impossible de concevoir la mort dans les maladies aiguës, si ce n'est comme *une exception* ou un phénomène *rare*, à moins

qu'on ne les attaque trop tard ou avec des moyens fort inférieurs à leur violence. »

Un premier académicien s'élève avec force contre l'exagération de cette assertion. « Il est des maladies aiguës, dit-il, que tous les efforts de la médecine ne sauraient ralentir. — Il est malheureusement vrai, ajoute un second, qu'on n'obtient guère plus de succès aujourd'hui qu'autrefois. Si nous prenons pour exemple la pneumonie, nous ne voyons pas que le chiffre de la mortalité diffère beaucoup par une méthode ou par l'autre, et bien moins encore s'il s'agit d'une de ces maladies légères que *la nature seule* pourrait guérir. Enfin, dans les affections aiguës très-graves, souvent la mort survient, quoique le traitement ait commencé dès le début et ait été poussé avec une grande énergie. »

M. Capuron. — Je n'ai pas dit qu'on ne mourrait plus; j'ai dit seulement, et je le répète, que *la mort doit être une exception*. (Oh ! oh !) Par exemple, l'été dernier, à la clinique de M. le docteur Bouillaud, sur cinquante cas environ de maladies aiguës qui se présentaient chaque semaine, je n'en ai pas vu une seule succomber (Oh ! oh !); et depuis la nouvelle méthode, je ne vois plus dans les hôpitaux ni fièvres putrides (oh !) ni dents fuligineuses, ni délire. (*Exclamations générales.*)

M. Bouillaud. — Lorsqu'on prétend avoir obtenu des résultats tout différents de ceux qui ont été signalés jusqu'à ce jour, la première impression qui frappe notre esprit est le doute. Cette disposition à ne pas croire sur parole peut être même favorable aux progrès des sciences, lorsque l'incrédulité ne résiste pas à la preuve des faits. M. Louis déclare que toutes les méthodes réussissent également bien, dans la pneumonie par exemple. J'avoue que depuis vingt ans j'ai, dans les hôpitaux, étudié tour à tour la plupart des méthodes curatives, ce qui m'a mis dans le cas de remarquer que la plupart de ces méthodes offraient des résultats déplorables, et je leur dois la perte de personnes qui m'étaient bien chères. Ce n'est point par esprit de parti, messieurs, que j'ai cessé d'en faire usage; car les systèmes ont peu de valeur quand ils ne sont pas l'expression des faits, mais j'ai changé parce que je voyais succomber un grand nombre de malades.

Aussi, j'affirme que les résultats sont complétement différents lorsqu'un praticien emploie telle ou telle méthode ou même tel ou tel procédé d'une méthode. Ainsi moi, ajoute M. Bouillaud, je ne fais pas des émissions sanguines plus abondantes que beaucoup de mes confrères, mais je les fais

coup sur coup, sans laisser à la maladie le temps de se reprendre; mais, au lieu de perdre un malade sur trois, peut-être n'en ai-je perdu qu'un sur huit. J'ai fait plus; parmi les divers malades de ma clinique, j'en choisis plusieurs qui se rapprochaient le plus possible par les symptômes de tels ou tels traités dans d'autres cliniques, et dont les observations avaient été fidèlement publiées. Dans ce cas, ma méthode a complétement réussi, tandis que les autres n'ont eu que des insuccès; car je pense, messieurs, qu'une statistique éclairée, tenant compte de toutes les circonstances, doit être en dernier ressort le juge suprême de toutes les questions médicales.

M. Emery. — Cette discussion est faite pour frapper d'étonnement. Les saignées coup sur coup seront une méthode nouvelle! Mais Bosquillon prescrivait dans les maladies aiguës trois saignées le premier jour, autant le second et autant le troisième. Son axiome était : *Utatur mane et sero, atque hora meridiana.* Loin d'avoir les brillants résultats qu'on paraît obtenir aujourd'hui, Bosquillon, dont j'ai été l'élève interne, perdait un peu plus de malades que les autres; et lui-même, dans la maladie à laquelle il a succombé, avait été saigné quatorze fois.

M. Capuron. — J'ai été deux ans élève sous Bosquillon, et j'atteste qu'il ne saignait pas autant qu'on vient de le dire. Il ne prescrivait les saignées qu'à bâtons rompus, *illico, meridie et sero;* c'était sa prescription pour le premier jour ; le lendemain le malade *était mort* (rire général), ou bien, s'il vivait, Bosquillon se gardait bien de répéter la saignée. Chez M. Bouillaud, au contraire, dès qu'un malade entre, on le saigne ; le lendemain matin, nouvelle saignée ; puis des scarifications ou des sangsues, puis une autre saignée le soir. M. Bouillaud tire autant de sang en deux jours que Bosquillon en une semaine. Jamais on n'a multiplié la saignée avec une telle vigueur, et jamais aussi on n'a vu moins d'adynamie, d'ataxie, de délire exigeant la camisole de force que depuis l'application de cette nouvelle méthode.

M. Castel. — Il y a eu des traités pour toutes les méthodes ; voyez donc les chiffres de mortalité, *et que chacun ramasse ses morts*. En 1820, j'ai publié une sorte de statistique des résultats de ma pratique dans un vaste hôpital ; pour toutes les maladies aiguës, j'allais rarement au delà de la première saignée, et j'avais affaire à des hommes en apparence fort sanguins. Cependant j'ai obtenu des résultats bien supérieurs à ceux qu'on nous vante. Vouloir

par des saignées réitérées coup sur coup enchaîner toutes les maladies, c'est pousser loin l'ignorance des premières notions de la pratique médicale; car, parmi ces maladies, il en est qui ne peuvent se juger qu'au moment de la réaction, et, en saignant à outrance, vous empêchez la réaction.

M. Capuron. — Ainsi, au lieu d'avoir été en avant, nous avons rétrogradé.

M. Castel. — Il n'y a pas de doute.

M. Capuron. — Mais quels sont donc les professeurs qui ne perdaient qu'un malade sur huit dans les fièvres graves? Ni Pinel, ni Corvisart, ni personne à cette époque n'a eu la prétention d'obtenir un pareil résultat. Pinel professait que, dans les fièvres ataxiques et adynamiques, il n'y avait rien à espérer; que, si le malade guérissait, il ne le devait qu'à la nature; et, pour aider celle-ci, il prescrivait le quinquina, le vin de Bordeaux, et autres excitants.

M. Bouillaud. — On m'objecte des faits du temps passé; on parle des statistiques d'alors! Savait-on même ce que c'était que la statistique. On ne recueillait pas même exactement les faits, on manquait des plus sûrs moyens de diagnostic; et vous venez me parler de semblables statistiques! Jamais il n'y en a eu, et peut-être, aujourd'hui, n'y en

a-t-il pas encore de concluantes. La statistique médicale ne vient que de naître, et il faut dix ans pour en faire une qui ait quelque valeur, encore bien rétrécie; mais, jusqu'à notre époque, tous ces faits que vous me citez doivent être regardés comme non avenus.

M. Esquirol. — Si Pinel administrait les toniques, c'est qu'il avait affaire à des vieilles femmes épuisées par l'âge et les privations; mais, lorsqu'il avait affaire à des sujets jeunes et vigoureux, il recourait aux saignées, aux antiphlogistiques; et si vous-mêmes, messieurs, vous aviez à traiter des malades vieux et débilités, vous emploieriez encore aujourd'hui les toniques. Mais qu'on me permette, à propos de ces émissions sanguines recommandées pour toute chose et en dehors de toute mesure, de rappeler un fait dont plusieurs d'entre vous ont sans doute été témoins. Il y eut une année, à la Charité et à la Salpêtrière, une épidémie très-meurtrière de pleurésie et de péripneumonie. On saignait à la Charité; les malades mouraient. On ne saignait pas à la Salpêtrière, et beaucoup de malades succombaient encore. Les élèves murmuraient de voir que Pinel n'essayait pas même de la saignée; il le sut, et les avertit qu'il avait expérimenté qu'au début de l'épidémie la saignée était

contraire. Arrive un jour une jeune fille, grosse, grasse et rebondie; on dit de toute part : Voilà le cas, ou jamais, d'employer la saignée! On sollicite Pinel, il résiste; on revient à la charge, et, comme il avait un caractère bon et facile, il cède; la saignée est pratiquée le jour même; le lendemain, la malade était morte. Pinel profita de cette occasion pour nous donner une belle leçon sur les abus de la saignée, et, tout le temps que dura l'épidémie, il ne saigna plus.

M. Pariset. — Il y a dans les Mémoires de la Société de Médecine un très-beau travail sur une épidémie dont les symptômes simulaient la pneumonie; on saignait, on saignait, on saignait, et presque tous les malades succombaient. M. Barillon, effrayé de cette mortalité, essaya de se passer de saignée; au troisième jour, il sentit sur la peau de petites aspérités; c'était une fièvre miliaire que les saignées empêchaient de se développer et qui fit juger la maladie.

M. Capuron, au commencement de la séance du 1er décembre, après avoir récapitulé la discussion, affirme avec assurance que *la mort est devenue une exception*; puis il ajoute : Quant à l'épidémie observée par Barillon, on a dit : Un premier malade sai-

gné, *mort;* un second, un troisième, un quatrième saignés; *morts* (rire prolongé; jamais l'Académie n'a éprouvé un pareil accès de gaîté). Mais ces faits sont rapportés sans détail; le premier malade mort, on ne l'ouvre pas; le second n'est pas ouvert non plus; je me trompe, on le déboutonne (rire général) et on aperçoit une éruption miliaire. On a cru que je m'insurgeais contre Pinel; personne ne le respecte plus que moi; mais je ne puis avoir pour lui plus de vénération que pour Hippocrate. Eh bien, Hippocrate serait là (on rit), oui, il serait là, que je lui dirais ma façon de penser (nouvel accès de gaîté); je lui dirais : « Père, grand-père, patriarche de la médecine, oracle de Cos, vous avez écrit d'excellentes choses, vous avez laissé des monuments; mais vous avez avancé des choses bien extraordinaires; vous avez dit, par exemple, que, dans les maladies aiguës, le pronostic était toujours incertain. » (Plusieurs voix : C'est ce qu'il a dit de mieux.)

Je dirais à Pinel : « Vous avez mis en évidence des choses excellentes, mais vous voulez faire marcher les maladies comme les sciences exactes et naturelles. Or, les quadrupèdes ont toujours quatre pieds, les mammifères ont toujours des mamelles... » (assez! assez! l'ordre du jour). Je résume ma pro-

position (ah ! .ah !); je soutiens que j'ai dit une vérité pathologique en soutenant que la mort était une exception..... (Une voix : Et le choléra !)

M. Emery. — Dans une épidémie d'érysipèle, sur plus de deux cents malades, j'ai administré, dans tous les cas, l'ipécacuanha jusqu'à deux ou trois fois, et pourtant j'ai guéri; je ne veux pas dire pour cela que j'ai guéri par l'ipécacuanha, mais, au moins, malgré son emploi. (On rit.) Ce n'est pas cette erreur qu'a commise Hippocrate, en disant que le pronostic était toujours incertain. En effet, ne voit-on pas souvent, dans les pneumonies légères de la base des poumons, un de ces organes s'enflammer, et même les deux, malgré les saignées répétées? Et, dans le typhus, est-ce qu'en saignant vous étranglez toujours la maladie?

M. Bouillaud. — Je prie l'Académie de répondre aux faits par des faits, et non par des rires et des haussements d'épaules; il ne s'agit pas de médecine vague, de métaphore; on ne juge pas une maladie par métaphore. Quand on dit qu'on a perdu peu de malades, on ne dit rien; on ne prouve que par la statistique et les faits observés. J'avoue que j'aurais une grande obligation à celui qui me montrerait une véritable statistique médicale faite depuis trente ans.

Puis, pour prouver que sa méthode est nouvelle et plus efficace que les autres, il dit d'abord que nulle célébrité médicale ne l'a employée; quant à Bosquillon, s'il perdait en effet plus de malades, c'est que sa méthode ou les conditions étaient différentes. Il prétend que, pendant seize ans qu'il s'est occupé à chercher le meilleur mode de traitement, on a toujours eu un mort sur trois ou quatre dans les pneumonies, tandis que lui, depuis quatre ans qu'il note et écrit tous les faits remarquables de sa clinique, qu'il dicte les autopsies à l'amphithéâtre, sur cent deux cas, il n'a eu que douze morts, un sur huit et demi, les chiffres sont phlegmatiques. (On rit.) Encore, parmi les douze morts, huit ont succombé à leur entrée ou dans les premières heures, et sans traitement; ainsi, la mortalité serait donc réduite à un sur vingt-trois, environ. Si l'on me cite la variole, le choléra, la peste, le typhus, ajoute M. Bouillaud, je réponds que je mets de côté les épidémies. Mais des résultats pareils à ceux que je viens de signaler sont obtenus par ma méthode, dans toutes les maladies aiguës : rhumatisme, péricardie, pleurésie, etc. Aucun érysipèle n'a succombé dans mon service (hochements de tête qui annoncent le doute et l'incrédulité). Eh bien, messieurs, qui peut déci-

der la question? L'expérience. Que l'on forme donc un jury; que l'Académie nomme une commission qui suive les malades et observe les effets des différents traitements, et, si quelqu'un découvre une méthode meilleure que la mienne, et perd moins de malades que moi, si cette découverte mérite une couronne, je n'ambitionne que l'honneur de la poser sur sa tête.

M. Parisot pense que, si l'on pousse imprudemment les saignées, on observe des frénésies, des manies; rien n'est plus commun que de voir arriver à la Salpêtrière des femmes furieuses pour avoir été *trop saignées*. Si l'inflammation est franche, on fait bien de saigner; mais la saignée, comme remède universel, est impossible; il faut laisser à la nature sa force. On trouve, dans Morton, un aperçu très-ingénieux sur la grande rapidité d'absorption après les saignées, sur la viciation du sang, qui devient âcre et vénéneux.

M. Husson dans la séance du 8 décembre, après la lecture du procès-verbal, se plaint de la manière injuste, inconvenante, avec laquelle M. Capuron a parlé de M. Bosquillon.

M. Capuron répond qu'il respecte la mémoire de Bosquillon, mais il persiste à dire qu'il saignait

sans méthode (à ces mots, un hourra de réprobation se fait entendre dans l'assemblée, qui est extraordinairement nombreuse; nous entendons ces mots : Puisque vous aimez tant à parler, au moins parlez bien). Un membre demande le rappel à l'ordre. Enfin, on réclame de toutes parts l'ordre du jour, qui est adopté.

« Nous appelons les médecins heureux, dit Montaigne, quand ils arrivent à quelque bonne fin, comme s'il n'y avoit que leur art qui ne se peust maintenir d'elle-même, et qui eust des fondements trop fraisles pour s'appuyer de sa propre force, et comme s'il n'y avoit qu'elle qui aye besoing que la fortune preste la main à ses opérations. Je crois d'elle tout le pis ou le mieux qu'on vouldra; car nous n'avons, Dieu mercy! nul commerce ensemble. Je suis au rebours des autres, car je la méprise bien toujours; mais, quand je suis malade, au lieu d'entrer en composition, je commence encore à la craindre et à la haïr, et réponds à ceux qui me pressent de prendre médecine qu'ils attendent au moins que je sois rendu à mes forces et à ma santé, pour avoir plus de moyens de sou-

tenir l'effort et le hasard de leur breuvage. Je laisse faire nature et présuppose qu'elle se soit pourveue de dents et de griffes pour se défendre des assaults que lui viennent et pour maintenir cette contexture de quoy elle fuit la dissolution. Je crains, au lieu de l'aller secourir, ainsi, comme elle est aux prinses bien estroictes et bien joinctes avecques la maladie, qu'on secoure son adversaire au lieu d'elle, et qu'on la recharge de nouveaux affaires. »

La mort ne semble-t-elle pas suivre le médecin à la piste? ne croit-on pas la voir se glisser avec lui au chevet du malade? Souvent, sans doute, elle dirige la plume et trace la fatale recette; le poison circule bientôt dans les veines du patient, car les officines ne chôment jamais.

Tremble, qui que tu sois, si tu es malade; ce qu'on t'apportera comme un secours ne sera souvent que ce qui doit hâter ta perte. Cette planche de salut que t'offre *l'art de guérir* est pourrie.

Souviens-toi que jamais la nature n'a prétendu te guérir avec des moyens qui te tueraient en santé, par tout ce qui altère ou corrode les chairs et tarit les sources de la vie.

Les morts ne reviennent point pour accuser leurs bourreaux, et les plaintes de ceux qui restent mu-

tilés ne sont point entendues des êtres bien portants.

J'ai vu des malades mourir de faim, car il était de mode alors, en médecine, de prolonger les diètes bien au delà du besoin réel. L'estomac perdant ainsi la faculté digestive, c'était en vain ensuite qu'on lui donnait des aliments. J'ai vu, en grand nombre, d'autres malades mourir empoisonnés par l'acétate de morphine, qui, donné d'abord à petites doses pour obtenir un soulagement éphémère, devenait bientôt indispensable, et les malades mouraient en le prenant à hautes doses.

Qui ne sait les victimes d'un purgatif célèbre, et qui a rapporté des millions à son auteur?

L'abus des sangsues et des émissions sanguines cause chaque jour la mort d'êtres qui avaient les forces nécessaires pour aller loin dans la vie.

Qui ne sait que les enfants recueillis par la charité publique expirent *presque tous* avant d'avoir atteint la première année?

Jésus avait dit : Croissez et multipliez ; il savait sans nul doute qu'un moyen de destruction naîtrait parmi les hommes.

Créé-je à plaisir des fantômes pour effrayer les hommes? Plût à Dieu qu'il en fût ainsi; mais ces faits ne sont malheureusement que trop réels.

Vois ce grand médecin de toutes les académies du monde, qui, dans une épidémie terrible, ne sait inventer qu'un *punch* pour guérir les malheureux atteints du fléau ; vois tous les autres docteurs s'épuiser en vaines recherches jusqu'à ce que cette espèce de peste soit passée ; mais qu'avaient-ils trouvé? rien, pas un remède efficace. Et, si le fléau revenait... cherchent-ils? prévoient-ils? Non ; que leur demandez-vous?

Vois, dans les fièvres pernicieuses et même ordinaires, l'abus du sulfate de quinine et des excitants faire plus de mal que de bien, de l'aveu du médecin lui-même; et le remède vanté d'abord comme un spécifique est reconnu être du poison.

Non, la guerre et ses affreux malheurs ne font pas plus de victimes que les hôpitaux, où l'on meurt sans gloire; la peur saisit à leur entrée des hommes pleins de courage, et tous ces soldats diraient, s'ils le pouvaient : Menez-nous à l'ennemi.

Qu'importent vos soins, votre or dépensé, la pureté de vos médicaments? Si tout cela ne guérit pas, c'est un luxe inutile.

Pourquoi tous ces lazarets gênants?

La peste est-elle contagieuse?

Les médecins n'en savent rien, les uns disent oui, les autres non, comme en toutes choses.

Guérit-on la rage? Non.

La phthisie? Pas davantage.

Les affections cancéreuses? Incurables.

La goutte et les rhumatismes? Hélas non, on ne guérit pas ces sortes de maladies.

Les affections si nombreuses du système nerveux? On sait qu'elles tourmentent souvent toute la vie, voilà tout.

Une migraine?

Une douleur de dents?

Un simple rhume?

Point de remèdes pour des maux de si peu de durée.

Les médecins eux-mêmes tout boiteux ne peuvent se guérir d'un cor aux pieds, et laissent ce soin à des gens qu'ils méprisent.

Refoulons de notre cerveau cette nomenclature de maux qui n'ont point de remèdes dans les facultés, et dont la plupart ne se prolongent et ne deviennent incurables qu'à cause de l'ignorance où les médecins sont de la vraie médecine. Nous ne parlons pas non plus de cette série de maux innombrables résultant de l'emploi des drogues, et qui font de la vie un vrai supplice.

Sans doute, tous les hommes ne sortent pas sains et vigoureux des mains de la nature. Des généra-

tions d'hommes débiles ne peuvent engendrer un peuple d'athlètes. Le sang qui circule dans les veines est plus ou moins vicié. Mais qu'est-ce qui s'occupe, qui cherche à prévenir de plus grands maux?

Dites-nous donc, médecins, ce que vous savez guérir : à vos assertions vont s'élever d'autres médecins aussi nombreux qui oseront contester vos œuvres. Dites-nous, hommes à systèmes, quelles sont vos règles, quelle est votre doctrine, et d'autres hommes qui s'y connaissent vont couvrir votre voix pour vous accuser d'ignorance et signaler vos meurtres.

La vie de l'homme, ce présent si funeste, n'était donc pas accompagnée d'assez de peines et de souffrances morales! Il fallait qu'elle fût assiégée pendant sa courte durée de tout ce qui peut la troubler physiquement ou en interrompre le cours. O prétendue sagesse humaine! je te renie, car, sachant discerner le bien du mal, tu préfères le mal au bien.

La médecine actuelle, considérée comme science, n'existe pas; ce n'est que le plus monstrueux de tous les arts propres à détruire.

La morale repousse ces mensonges, et le rouge monte à la face de celui qui les voit honorés.

Civilisation, comme la médecine, ne seras-tu qu'une déception! tu améliores d'un côté et dégrades de l'autre; tu édifies et tu détruis: offrant l'image de l'inconstance des hommes, tes institutions naissent et meurent en laissant subsister les mêmes vices. Toutes les chances heureuses sont pour le trompeur adroit et le voleur hardi; toutes les misères pour la vertu.

Dieu voit cela et le souffre, comme il voit les fleurs salies, fanées et détruites par les pas de vils animaux. Il entend les soupirs qui s'exhalent de la poitrine de l'homme opprimé, et celui-ci ne peut plus comprendre son divin maître et renie ses avertissements et ses conseils. Aussi bien il est un monde meilleur pour les martyrs, et la vie n'est pas longue.

Aidez-moi, mes amis, et un jour on forcera la médecine à étudier la découverte de Mesmer; on ne recevra plus dans ce corps que ceux qui auront une vocation décidée pour l'art de guérir; l'état les salariera, et au lieu d'un art propre seulement à exploiter les hommes malades, on aura un sacerdoce que Dieu favorisera par des inspirations. Les nations auront alors des chants d'allégresse pour remercier le Créateur, et les sociétés ne nous offriront plus le triste spectacle de voir la santé

être une exception et la maladie l'état ordinaire des hommes.

Des hommes s'égarèrent un jour; ils avaient perdu leur boussole, le ciel était obscur, ils marchaient à tâtons et sans se reconnaître. L'un disait : C'est ici qu'est le chemin; un autre répondait : C'est dans cette direction qu'il faut marcher; et tous allaient tantôt à droite, tantôt à gauche, en s'égarant toujours davantage.

Un d'entre eux, à force d'examiner, aperçut une petite lumière, et s'écria tout à coup : C'est ici, c'est de ce côté, nous y sommes, venez à moi, mes frères; mais aucun des égarés ne voulut écouter celui qui n'était point trompeur, tous à l'envi lui jetèrent la pierre. Il marcha résolument, sans hésiter; il arriva enfin au but, mais en se retournant il vit qu'il était seul.

Cet homme était Mesmer, et depuis lui ceux qui ne voulurent point l'entendre cherchent toujours ce qui est découvert, et ne trouvant rien, lorsqu'ils se heurtent, ils crient l'un sur l'autre au charlatanisme, et, dans leur aveugle fureur, se portent des coups meurtriers.

Médite les paroles d'un homme que nous aurions

voulu pour juge; elles étaient adressées à l'Académie de médecine, et nous-même parlant à ce corps, notre langage eût été sans doute moins éloquent, mais identique quant au fond; il suffira à tes yeux pour justifier nos accusations.

ACADÉMIE DE MÉDECINE.

SÉANCE DU 31 MAI 1842.

Extrait du Discours de M. Royer-Collard sur le Charlatanisme.

« Le charlatanisme, vous le savez, messieurs, est la plaie la plus honteuse de notre profession. Jamais peut-être il ne s'est produit avec plus d'impudence et d'une manière plus dangereuse qu'à l'époque actuelle, au milieu de cet esprit général de spéculation qui s'est répandu de toutes parts dans la société et jusque dans les professions les plus libérales. De là cette indignation unanime des hommes honnêtes, ces réclamations incessantes adressées au pouvoir, cette ardeur à implorer des lois nouvelles protectrices de la santé publique et de la dignité médicale.

« Nous vivons, en effet, dans un pays et dans un temps où la lâcheté des mœurs et la paresse des

esprits ont créé la fausse habitude de remédier toujours à tout par des lois. On se décharge ainsi sur le gouvernement de la responsabilité qu'on ne veut pas prendre dans ses propres affaires, on s'abandonne soi-même; on abdique ses droits en renonçant à ses devoirs, et l'on énerve la puissance légale, en la réduisant à n'être plus qu'un instrument temporaire de défense inventé par le caprice, si ce n'est par la tyrannie des opinions.

« Où a-t-on vu qu'une loi, en réprimant les abus, ait jamais corrigé les mœurs? Ce sont les mœurs au contraire qui font les lois ou plutôt qui en dispensent; vous aurez toujours assez de lois, si vous avez assez de courage et de véritable probité. Cependant, où en sommes-nous menacés à cet égard? Nous déclamons avec plus ou moins d'éloquence contre cet envahissement du charlatanisme; nous accusons l'inertie du gouvernement qui les tolère, le silence des codes qui garantit leur impunité. Mais nous-mêmes, que faisons-nous? Aide-toi, dit-on, et le ciel t'aidera? eh bien! en quoi nous aidons-nous dans ce naufrage qui engloutit, avec les intérêts de la société, l'honneur de notre profession? J'irai plus loin. Sommes-nous tous et toujours parfaitement irréprochables? Parcourez ces ignobles colonnes qui terminent nos

journaux quotidiens; ces lettres, ces prospectus distribués par milliers d'un bout à l'autre de la France; n'y voyez-vous pas à chaque instant des certificats laudatifs délivrés et signés, il faut le dire, par les médecins les plus recommandables? Comment voulez-vous que le public ne soit pas dupe, en présence de ces noms qu'il a justement appris à considérer? Et que ne dirais-je pas, si je voulais montrer le charlatanisme partout où il se glisse, sous toutes les formes, tantôt couvert du voile de la science, tantôt affectant les dehors d'une austère rudesse dans la profession elle-même, dans l'enseignement, dans les cours, et j'ajoute tout bas : jusque dans les *académies*? Puis, quand on a ainsi breveté le mensonge et l'ignorance; quand on s'est rendu ainsi le complice volontaire ou involontaire de pareilles manœuvres, on vient gémir au milieu de nous, et déplorer avec une abondante philànthropie les maux causés par les charlatans et la dévorante activité de leur industrie !

« Ai-je besoin d'ajouter que l'Académie devra sévèrement s'interdire de mettre jamais en cause une question quelconque de doctrine? Pourquoi ne serait-il pas libre à chacun de chercher la vérité comme il l'entend, par les voies même les plus

étranges? Votre science officielle est-elle si positive, de son côté, si invariablement établie, qu'on puisse affirmer que, dans quelques années, elle ne semblera pas aussi fausse qu'elle vous paraît certaine aujourd'hui? Je suis de ceux qui pensent, et je me hâte de le déclarer, que la liberté illimitée des opinions, pourvu qu'elle ne s'attaque qu'aux opinions et qu'elle ne se traduise pas en actes nuisibles ou répressibles, est toujours un plus grand bien que son abus n'est un mal; que si donc une police médicale quelconque prétendait faire la guerre à l'homéopathie, pour appeler les choses par leur nom, à l'hydriathie, au magnétisme, voir même à la recherche de la pierre philosophale, je serais le premier à prendre leur défense, je protesterais hautement et publiquement contre toute tentative de cette nature. »

Vains appels d'un cœur généreux ! la voix de la justice et de l'équité ne sera pas entendue. La médecine ne cessera pas, de notre temps, d'être ce qu'a dit un grand médecin : « L'ART DIVIN..... DE GAGNER DE L'ARGENT ! »

Dieu a accordé à chaque substance tout ce qu'il lui faut pour obtenir sa fin.

La plus grande partie des maladies se termine par des crises; les médecins, ne les prévoyant pas, combattent l'incident le plus heureux comme un symptôme funeste; le magnétiseur ne peut se tromper, il sait que l'agent magnétique force le plus souvent la nature à produire des changements profonds dans un corps malade, car ce n'est qu'ainsi qu'elle le débarrasse de ce qui troublait la vie.

Les maux que nous apportons en naissant sont nombreux; ils viennent en général des vices ou des écarts de régime de nos pères, quelquefois aussi de causes étrangères et tout-à-fait indépendantes d'eux. Ils nous sont inoculés par le sang et par les autres matériaux qui servent, dès le principe, à construire notre frêle machine; ils se développent et grandissent avec nous. Le temps vient enfin pour eux de manifester leur existence; le médecin peut

rarement deviner leur origine : comment peut-il les combattre? ils font corps avec nos humeurs, ils sont nous. La nature les souffre; elle se contente, fatiguée qu'elle est de la lutte, d'en diriger les plus dangereux effets ; elle portera autant qu'elle le pourra ces produits hétérogènes vers des organes ou des parties qui n'intéressent que le moins possible la vie. Les glandes qui s'engorgent, les tumeurs qui se dévelopent dans l'épaisseur des muscles, les affections cutanées, et bien d'autres lésions amenant de profonds désordres, tout indique que la nature cherche un émonctoire pour écouler les impuretés de nos humeurs et de notre sang. Elle ne peut arriver toujours à cet heureux résultat, et alors ces humeurs superflues sont promenées d'un lieu à un autre, et la vie ne devient supportable que lorsque le systême nerveux blasé ne nous laisse plus si vivement sentir les douleurs.

Que prend-on alors comme remède à tous ces maux? des tisanes *dépuratives*, des sudorifiques, des bains de vapeurs ; on applique des emplâtres, on se frotte d'onguents ; vains efforts, science douteuse, enfantine, impuissante! La nature tourmentée, mais nôn rendue plus forte, ne pouvant suffire à un excès de travail, déroge à sa loi et frappe d'impuissance plusieurs organes.

Certaines affections constitutionnelles existent dans certains cas pour notre propre conservation; la vie y est attachée; malheur au malade qui ne sait les supporter et qui veut à tout prix se débarrasser d'un mal qui souvent a son siége sur une partie découverte, et repousse par sa *laideur* et sa position; ainsi, les malheureux que la nature a rendus difformes deviennent bientôt un objet de dégoût; le sentiment qu'ils inspirent se cache sous les dehors d'une fausse pitié qui ne leur impose point. Ils gémissent et abrégent leurs jours en cherchant à se guérir. Oh! si la laideur de l'âme se voyait de même par tous, que de gens dont la surface est polie se voileraient la face pour n'être point aperçus! combien ceux qui les approchent fuiraient leur contact, tant il est dangereux par les vices moraux qu'il peut inoculer!

J'ai vu guérir et j'ai guéri moi-même des maux désespérés. Avais-je donc plus de génie que les autres hommes? Non, sans doute, mais j'avais à ma disposition une force qu'ils méconnaissent; mon désir, ma volonté forte et l'agent inconnu que l'on nomme *magnétisme*, réunis, ont remué l'âme du malheureux et porté sur les parties malades des forces médicatrices supérieures à tous les remèdes.

On peut donc guérir toute espèce de maladie:

oui, sans doute; mais les médecins ne le peuvent pas. Comment le pourraient-ils avec des drogues? quelquefois ils y parviennent avec des outils, lorsqu'ils retranchent une partie, un membre, quand la maladie est circonscrite; mais ce n'est pas guérir, c'est souvent mutiler. J'ai vu des luxations anciennes du fémur se résoudre et parfaitement guérir; des glandes scrophuleuses disparaître et la carie des os s'arrêter par la seule force de la nature mise en plus; des tumeurs blanches qui eussent nécessité l'amputation se résoudre également et ces parties devenir plus fortes qu'avant la maladie; la fatigue s'y faisait moins sentir. C'étaient donc des miracles? Pas du tout: cependant je ne puis m'empêcher de reconnaître qu'il y avait quelque chose paraissant surnaturel et divin. La difficulté seule d'expliquer le phénomène le rend miraculeux à notre faible intelligence; mais que de choses se passent en nous de plus merveilleux encore sans que nous y apportions la moindre attention! Des côtes disparaissent entièrement par le seul mouvement des artères; souvent celles-ci s'ossifient tandis que des organes longtemps stériles acquièrent une nouvelle vigueur malgré l'âge avancé. Des femmes deviennent fécondes ainsi; des dents poussent, des yeux à demi éteints acquièrent une

sorte de jeunesse; tandis que d'autres êtres moins heureux voient flétrir bien avant le temps et par des causes également inconnues des organes qui étaient pleins de force et de santé. Guérir, tomber malade subitement, ce n'est qu'un jeu des forces qui sont en nous, qui se dévient parfois ou agissent doublement sur quelques parties de l'organisation. Le principe de vie méconnu, les forces médicatrices ignorées, voilà la cause des erreurs du médecin; prenant l'effet pour la cause, chaque jour il crée des maladies nouvelles; il en a rendu le nombre presque incalculable, et cette nomenclature monstrueuse de maux effraie l'imagination de celui qui ose la parcourir. Il se trouble, car il n'est pas un des symptômes qui s'y trouvent décrits qu'il ne puisse ressentir en bonne santé, car la vie elle-même n'est qu'une longue maladie; le travail qui se fait en nous amenant avec lui des changements sans fin, une journée sans souffrance est presque une exception dans la vie. La plupart des douleurs, il est vrai, sont supportables; pour beaucoup, ce n'est que se sentir vivre; mais qu'on songe qu'un atome de poussière fait qu'un homme plein de vigueur se démène et crie comme un enfant, qu'une piqûre d'épingle le fait tressaillir et fuir si on l'en menace; un

rayon de lumière l'éblouit et l'empêche de voir; un peu plus de chaleur ou de froid le rend méconnaissable; quelques gouttes de vin le rendent fou. Le plaisir, pour peu qu'il dure, l'irrite et l'ennuie bientôt. Le vent, la pluie le fatiguent, et comme tous ses frères sont dans le même cas, il ne les aborde jamais sans leur demander s'ils se portent bien, s'ils ont passé une bonne nuit. Heureuse vie que s'est faite ce roi de la création! il voyage avec des instruments pour se faire aller à la garde-robe; il porte des lunettes, car sa vue ne lui permet pas de distinguer de gros objets. Son oreille est dure, ses jambes peu flexibles; il lui faut une canne pour l'empêcher de fléchir; souvent un cheval est nécessaire pour le porter; des hommes parfois lui rendent cet office, car l'homme a fait de l'homme une bête de somme; il a dit : « Je suis blanc, tu es noir, donc tu m'appartiens; je suis blanc, tu es blanc, tu m'appartiens encore, car j'ai eu plus d'adresse que toi; je me suis enrichi des dépouilles des autres, je les ai souvent volés, et je vais te donner pour tes peines quelque chose de mon larcin; viens donc, ingrat, à mon secours; crains le bâton ou ma rancune; je suis faible, il est vrai, mais je suis ton maître, car j'ai de l'or; ta vie dépend de moi!... Stupide animal, celui qui te

soutient ou porte ta chaise percée rit de tes souffrances, il se moque de toi. Fou que tu es, c'est toi qui as arrangé ainsi ta vie; tu tombes sans pouvoir te relever, et on considère ta chute comme un bien; oseras-tu tourner ton regard vers Dieu quand les hommes te dédaignent, toi qui n'as point d'amour pour tes frères? oseras-tu t'adresser, dans ta détresse, à celui qui a dit : « *Aimez-vous les uns les autres, c'est ma loi.* »

Tu as eu recours aux médecins, maintenant il te faut un prêtre, mais l'un et l'autre sont aussi verreux que toi; ils ont les mêmes infirmités et ont autant de science de la vie; ils savent comme toi, ni plus ni moins, comment tout naît, se conserve ou finit; ce sont de dignes directeurs, tu ne pouvais mieux trouver vers la fin de ta vie; vois où ils t'ont conduit; tu assistes à la dernière scène d'une comédie, le rideau va bientôt être baissé; le niais de la pièce, c'était toi. Un seul instant a suffi pour t'en convaincre; ta raison fléchit, et cette maîtresse orgueilleuse de ta personne t'abandonne à son tour après avoir dévoré l'héritage de ton avenir céleste!

Toujours des digressions!... Mais pourquoi la médecine doit-elle embrasser tant de choses? C'est la philosophie tout entière et la morale; ce sont ses

ministres qui devraient faire le code de la sagesse, s'ils étaient des sages; ce sont eux qui pourraient parler, à celui qui s'en va, d'un monde plus heureux, s'ils avaient des vertus; ce sont eux, enfin, qui devraient enseigner à gouverner les hommes, en établissant les préceptes éternels propres à les diriger dans la voie du bien et de la santé!

Vertueux Mesmer, dors en paix; les savants ont méconnu tes découvertes; ils t'ont couvert de mépris, le temps doit produire tes vengeurs. Ils sortiront du camp ennemi. Les fils de ceux que tu as combattus viendront un jour demander où tu reposes, afin d'honorer ta cendre.

Tu as ouvert le vaste champ des découvertes; les médecins se flattaient de connaître l'homme, et depuis toi leur ignorance est manifeste. Bientôt on verra la vie multiple de chaque être et surtout la vie propre de chaque organe et son action sur l'ensemble des fonctions. Mon entendement se perd aujourd'hui dans cette contemplation, car c'est pour moi l'immensité! Je vois tout en mouvement où l'on supposait le repos ou seulement une action passive et muette; je vois des organes doués de mémoire comme le cerveau, comme lui ordonnant et envoyant des forces au loin pour exécuter ou faciliter des travaux; un chef habile semble résider

en eux, tandis que d'obscurs subordonnés charient des matériaux qui se vitalisent pendant les moments de leur transport, d'autres matériaux doués de lumière s'éteignent, et bientôt sont repoussés, refoulés au loin par des ouvriers soumis eux-mêmes à des supérieurs.

Tout se coordonne, s'enchaîne, se touche, s'attire, se repousse, et, comme si cela n'était pas assez merveilleux, l'action du chef principal est contrariée par des espèces de révoltes qui ne s'apaisent sous les violents efforts du maître que pour se reproduire d'une manière plus énergique, comme si des milliers d'esprits différents et de nature diverse s'étaient réunis pour former l'édifice humain, l'habiter en commun, le soumettre à des milliers d'exigences, le soutenir, puis le détruire!

La physiologie et la psychologie sont encore à faire; les livres qui en traitent ne sont que des romans.

Médecins! vous avez cru, par des dénégations, arrêter l'essor d'une vérité. Maintenant, des écoles se forment, des hommes se réunissent en société pour observer. Partout les somnambules appellent les malades pour les guérir ou les soulager; malgré le charlatanisme qui les entoure, elles réussissent quelquefois, et la vogue les suit. Des magné-

tiseurs trouvent le moyen de se glisser au chevet des malades, et c'est souvent quand le médecin sort que le magnétiseur entre. Ici on ferme *une boutique magnétique*, dix pas plus loin il s'en ouvre une autre.

Votre science n'est pas seulement mise en doute, on cherche à vous remplacer; vous n'avez donc point d'yeux ni d'oreilles, car ces choses se passent en plein soleil, et vous semblez ne pas les voir. Dépêchez-vous, il en est temps encore! Ouvrez les yeux! Peut-être l'appel que je fais à votre cœur, à vos intérêts, sera-t-il le dernier. Si votre temple reste fermé, un autre s'ouvrira, et j'irai, comme d'autres, par ma parole et par des faits, enseigner *la doctrine nouvelle!*

CONCLUSION.

La vérité est le caractère du sage ; sa recherche, l'unique objet de ses études ; la vertu, sa seule habitude. Il doit cette recherche à lui-même, il la doit à tout le genre humain. Ce n'est pas un amusement, c'est une obligation, un devoir. Être heureux, faire des heureux, voilà sans doute le but. Il ne parvient à l'un qu'en multipliant ses connaissances ; à l'autre, qu'en les communiquant à ses semblables. Ces connaissances sont funestes quand elles sont fausses ; il faut donc qu'il s'assure de leur vérité pour ne pas empoisonner ses jours et ceux des autres hommes.

Nettoyer, balayer l'intérieur, et préparer ainsi la maison à l'hôte céleste qui doit venir l'habiter.

A fur et mesure que l'homme extérieur déchoit, l'intérieur se renouvelle de jour en jour.

Il y a donc un état particulier de l'âme qui plaît à Dieu, et pendant lequel nous pouvons recevoir et ses avertissements et ses conseils. Les sens ne sont pour rien dans ce phénomène mystérieux. La science ici ne peut servir; ce n'est que par un appel mental et de louables actions que l'œil de l'esprit s'ouvre pour une nouvelle lumière.

Ce que les rois ne peuvent faire avec toute leur puissance, ce que les savants ne peuvent faire avec toute leur science, Dieu le peut par un seul rayon de sa bonté divine; il donne à l'être dont le cœur est simple une joie secrète qui vaut tous les trésors du monde, et une force morale que la torture même ne peut ni détruire ni altérer.

A celui-ci il ne faut point de palais, il y serait

mal à l'aise; des marques de distinction? que lui proposez-vous? il n'en a pas besoin; les jouissances que donnent le luxe et l'aisance? il sait que ce sont des mets de *haut goût* qui troubleraient son repos et son sommeil.

L'or ne l'éblouit point; que voulez-vous qu'il en fasse? il n'a personne à séduire ou à tromper. L'avilissement et la dégradation de ceux qui cumulent des trésors sont sans cesse présents à sa pensée. Il méprise vos dieux trompeurs et ne s'incline pas devant vos autels. Pour prix de son abaissement passager, il acquiert le droit de regarder les hommes en face, de les interroger, et de fouiller jusque dans le fond de leur conscience.

C'est un paria volontaire qui vit au milieu de la société sans vouloir se faire admettre dans son sein; il prend les injures qu'on lui adresse pour un avertissement qu'il est toujours dans le droit chemin; il voit les folies de tous. C'est enfin un homme sans masque au milieu d'un déguisement général. Tous ces paillasses et ces arlequins qui passent sous ses yeux lui paraissent comme ce qu'est le singe *à l'homme*, des êtres dégradés et dignes de pitié.

Si on pousse cet intrus qui assiste au banquet sans y être invité, il reviendra, car c'est un conti-

— —

nuel spectacle dont il a besoin pour se corriger, par ces enseignements, des vices qui pourraient lui rester et ternir encore son âme.

Il voit cette masse d'êtres humains se disant libres et se forgeant sans cesse des fers. Il sait que leur écorce d'emprunt doit tomber un jour, comme les riches vêtements de cette jeune prostituée tombèrent en rentrant au foyer paternel.

——

QU'EST-CE DONC QUE LA VIE?

Que le sage ne se glorifie point en sa sapience, ny le fort et robuste en sa force, ny l'opulent en ses richesses; mais qui se veut glorifier, qu'il se glorifie à ce qu'il ne sait et cognoist.

Les savants ont dit : Voici un assemblage de cordes, de poulies, de leviers admirablement combinés. C'est par cet organe que la lumière arrive; c'est par cet autre que les sons pénétrent; c'est ici le laboratoire de la digestion; voilà l'égoût par où s'écoule ce qui est rejeté comme impropre, et le chemin par où passe ce qui a été choisi comme bon. La circulation du fluide, que l'on appelle sang, parcourt un trajet bien déterminé; la pression exercée sur lui par ce muscle que l'on appelle cœur explique ce phénomène; ces soupapes, ces doubles cavités font bien juger de la perfection de cet appareil. L'air étant nécessaire, voilà un autre organe que

l'on appelle poumon qui n'est pas moins bien combiné. Plus nous examinons cette machine et plus nous sommes portés à admirer les combinaisons savantes qui en ont coordonné les diverses parties. Rien aujourd'hui ne nous est inconnu, et nous avons pénétré les plus profonds mystères de la vie. La conception! car cette machine a le don de se reproduire, la conception se fait dans ce lieu, c'est de telle et telle manière. Mais cette machine pense, elle agit d'elle-même; il y a donc un organe particulier où se tient, où se place le principe qui la fait agir. C'est ici, dans ce lieu, dans cette pulpe cérébrale, cela n'est pas douteux, car nous le savons par expérience, et les maladies de cet organe ne nous laissent rien à désirer sur ce sujet. Toutes les déterminations partent de ce centre; la nature n'a plus de mystères, *et nous nous connaissons nous-mêmes. Sentir, c'est vivre; vivre, c'est sentir; après la dissolution, le néant, le fleuve de l'oubli. Rien n'est après la mort, la mort même n'est rien; c'est la fin de la vie*, etc., etc..., et mille vérités de cette sorte.

Quiconque cherchera à établir, à prouver que nos savants sont dans l'erreur ne sera qu'un fou, un visionnaire, un charlatan. On lui ouvrira les petites maisons, et l'Académie sera la récompense

du mérite transcendant de nos grands hommes. Leurs mille traités sur les sensations, les idées, etc., seront couronnés, formeront les hommes au vrai savoir et orneront leurs.... bibliothèques.

Un homme avait une monture, et, fouettant sa bête, il voulait la contraindre à passer par un chemin d'assez bonne apparence; l'œil découvrait à peine un peu de vase, rien n'indiquait qu'elle cachât un bourbier profond.

Le cheval se montra rétif; les coups ne pouvaient le contraindre d'avancer; ses naseaux chassaient avec violence l'air contenu dans ses poumons, et, reculant toujours, il semblait avertir le maître imprudent qu'il y avait danger pour tous les deux. Allons donc! le maître en sait plus que le cheval. Et de grands coups d'éperons apprirent à ce dernier à obéir sans résistance. Le cheval fit alors quelques pas en avant, et tous deux furent plongés dans une fondrière. Notre homme était un académicien; un cheval lui apprit qu'il est des choses qui ne s'acquièrent point dans les écoles et que les bêtes savent mieux que les savants.

Ce monde est un système de choses invisibles manifestées visiblement.

Saint Paul.

Tout ce qui ne peut passer à la cornue, ni être pesé, ni vu au microscope, doit être abandonné; l'étude n'en est pas permise. La science ne reconnaît comme vraies que les choses que les sens saisissent. Ainsi, tout mouvement, même du corps le plus léger, fait du bruit; elle niera ce bruit parce qu'elle ne l'éntend pas. L'air, par fois, contient des agents d'une grande force; ne les sentant pas, elle niera également leur existence, quoique souvent ces agents causent la mort. Les nerfs seraient inutiles s'il n'y avait point de fluide nerveux; elle ne se prononce point sur son existence. La science n'adopte un fait que lorsqu'il est devenu vulgaire. Un grand astronome que le public aime disait, en étant témoin d'un fait de vue sans le secours des yeux : *Je le croirai lorsque je pourrai l'expliquer.*

Le savant et son orgueil se peignent ici, mais c'est ainsi qu'ils se distinguent des autres hommes.

Si, après t'être convaincu que la force qui t'anime et te soutient dans la lutte avec les éléments peut s'exiler de ton corps, voyager souvent à de grandes distances, voir, examiner, entendre et garder le souvenir; puis, revenir ensuite au domicile, y rentrer après l'avoir considéré; si, dis-je, tu allais soutenir cette vérité, tu passerais pour un esprit crédule.

Si tu ajoutais que, dans les morts violentes, l'âme erre autour des tombeaux, que souvent elle poursuit le meurtrier, qu'elle peut être aperçue par une autre âme non encore séparée de son enveloppe terrestre, tu serais un visionnaire.

Et si, poursuivant, tu disais : Une âme qui n'a plus de corps à gouverner peut attirer à elle et délier ainsi de son corps charnel une autre âme; ceci serait plus grave : tu serais un fou.

Rien n'est plus vrai pourtant que toutes ces choses.

Mais il faut des mots nouveaux pour expliquer et faire comprendre des faits de cette nature, qui, comme toutes les choses du ciel, n'ont point de noms.

Comment dirais-tu : Ce que j'appelle une âme n'a point de forme, point de poids, par conséquent, ni étendue, ni épaisseur; elle n'est pas lumière, et sa vitesse est plus grande que celle de la lumière; elle a la conscience de ce qui s'est fait, se fait et se fera, et de sa nouvelle mission ou de sa jonction avec des esprits semblables? on s'écrierait : Montrez-nous ces belles choses, afin que nous les croyions. Mais si tu disais : Pour les voir, il faut épurer votre âme, vos yeux ne suffisent pas; il faut descendre en vous-mêmes et que ce ne soit plus votre cerveau, mais une lumière épigastrique, qui serve de milieu pour en prendre connaissance. On dirait que c'est un faux-fuyant, une porte dérobée pour t'esquiver et te sauver d'une défaite. Mais si tu faisais cette proposition : Vous avez perdu un frère, une maîtresse, un ami, voulez-vous que je vous dise comment ils sont morts, à quelle époque, et quel était, non seulement leur visage, mais leurs vices et leurs vertus? Si on acceptait et que tu réussisses, ne t'attends pas de convaincre; on t'accuserait d'avoir dérobé des papiers de famille, d'avoir fouillé dans une cassette, ou fait parler les gens de la maison. Si enfin tu disais : L'être que vous avez perdu a oublié de vous dire une chose importante; son testament ou ses papiers, que vous

cherchez encore, sont à tel endroit ou ont été dérobés par un tel. En supposant que tu puisses tenir tes promesses acceptées, crois-moi, tu n'aurais plus qu'à fuir, et ta sûreté ne serait nulle part; la justice et tout son cortége seraient à ta poursuite.

Laisse faire au temps, les vérités sont providentielles; elles n'arrivent qu'aux époques voulues. Si le novateur se plaint des tourments qu'il endure et de l'insuccès de ses efforts, c'est qu'il faut que la route qu'il prétend ouvrir soit jalonnée et que chaque jour soit témoin d'un combat; il faut aussi des martyrs à la vérité pour qu'elle cesse d'être méconnue.

Ma joie est grande, je t'assure; je doutais et je crois maintenant; j'ai vu, un seul instant cependant, ce que d'autres peuvent voir avec tout le loisir possible; et, depuis ce temps, mes peines ont perdu de leur amertume, les fausses grandeurs ne m'éblouissent plus, et c'est presque avec bonheur que j'envisage la vieillesse qui m'arrive.

Celui qui vaincra héritera toutes choses.

L'homme entrevoit la vérité, son regard plonge pour un instant dans les abîmes de l'immensité. Lorsque cet heur lui est accordé, il faut qu'il saisisse avec rapidité ce qu'il lui est donné de voir, qu'il s'y attache, et que sa croyance ait pour base ce que l'âme a permis de saisir et de comprendre, en dépit de la raison qui tend sans cesse à le ramener aux stupidités du vulgaire. Laisse-le; il doit être le jouet de ses passions et de celles des hommes qui le gouvernent. Toi, suis hardiment ton chemin à travers des routes inconnues; ton âme, mieux que ton œil, peut, parfois, franchir des espaces que la raison ne peut concevoir. C'est par ces routes que tu iras après la fin de ta vie, et plus tu auras dégagé ton entendement de la rouille des préjugés, purifié ton âme en éloignant de toi les vices, plus aussi tu éprouveras les joies secrètes d'un meilleur avenir.

Dieu est un esprit... Puisqu'il est un esprit, tu ne peux l'adorer qu'avec un cœur pur.

CATON.

L'œil de l'aigle a deux paupières; sans cela il ne pourrait regarder le soleil en face; l'homme ne le peut sans en être ébloui; mais cette vue matérielle n'a rien de commun avec la vue de l'âme; c'est souvent dans la nuit sombre que celle-ci voit des clartés qui ne sont point solaires, quoiqu'elles viennent du firmament; elles sont plus vives et ne fatiguent pas les sens. Cet autre pôle qui attire parfois l'âme lorsqu'elle est tant soit peu dégagée de la matière, c'est là qu'elle se fixera tout à fait pour y gémir ou pour y être heureuse.

Malheur à vous, prêtres prévaricateurs, et vous, mauvais princes, le sang que vous avez versé pour satisfaire vos vengeances ou votre ambition formera une auréole autour de vous, vous suivra et criera

vengeance; votre remords, vos tortures seront éternels; et, comme ces parricides que l'on soudait à leurs victimes pour être dévorés vivants par les vers de leurs cadavres, vos victimes seront soudées plus étroitement à vous.

Malheur à vous, riches qui n'avez pas eu d'entrailles! vos priviléges ne vous serviront plus ici, vos œuvres vont être pesées, non par la balance des hommes, vos égaux en vices, mais dans celle de l'éternelle justice.

Riez de mon assertion, sceptiques, et vous qui vendez des indulgences pour racheter les crimes, l'or que vous extorquez ainsi, cet or dépensé pour satisfaire vos luxures, sera retrouvé; vous entendrez le son de ces pièces accusatrices, et ceux qui vous les ont données les compteront encore devant vous. Et vous, médecins, lorsque Dieu vous dira : *Caïn, qu'as-tu fait de ton frère?* lorsque vous verrez les destinées que vous avez interrompues et tant d'êtres vous redemandant la part des jours que vous leur avez retranchés, direz-vous que vous étiez dans l'ignorance et que la lumière n'avait point lui à votre esprit? Si vous étiez aveugles, pourquoi vous chargiez-vous de conduire les autres? Si vous n'aviez pas la vertu et la science que demande votre ministère, il ne fallait pas dire aux malades :

Venez, je suis celui qui guérit. Votre supplice ne sera plus seulement semblable aux remords qui viennent à la fin de la vie et que la mémoire entretient; ici, ce ne sera pas la mémoire qui sera votre accusatrice; le cerveau, cet amas d'organes, qui, comme un livre fidèle, rassemble les faits de votre vie, périra, mais les faits subsisteront, car ils sont gravés dans ce qui vous survit.

Paroles de fou! direz-vous, et qui n'ont pour appui qu'un vain rêve; vous êtes comme ces ivrognes qui, ayant bu outre mesure, s'imaginent que tout le monde est dans l'ivresse comme eux, et n'a pas la vue plus perçante; vous buvez à une autre coupe commune, vous vous enivrez des erreurs et des préjugés du monde, et, trébuchant à chaque pas, vous vous imaginez également que nul ne puisse marcher droit et voir plus clair que vous. Votre illusion vous sera fatale, et cet enchantement d'une autre Circé sera détruit. Ce jour est près, déjà des teintes grises vous environnent; le vent mugit et annonce la tempête; des arbres qui semblaient défier le temps voient leurs branches brisées joncher au loin la terre; les vieux troncs, même, se déracinent; *on bat le rappel là haut!* Ainsi vous périrez. Le sol qui vous a vus naître et qui vous a nourris vous rejette; il a besoin d'une autre culture. Géné-

ration, tu vas disparaître en nous laissant des souvenirs de gloire; la terre a bu le sang répandu; les ossements d'un million d'hommes ne sont plus qu'une vaine poussière. Parle, qu'as-tu fait pour le bonheur de ceux qui apparaissent? Le travail de quelques-uns aura été comme ces sources d'eau pure qui jaillissent avec effort et constance au milieu d'un étang fangeux; elles ne changent rien à la masse d'eau bourbeuse, et sont perdues pour tous.

Souvent la vérité n'est-elle pas semblable? Elle soulève la vase dont est formée l'organisation humaine, mais son effort est vain; il faut des irrigations violentes, il faut épuiser cette boue remplie de débris empoisonnés. Et quel est l'homme assez entreprenant pour travailler, non pas au salut d'une génération entière, mais d'un seul autre homme?

Fuyez, temps de misères et d'effroi, où la vertu est ridicule, où la science vraie n'est qu'un objet de raillerie et de mépris!

Il n'est plus de sanctuaire où, de nos jours, l'homme qui approche de la vérité puisse aller la recevoir tout entière et ouvrir son âme à Dieu. Les sages ont disparu, et les lieux vraiment saints ont

cessé d'exister ; des fourbes ont revêtu la robe des élus, et, parodiant leur langage, ils abusent les hommes qui, pleins d'espoir, accourent encore, croyant trouver en eux les divines traditions. Comment, en effet, enseigneraient-ils aux autres ce qu'ils ne savent pas? C'est à Dieu, Dieu seul, maintenant qu'il faut demander la sagesse. Les philosophes se sont faits trafiquants et les choses de la terre sont devenues leurs seules occupations.

Souviens-toi de Jacob ! Les songes du génie descendent sur des fronts qui n'ont dans l'insomnie qu'une pierre pour oreiller.

De Lamartine.

L'homme qui désire sincèrement travailler à son perfectionnement a de grandes facilités pour y arriver ; le grand livre de la nature est constamment ouvert sous ses yeux; il n'est pas un instant de sa vie où il ne puisse y lire et y puiser des enseignements précieux. Qu'il observe attentivement les êtres qui vivent autour de lui ; au milieu de cette variété infinie de vices incarnés dans chacun d'eux il trouvera cependant le germe des vertus qu'il recherche. Il n'existe pas une seule créature essentiellement perverse, il y a toujours un peu de bon dans sa nature ; qu'il prenne pour lui ce bon. Il n'existe pas non plus un être essentiellement bon, il y a toujours un côté faible ouvert aux passions mauvaises ; qu'il se cuirasse de ce côté pour éviter chez lui l'entrée des tentations.

Est-il donc si difficile d'être meilleur que les autres hommes? Non, lorsqu'on borne ses désirs, qu'on considère la fragilité et le peu de durée de la vie et qu'on fait abnégation de soi-même. Il restera sans doute la trace du péché originel; le mal que l'on ne fait pas viendra cependant encore à la pensée, mais c'est alors que l'homme sent déjà le prix de la vertu qu'il acquiert, puisque ce commencement de perfection lui donnera la force d'éteindre ce foyer qui brûle et dévore tant de cœurs et tant d'entrailles. On épure tout aujourd'hui; les arts ont fait un progrès immense, on peut tout presque mettre à l'état d'essence; l'homme peut sur lui-même séparer l'ivraie du bon grain et montrer aux autres une âme pure comme le cristal; il n'a qu'à vouloir. Qu'il aime d'abord ses frères, même pour le mal qu'il en reçoit; puisque ce mal qu'il éprouve ainsi est un avertissement pour lui de ce qu'il ne doit pas faire aux autres.

Voici ce que disait un sage indien à celui dont la plainte s'exhalait en paroles amères :

Imite l'huître, qui remplit de perles la main de celui qui lui déchire les flancs.

Vois-tu, là-bas, cet arbre assailli d'une nuée de cailloux? Il ne laisse tomber sur ceux qui les lancent que des fruits délicieux et des fleurs parfumées.

Doit-il en effet se fâcher parce que le froid aura ridé sa peau, parce que la pluie l'aura mouillé jusqu'aux os? Non, il apprendra à se couvrir, à se mettre à l'abri; l'intempérie des saisons n'aura plus que peu de prise sur lui.

Aux petits des oiseaux Dieu donne la pâture, mais ils sont obligés de la chercher, et que de peine ils se donnent pour la trouver! N'ont-ils pas à redouter le cruel chasseur, les piéges tendus avec art? N'ont-ils pas à craindre le vautour qui plane sur leurs têtes? Ne faut-il pas qu'ils émigrent au milieu de mille dangers? Pourtant, ils n'ont que des chants d'amour; un rayon de soleil suffit pour les rendre joyeux.

L'homme, il est vrai, a des ennemis plus à craindre, car les rêts sont tendus avec plus d'art et d'adresse; il suffit qu'il soit bon pour que de toutes parts l'œil de l'envie ou de la cupidité se tourne de son côté. Il a plus à craindre que le méchant, mais aussi des joies l'attendent, lorsque son âme remontera vers l'Eternel. Ici, de quelque côté qu'il se tourne, il doit souffrir.

La terre n'éprouve-t-elle pas aussi des révolutions? Ici elle tremble et son sein s'ouvre pour donner issue au feu intérieur qui la dévore; elle se dé-

chire par places, et des montagnes qui semblaient défier le temps roulent avec fracas ou sont lancées dans l'espace. Il n'est pas une molécule en repos dans ce vaste corps qu'on appelle la terre ; les eaux s'infiltrent dans ses profondeurs pour en sortir par des voies inconnues. Il n'est pas un mouvement des éléments qui ne donne la vie ou la mort à des myriades d'êtres. Les profondeurs des mers sont agitées par des courants, tandis que la surface, remuée par les vents, va battre les continents et les abreuver de son écume. Le ciel lui-même, qui nous paraît parfois si pur et si tranquille, est soumis à la même loi. Le vide, rêvé par des philosophes, est sans cesse traversé par des fluides et des vapeurs éthérées nécessaires à la conservation d'autres mondes comme à leur destruction. L'homme seul serait tranquille spectateur de ces grands phénomènes! son organisation devrait n'en point ressentir les effets? Erreur qui accuse son orgueil et son ignorance ; il n'est pas semblable deux instants dans sa vie. Soumis aux changements et aux transformations qui s'opèrent sous ses yeux, il naît à condition de mourir, et la végétation de ses organes suit les lois qui président à la décomposition et à la récomposition des êtres. Il se plaint, se lamente, voudrait être immortel et jouir en paix sur

la terre de tous les trésors qu'elle possède. Chaque jour il remet au lendemain pour apprendre à dépenser utilement cette vie qui s'écoule si vite pour ne plus revenir. Le dernier jour vient et le surprend encore faisant des projets comme un enfant. Tout marchait autour de lui ; il se croyait immobile. Son enveloppe n'est qu'un emprunt, un vol qu'il a fait à d'autres êtres ; mais, plus cruel que les tigres et les hyènes, il a tué, égorgé sans pitié des animaux qui ne troublaient en rien son existence. Rassasié, il tuait encore pour le seul plaisir de détruire ; la vie qu'il arrachait ainsi le trouvait insensible ; les cris de détresse de ses innombrables victimes, la vue du sang, rouge comme le sien, ne faisaient aucune impression sur son cœur. Mais, le jour venu, cet être inhumain ne veut pas que la nature s'attaque à lui et interrompe le cours de ses meurtres et de ses forfaits. Semblable à ces brigands qu'une longue suite de crimes a rendus pleins d'audace, il s'est fait une logique et une justice à lui, il a des sophismes pour justifier sa conduite et ses meurtres.

Ainsi, tout n'est que destruction, et l'homme aide autant qu'il le peut au renouvellement des êtres. S'il s'arrête un instant dans l'accomplissement de ce grand œuvre, c'est qu'il est malade, c'est qu'il ne

peut plus lever son bras pour frapper et que son estomac rejette avec dégoût ce qu'il a longtemps savouré. Il demande à grands cris la conservation de jours si précieux ; tout à l'heure il va dormir pour ne plus se réveiller. Dans un instant les vers vont en faire leur pâture, et la justice de Dieu commencera.

La vie est la lumière des hommes.

La vie! tu peux connaître ses mystères

Ce qui paraît aux autres un chaos n'en sera pas un pour toi.

La vie, que l'homme donne sans le vouloir et qu'il ôte en le sachant, se dévoilera un jour à ton esprit étonné, et connaissant les vérités philosophiques des sages de l'antiquité, seul tu pleureras au milieu de cette foule, et tes pleurs ne seront pas comprises, et tes plaintes exciteront le rire. Mais, crois-moi, ce rire des insensés ne produira en toi nulle colère. Ton regard ne cessera pas d'être doux; tu n'auras point de malédictions à donner, car ceux de qui tu recevras des outrages ne se connaîtront point. Dois-tu te fâcher de ce qu'un ivrogne te heurte en passant? te croire sali parce qu'une femme impudique t'aura adressé la parole et touché tes habits? Et si, passant près d'un lieu infect, tes sens souffrent un instant, serais-tu

juste si tu blasphémais? N'imite donc aucun de ces grands enfants que tu rencontreras dans la vie; c'est en faisant le contraire de ce qu'ils font, c'est en vivant autrement qu'ils vivent que tu sentiras se déveloper en toi une force morale qui doit te conduire à la vertu.

Les hommes faibles, lorsqu'on blesse leur orgueil, succombent à la vengeance, qu'ils savourent par avance comme un fruit délicieux. Mais, crois-moi, ce fruit empoisonne le cœur aussitôt qu'on en a goûté. Le premier mouvement passé, on se trouve heureux de n'avoir point obéi à des sentiments que la réflexion repousse, et l'on se sent plus grand que celui qui croit vous avoir beaucoup abaissé. Ce sont des préjugés qui gouvernent les hommes, et tu dois t'en affranchir; ils obéissent à des instincts grossiers ou à de faux points d'honneur. Toi, tu dois désormais écouter une voix intérieure qui te guidera plus sûrement que la raison même; elle t'inspirera et te fera comprendre des choses que tu ignores encore.

Si tu es pauvre, console-toi; ce n'est point un abaissement que la pauvreté. Vois le riche; inquiet, tourmenté par ses propres richesses, il est le point de mire de tous ceux qui possèdent moins, et chacun tourne autour de son domaine pour lui ravir

une portion du moins bien gardé. La santé est le bien le plus précieux ; le cœur est gai alors, l'esprit est libre et voit mieux le chemin que tu dois suivre pour arriver à une position que tu dois désirer modeste. Etudie la loi, non pour t'y soustraire comme on le fait aujourd'hui, mais pour y obéir. Faut-il donc tant de choses pour être heureux ? Avec peu de désirs presque rien suffit ; et s'il est vrai que chez les hommes le chant soit l'expression du bonheur, ce sont ordinairement ceux qui n'ont rien que le salaire de la journée qui se livrent à la joie.

Si tu es riche, fais le bien pour le plaisir de le faire; n'en espère aucune récompense, afin de ne point éprouver de déception. Rejette les démonstrations bruyantes, elles sont équivoques : le cœur y est rarement pour quelque chose; mais le bien que tu auras fait embellira ta vie, et tu porteras plus souvent ton regard vers Dieu, d'où découlent tant de bontés et qui trouve tant de cœurs ingrats. Sois toujours prêt à quitter la vie; bannis la crainte de ton esprit: les esclaves seuls tremblent devant leur maître. L'ignorance et les préjugés inspirent la crainte aux faibles, en les tenant dans une espèce d'esclavage; ceux-ci ne savent mourir sans terreur; c'est une faiblesse qui prouve qu'ils

étaient incomplets et qu'ils n'ont jamais quitté l'enfance ni les idées de leurs nourrices.

Si tu ne veux suivre la loi commune, tu pourras vaincre sans de rudes combats : l'amour n'est dangereux qu'autant qu'on se plaît à se laisser charmer. Il n'est pas en notre pouvoir de nous soustraire à ses premières atteintes ; mais chez l'homme qui n'obéit point comme la brute à un instinct grossier, l'ivresse n'est jamais complète, il ne se livre qu'avec discernement. Dieu a voulu que l'homme ait une compagne de son choix : la société a brisé ce contrat ; elle a fait taire le cœur et détruit par cela même la plus grande partie du bonheur de l'homme ; l'anneau d'alliance n'est plus d'or pur, mais un composé de cuivre et d'arsenic.

Le mariage aujourd'hui est une affreuse chose ; abstiens-toi si tu peux de former des liens ; mais si tu n'as pas assez de vertu pour réprimer tes désirs, marie-toi, afin de ne troubler aucun ménage et de t'épargner des remords. Sois doux, compâtissant envers la compagne que tu auras choisie ; n'exige pas d'elle plus de perfection que tu n'en possèdes ; pardonne-lui ses erreurs, et, à force de te montrer supérieur à elle, espère qu'elle se corrigera. C'est une rude tâche que de former une femme à la vertu ; mais aussi, si tu y parviens, tu

auras ajouté à ton bonheur en te donnant le plus solide ami et le meilleur consolateur dans les afflictions qui accompagnent la vie. Sois sobre; les plaisirs auxquels la nature convie tous les êtres enlèvent les forces magnétiques, l'abus les anéantit complétement; il faut qu'en ceci tu sois encore plus réservé que les autres hommes.

Si tu fouilles dans les livres moraux, aie un fil pour te conduire, car tu seras entré dans un labyrinthe dont tu ne pourras sortir. Tu iras, tu viendras; ton âme inquiète cherchera l'issue, et, ne la trouvant pas, le bien, le mal te paraîtront exister ensemble, sans que tu puisses trouver la raison définitive qui les a fait souder l'un à l'autre.

Fuis *les docteurs de la loi*, et ne crains rien de leurs anathèmes; ils sont aussi stériles que leurs bénédictions. Semblables à ces mendiants que tu trouveras sur les grandes routes, *ces faux religieux* prendront toutes les positions, ils emploieront tous les langages pour te persuader de leur souffrance; si tu leur donnes ton bien, ils feront comme les mauvais pauvres qui, avant de recevoir, promettent des prières, et qui, ayant reçu, dissipent l'aumône sans s'occuper de celui qui la leur a faite. Insolents dans la prospérité autant qu'ils sont souples dans l'adversité, crains-les s'ils ont

le pouvoir, car leur rancune est passée en proverbe. Mais ne rejette pas leurs livres anciens; là, en les dépouillant des erreurs, tu trouveras la vérité de toutes choses; là est la voix de Dieu, et, en méditant, de saintes prières sortiront de ton cœur; ton âme brisera ses entraves pour aller au-devant des cé'estes rayons de la Divinité, toujours prêts à descendre dans la demeure de l'homme juste.

Ne confonds jamais le langage avec les actes, car les siècles derniers ont vu de grands charlatans mener joyeuse vie. « Payez largement la dîme, et nous vous préparerons le chemin du ciel, » était le premier article de leur code. Ils avaient dit: « La foi ne se raisonne pas, » et pourtant jamais raisonneurs plus verbeux n'apparurent au monde. Il en est de même aujourd'hui pour la politique: « Payez largement l'impôt et nous vous préparerons *la liberté, l'égalité, l'ordre public*. Ne raisonnez pas surtout, nous seuls savons raisonner. » Un avenir prochain doit être pour toi fertile en enseignements.

Si tu cherches des hommes vraiment supérieurs, un nom qui sorte de la ligne commune, tu ne trouveras qu'un vide affreux; et, par un renversement de toute idée raisonnable, tous ceux dont la vocation demande la tranquillité et l'éloignement des passions sont devenus des hommes politiques;

les philosophes, les médecins, les prêtres, tous se sont jetés dans cette arène où le nombre tient lieu de raison et où la justice est soumise aux caprices du sort. Tous les sentiments généreux sont combattus par des sophistes, et les mots si sacrés de vertu, d'honneur, de patrie, n'ont plus la puissance d'agir sur le cœur; ils provoquent le rire de la masse *éclairée*.

J'ai vu *l'élite* d'une grande nation nommer un roi et se forger des chaînes en moins de temps qu'il n'en faudrait pour acquérir le plus mince domaine; je l'ai vue portant en triomphe son licol, puis, un jour, honteuse de son ouvrage, chercher à le détruire.

Détourne les yeux de pareils tableaux; la raison s'égare en les considérant trop longtemps. O sagesse humaine! où es-tu? Faut-il donc à jamais que l'homme soit gouverné par les passions du moment? Faut-il donc qu'un bouleversement en prépare un autre, et que le sang humain coule éternellement pour repaître des ambitieux!

Hommes! ne vous plaignez plus de vos maux, car vous êtes souvent l'instrument de votre propre ruine; la fièvre de la possession vous dévore; privée du calme nécessaire, votre vie n'est plus qu'un supplice.

Si vous avez séparé ce qui est précieux de ce qui est vil, vous serez alors comme un oracle de ma bouche.

JÉRÉMIE.

Ne t'étonne pas si je te parle de ces choses au sujet du magnétisme. Comment saurais-tu guérir les maux si tu ignores la cause de leur production, si tu ne sais que les passions, les désirs immodérée engendrent des maladies aussi durables que celles produites par des agents physiques, si tu ignores l'action que peut exercer sur la vie une simple déception, si tu ne sais qu'une irritation du système nerveux, causée par de simples contrariétés, flétrit les tissus, diminue l'activité des fonctions et engendre aussi des maladies?

Ta conduite doit être différente de celle du médecin, qui purge et saigne souvent pour des maux de l'esprit, et qui, en écoutant les plaintes exhalées par des gens souffrants, étouffe d'ennui et comprime ses bâillements en signant son ordonnance.

Il faut que tu saches que la colère et la joie peuvent tuer comme le feraient des poisons énergiques.

Il faut que tu saches encore que la parole, venant d'un cœur qui sait s'initier aux souffrances d'autrui, exerce une action puissante sur le système nerveux et fait cesser les spasmes qui paralysent le jeu de la machine humaine.

Il faut que tu devines des peines ou des vices que l'on ne veut point t'avouer, et qu'en les découvrant tu sois comme si tu les ignorais.

Il faut que tu fasses plus encore, que tu éveilles parfois des passions endormies pour diminuer l'influence de celle qui, pour le moment, exerce une trop dévorante activité.

Comment feras-tu ces choses si tu es ignorant; si, placé près d'un être souffrant, tu n'aperçois que la surface de son corps, et si tu ne vas pas plus loin qu'à voir dans l'intérieur trop de sang, trop de bile, trop d'humeur, etc.; si tu n'as que des paroles bannales, et si ton âme n'est point émue? Tu pourras, sans doute, magnétiser et produire une série de phénomènes, mais tu ne sauras jamais toutes les ressources de ton art. Tu ne connaîtras point la partie du corps où il faut frapper pour que la nature réponde, et tu rentreras dans la catégorie des médecins vulgaires.

Il faut qu'en te voyant la confiance naisse chez le malade; que, comme une divinité bienfaisante,

ton approche porte en lui un baume consolateur, et tu ne dois pas le quitter sans qu'il soit soulagé.

Tu commences sans doute à comprendre pourquoi les bons médecins sont rares [1], et que ceux qui demandent de l'or et toujours de l'or, pour prix de leur salaire, ne sont pas des médecins, mais des hommes dont la véritable vocation était d'être trafiquants.

Il faudrait un enseignement spécial, une chaire dans le sein de l'École de médecine, où la morale serait enseignée aux élèves comme complément de leurs études médicales. La médecine fondée sur les nouvelles connaissances ne serait plus, comme elle l'est de nos jours, un métier ou plutôt une industrie. Lorsqu'on a vieilli en l'exerçant, on vend sa clientèle comme on vend un fonds de drogueries; c'est ainsi que l'on couronne l'œuvre.

« MÉDECINE! PAUVRE SCIENCE!

« MÉDECINS! PAUVRES SAVANTS!

« MALADES! PAUVRES VICTIMES! »

Ainsi l'a dit et écrit le docteur Frapart quelques jours avant sa mort.

[1] Cet art a des difficultés qu'il n'est pas aisé de reconnaître; elles sont au-delà de la portée du commun des hommes; car ce n'est que par un jugement sain et de la pénétration qu'on peut les découvrir. Des maladies obscures et pleines de dangers se laissent moins apercevoir par l'art que par la pensée, Or, c'est dans ce cas-ci où l'on voit combien l'expérience l'emporte sur l'ignorance. HIPPOCRATE.

Faites l'arbre bon, le fruit sera bon.

Sache donc que l'on peut maintenant régulariser l'emploi du magnétisme sans trop s'affaiblir; on peut venir au secours de celui qui succombe en versant dans ses organes *ce feu principe*. Dieu l'a créé pour animer tout ce qui a vie et doit vivre. C'est le lien qui nous attache à lui, et qui fait que nous le sentons en nous sentant nous-mêmes. C'est cette divine essence répandue par toute la nature, et qui donne à l'homme la faculté de se reproduire, tout en continuant de vivre. La volonté, le désir, la sympathie la portent dans des corps qui nous sont étrangers pour augmenter l'énergie, ou rappeler au sentiment de son devoir la portion trop faible qui y a été déposée.

Arrêtons-nous ici; pourquoi parler de conserver? on n'écoute que ceux qui détruisent! Guérir les maux? mais ils sont nécessaires, puisqu'ils font vivre une classe nombreuse d'individus.

Lorsque tu commenceras ta carrière, et que, sûr

de toi-même et de la vérité, tu voudras la répandre, on te dira :

Tu détruis ma croyance !

Tu renverses l'abus qui me fait vivre !

Pourquoi troubler ma conscience, en m'annonçant qu'il y a un Dieu vengeur des crimes !

Il ne faut pas éclairer les hommes pour pouvoir les gouverner !

Que venez-vous guérir les maux !... Il faut que beaucoup d'hommes meurent, pour que d'autres trouvent place, etc., etc.

Le mépris, la raillerie t'attendent. Tu chercheras *l'homme !* mais tu ne trouveras souvent qu'un être ignorant, grossier et cruel, qui a pris son image. Va ! Dieu n'a pas fait ainsi l'homme, car il serait plus horrible que sa créature. D'où vient donc cette perversion de l'espèce humaine ? Qui a donc changé sa nature ? *La fausse science*. Ta vie doit s'user à la combattre, à la démasquer. Qu'importent les injures des gens intéressés à soutenir le mensonge ? Il faut qu'ils n'aient point d'adversaires plus redoutables et plus opiniâtres que toi !

Arme enfin la vertu contre le vice, la vérité contre l'hypocrisie, et la raison contre les opinions vulgaires.

La sagesse est la vie des chairs
du corps et la santé du cœur.

Ménage tes forces, celles qui te viendront dans l'âge adulte; n'obéis point en entier aux désirs que tu éprouveras, si tu veux que tes organes se fortifient et reçoivent un complément de puissance devant se faire sentir toute la vie. C'est un trésor qui vaut bien mieux que la richesse, et où tu pourras puiser longuement sans en tarir la source. Sois avare, dans ta jeunesse, de cette sève que les hommes prodiguent et dépensent sans compter. Plus tard, tu compareras ton organisation avec la leur; ils envieront ton sort et craindront de lutter en quoi que ce soit avec toi. Les épidémies ne t'atteindront point, ou, si elles t'atteignent, tu pourras les braver.

Toutes les folies imaginables s'emparent d'un jeune homme; il est si rare qu'il n'obéisse à l'une

d'entre elles, et alors il s'y abandonne souvent sans réserve. Si l'organisation ne s'amoindrit pas dans son entier, c'est une partie de l'édifice qui fléchit et rompt son équilibre avec le tout. Et comme chaque âge amène avec lui de puissants désirs et de faux besoins que l'on satisfait, on ajoute un embarras à celui qui existait déjà. C'est ainsi que l'on avance dans la vie.

La plainte est inconnue à un certain âge. On rit des pleurs des autres; on se moque de l'homme courbé et valétudinaire! Comment croire, lorsque l'on regorge de santé et de jeunesse, que l'on sera soumis aux mêmes vicissitudes? Ah! ce temps passe vite pour ne plus revenir. La douleur se glisse en nous par la porte que nous avons nous-mêmes ouverte; elle s'y établit; ce n'est rien d'abord, car toute la vie arrive à l'organe et s'interpose pour l'empêcher d'être détruit. Mais le mal ne cède pas toujours; souvent, lorsqu'on le croit parti, il se montre de nouveau et nous tourmente plus fort. La lutte recommence alors et les forces s'usent à le combattre. Qu'est-ce donc lorsque l'édifice humain a été mal construit? Qu'est-ce donc encore lorsque le sang charrie partout le virus d'une maladie honteuse dont la science n'a pas su préserver nos pères.

Il n'existe pas aujourd'hui de règles de la vie; personne d'ailleurs ne pourrait les établir. Il faudrait à chaque individu une hygiène à part, tant la civilisation et les désordres ont gâté chaque organisation.

N'oublie pas que tu peux *sur toi-même* agir magnétiquement, et te débarrasser ainsi, en maintenant tes organes dans un état d'équilibre, d'une foule d'indispositions qui, chez les autres, amènent des maladies.

Que ton corps soit propre; mais use rarement de bains chauds; ils diminuent les forces magnétiques. Si, malgré tout, une partie, un organe n'acquiert pas le développement nécessaire dans le temps qui semble prescrit par la nature, ne t'en mets point en peine. Les forces de la nature sont régies par des lois inconnues, mais prévoyantes; sois certain que le travail se fait en toi, pour ton plus grand développement. Les forces vives agissent régulièrement et plus sûrement que tu ne les dirigerais toi-même. La nature sait ce qu'il faut faire; quelquefois elle ne divise point sa puissance, elle laisse pour d'autres temps un ouvrage inachevé, mais elle y revient sûrement et le complète. C'est ainsi que parfois la poitrine reste étroite, les jambes grêles, etc. C'est que d'autres

parties avaient aussi d'impérieux besoins, et aussitôt qu'ils sont satisfaits ce qui était faible devient fort à son tour.

Il faut que, parvenu à certain point de développement, tu essaies ton organisation, comme un habile artiste essaie un instrument de musique pour savoir s'il rend bien toutes les notes. Sache que tu as le rudiment de toutes choses, et qu'il n'est pas une petite partie de ton cerveau qui ne soit chargé d'une fonction et qui n'ait une propriété. C'est dans ce lieu que réside le clavier sur lequel touche l'âme; mais, quoi que tu fasses, tu ne connaîtras jamais toutes les ressources de ton être, si tu ne sais établir un rapport entre le cerveau et les plexus situés sous le creux de l'estomac. C'est dans ce rapport qu'existent la *manifestation de la clairvoyance et les plus merveilleuses facultés*. Mais malgré tout encore, ces facultés essentielles ne se font connaître à nous que dans certains moments; elles se perdent ou disparaissent bientôt pour ne plus revenir qu'à des temps inconnus. Sans doute, elles nous élèveraient trop au-dessus de notre condition, si elles demeuraient; la vie ne serait plus supportable, l'âme prendrait son vol avant le temps.

Des penchants mauvais viendront te visiter et essayer sur toi leur puissance; Dieu a voulu qu'il

en fût ainsi. La vertu n'existerait pas si nous n'avions pas besoin de combattre. Une prédominance fatale peut apparaître dans ton cerveau ; d'habiles phrénologistes ont découvert ces parties et en ont dévoilé quelques mystères, mais c'est toi seul qui peux y apporter le remède.

Enfin, dans l'indignation que tu éprouveras de voir le mensonge préféré à la vérité, n'en veux point aux hommes, mais à leurs systèmes seulement. La colère que j'affecte, je ne l'ai point dans le cœur, et ce n'est point une vengeance que je veux exercer, mais, seulement faire prévaloir un grand fait repoussé avec mépris par la *science orgueilleuse*. Mon emportement, tu le partageras cependant plus tard, car Dieu a voulu cette colère ; elle est religieuse et sainte. Mais tu seras indulgent pour les fautes individuelles. J'ai besoin moi-même que l'on me pardonne le mal que j'ai pu faire. Cherche moins à convaincre par des discours que par des faits ; simples d'abord, ils seront la semence de la conviction que d'autres doivent avoir un jour.

Renfermé en toi-même, tu jouiras en ne partageant pas les erreurs communes. Comme l'habile et honnête chirurgien placé sur un champ de bataille, tu panseras les blessés sans considérer s'ils sont amis ou ennemis, sans chercher à savoir s'ils se

distinguent par des grades, sans t'informer s'ils croient à ton Dieu, et surtout sans que l'amour de l'or soit ton guide. *Tes mains bénies* verseront ainsi un baume précieux sur les blessures. En les voyant se cicatriser, prie alors; Dieu entendra ta prière; il fera plus, il te donnera une joie secrète, avant-coureur d'un meilleur avenir.

Disposé à suivre notre carrière, tu dois vivre au milieu d'hommes toujours prêts à s'entre-détruire; que la crainte ne pénètre point dans ton cœur. Recherche la vérité avec amour; médite, et que, comme Archimède, le bruit et le cliquetis des armes n'arrivent point jusqu'à tes oreilles. Meurs comme mourut cet homme. Ta mémoire comme la sienne sera conservée par la postérité; mais, plus heureux que lui, le problème que tu auras résolu servira de règle à d'autres générations. Du fruit qui se corrompt, tu n'empêcheras pas l'entière pourriture, mais les pépins resteront. Crois-moi, l'avenir réserve à ceux qui habiteront cette terre d'autres mœurs, d'autres lois, d'autres savants et d'autres médecins. Les principes moraux qui doivent tous les guider, tu les auras trouvés, car: ENFANT DE DIEU, REMONTANT JUSQU'A TON PÈRE, TU EN AURAS REÇU LE SOUFFLE ET L'INSPIRATION.

MAUX INCURABLES.

FRUITS DU VICE, FRUITS DE LA VIEILLESSE.

> **Qui que tu sois, rends compte à ta patrie de tes actions. Qu'as-tu fait du temps de ta vie? La loi t'interroge, la patrie t'écoute, la vérité te juge.**

Vous qui languissez sous le poids des infirmités que l'âge et les maladies ont accumulées sur vous, que puis-je faire contre la loi naturelle qui veut votre destruction? Vous luttez péniblement contre elle, et déjà un pied dans la fosse vous espérez encore. Témoins des merveilles produites par l'art nouveau, vous attendez une guérison qui ne peut avoir lieu. Vérité douloureuse à vous dire, mais pourquoi vous abuserais-je par de vaines promesses? Il est une époque dans la vie de tous où on peut se préparer une vieillesse supportable; il est un temps où les infirmités peuvent encore être guéries, et vous avez laissé passer des jours qui ne doivent plus revenir. Celui où vous devez rendre

à la terre ce que vous ave puisé dans son sein est près déjà; rien ne peut vous soustraire à cet arrêt du destin. C'est la loi de tout ce qui existe, car tout doit finir. Votre front déjà courbé vers la terre vous avertit qu'il faudra bientôt obéir à ce grand centre de gravité; mais ce principe de vie qui vous a soutenus dès les premiers pas suivra une autre route, votre âme est immortelle.

Vous avez vécu dans la souffrance, vous avez douté de la Providence, vous croyez être seuls malheureux ou plus malheureux que tous. Aveuglement de vos esprits! il est ici une coupe remplie de chagrins; il faut que tous y boivent et vous y avez bu. Ceux qui vous suivront y boiront à leur tour. Il vous reste à mourir; cet instant que vous redoutez, nous pourrions le prévoir! A quoi bon pour vous? c'est un secret que vous devez ignorer, car votre éducation ne vous permet pas de l'apprendre sans trouble et sans effroi. Ce temps sans doute viendra, mais des générations auront passé, les hommes connaîtront mieux leur véritable besoin et les lois de la vie. Plus justes et plus raisonnables qu'aujourd'hui, ayant vécu sous d'autres lois, loin de redouter la mort, arrivant à son terme naturel, ils la regarderont comme un bienfait. Mes discours ne sauraient vous convaincre; vous demandez la

santé ou la mort. La santé ne peut venir, et la mort ne vient pas toujours lorsqu'elle serait nécessaire ; le malheureux l'appelle en vain à son secours. *Elle frappe pendant ce temps à la porte du riche joyeux ; elle arrive à la fin d'un festin !*

Dans votre désespoir, il vous reste le suicide ; c'est un remède à la mode ; votre enveloppe est facile à briser, un seul instant suffit pour y parvenir, les moyens sont nombreux, et vous n'avez que l'embarras du choix.

Hommes qui manquez de courage et qui ne savez pas souffrir les maux qui sont inséparables de l'existence de votre frêle machine, vous croyiez que la vie était un fardeau léger dont le poids ne peut incommoder même pendant le trajet d'une longue route. Considérez donc votre lourd fourreau, voyez combien il a fallu d'art pour le produire, et pour empêcher qu'il ne cède aux efforts destructeurs des corps qui l'environnent ; croyez-vous que cette lutte pouvait exister longtemps sans occasionner de douleurs ?

Vous venez accuser la nature ; mais, s'il était vrai qu'une partie des maux que vous souffrez vinssent de vous ? s'il était vrai que vous eussiez méprisé les avertissements qu'elle vous a donnés, vos plaintes seraient-elles fondées, la nature de-

vrait elle de nouveau vous prodiguer ses trésors?

Oui, vous l'avez dissipée, votre vie, comme un fils de famille dissipe le patrimoine de ses pères, sans songer à ce qu'il leur a fallu de temps et de peines pour l'acquérir. Vous vous êtes avancés dans la vie sans examiner le chemin que déjà vous aviez parcouru. Pour vous, point d'alarmes, et si le temps vous poursuivait, sa faulx devait passer près de vous sans vous atteindre! Illusion trompeuse! La nature sans cesse se renouvelle, et dans un instant vous passerez dans son creuset; c'est là que seront pesés les débris de votre être; on n'y trouvèra que des scories. Quant aux germes des vertus que vous possédiez et que vous deviez développer pour le bien de tous, vos vices les auront étouffés.

N'accusez donc plus la nature; elle s'était montrée bonne mère, et vous n'êtes que des fils ingrats. Ce n'étaient pas des jouissances pures et douces qu'il vous fallait, c'était le délire de vos sens... Maintenant vous expiez vos crimes et vos erreurs.

Le vice est venu frapper à votre porte, et vous avez ouvert; il vous a présenté sa coupe empoisonnée et vous y avez bu; vous n'avez pas reculé d'effroi en sentant l'amertume de son breuvage; doit-on vous plaindre maintenant?

Bonheur que l'homme cherche, je t'ai aussi goûté; je croyais à la vérité de tes descriptions; mais ce breuvage des félicités n'est qu'un poison! Vivez, vivez de la vie commune, enivrez-vous des plaisirs d'un jour; vous croyez être sages et vous n'êtes que des fous, car tout jour d'orgie doit avoir son lendemain.

Lendemain terrible! L'homme aperçoit alors qu'il n'a fait que rêver; une triste réalité se présente à sa vue. Il maudit ses instituteurs, ses philosophes, ses prêtres et ses médecins, car aucun d'eux ne sut lui apprendre à vivre, car tous l'ont trompé. Ils lui apparaissent dans toutes leurs nudités. Ils avaient caché leurs misères morales sous de riches vêtements; maintenant, dépouillés, ils laissent voir des plaies hideuses, et le sang corrompu qui s'en échappe doit atteindre encore ces jeunes enfants que la nature appelait pour vivre heureux et produire de bons fruits.

Comme ces plantes dont le vent brûlant du midi a desséché la sève, la rosée du matin ne pourra plus relever leurs tiges abattues, leurs fleurs languissantes seront bientôt flétries, et au lieu de parfums qu'elles devaient répandre elles n'exhaleront que de délétères odeurs.

Non, non, toutes les plaies ne sont point sous

des haillons; la soie couvre bien souvent des pourritures, et de riches palais renferment parfois des choses hideuses à voir. Osons les découvrir et les montrer à la foule, osons... Mais non, arrêtons-nous ici, ma mission est pacifique; d'ailleurs, les plaies exposées longtemps à l'air s'enveniment et deviennent bien plus difficiles à guérir.

Le temps deviendra plus doux et mon âme plus calme; je présenterai alors la vérité sous un autre aspect; c'est du ciel que je la ferai descendre; mes paroles n'auront plus rien d'amer, et mes idées ne se ressentiront plus des peines qu'il m'a fallu endurer pour connaître les hommes.

Je dois déclarer en terminant que je n'ai point entendu confondre dans mes attaques quelques respectables ecclésiastiques qui, pénétrés de la sainteté de leur mission, la remplissent avec un zèle irréprochable. Une charité constante, une pureté de mœurs que rien n'a pu affaiblir les distinguent de la foule. Ils sont humbles et oubliés; Dieu les élèvera et les glorifiera un jour.

D'autres hommes cherchent la vérité, la science et la sagesse par une autre route que nous. Parmi

eux on distingue des médecins et des savants; ils ont pu se tromper, mais mon blâme ne doit point les atteindre. Jamais ceux-ci n'ont été nos adversaires; on peut compter sur leur concours lorsque les vérités que nous proclamons auront été reconnues par eux.

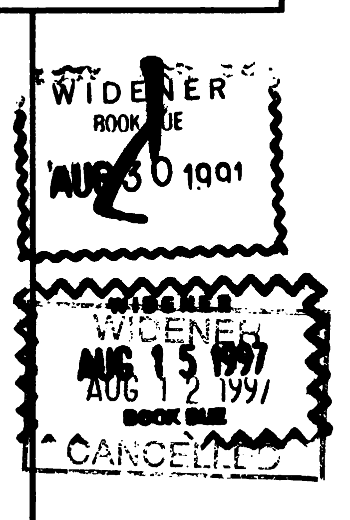
Cette disette d'hommes bien disposés au milieu de l'abondance d'hommes contraires attriste mes pensées, car je connais ma faiblesse et mon impuissance. En publiant cet ouvrage, je déclare obéir à une impulsion occulte plus forte que *ma raison*, et ce n'est qu'après une longue lutte avec moi-même, et lorsque chaque jour de retard me rendait malheureux, que j'ai cédé à cette voix secrète. Je n'ai du reste rien à rétracter.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.


3 2044 004 829 040


WIDENER
BOOK DUE
AUG 30 1991
WIDENER
AUG 15 1997
AUG 12 1997
BOOK DUE
CANCELLED



